

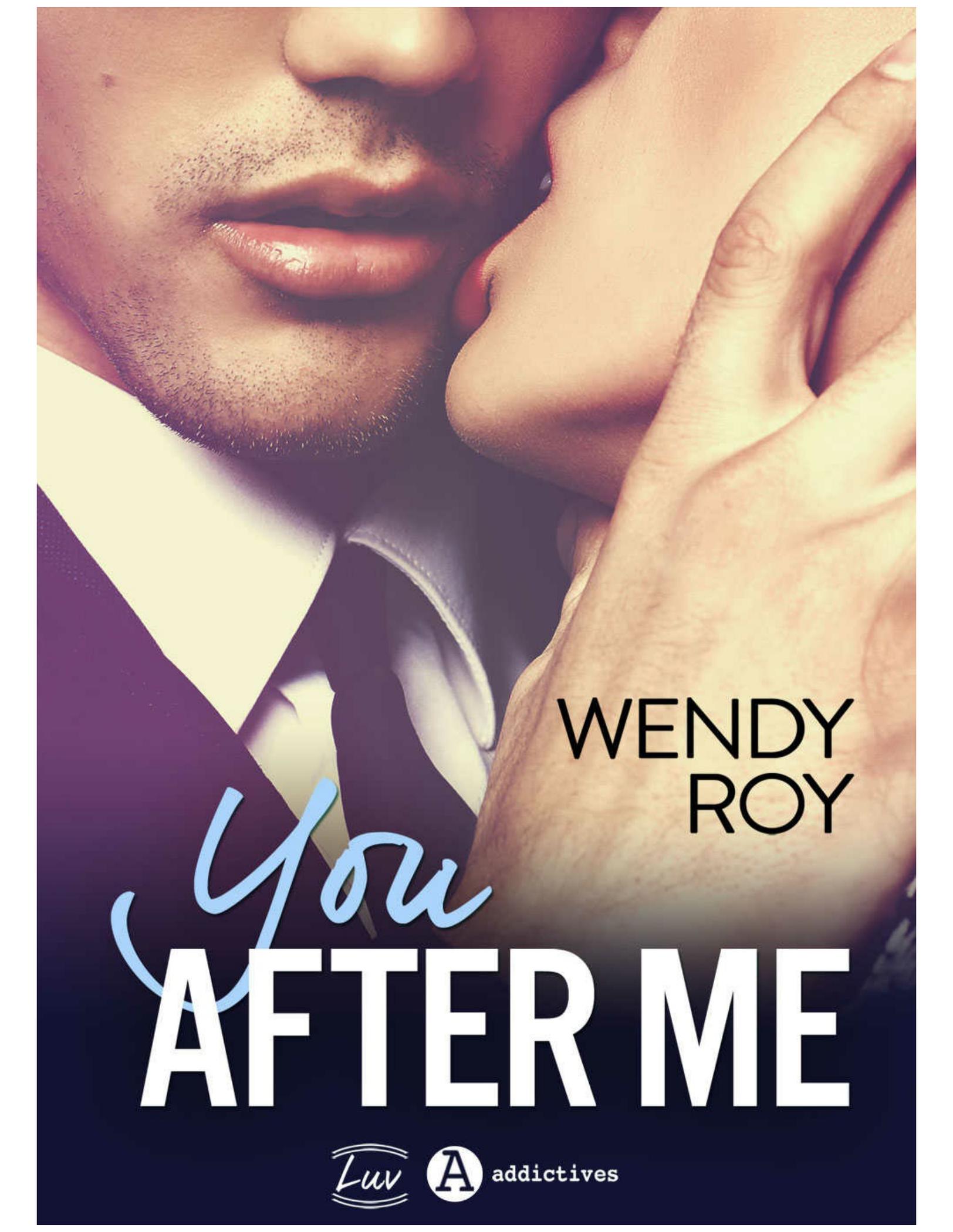
WENDY
ROY

You

AFTER ME



addictives



WENDY
ROY

You

AFTER ME



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

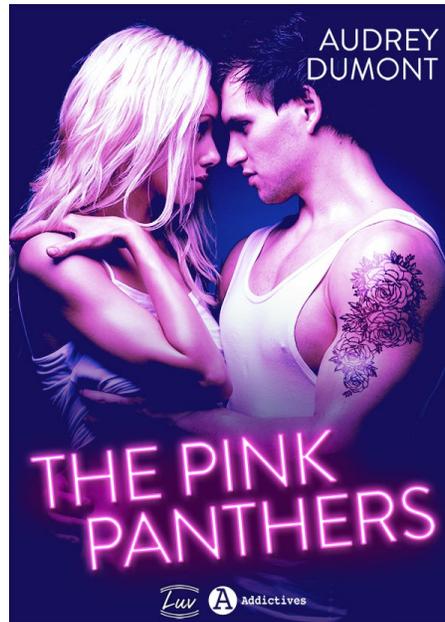
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

The Pink Panthers

Harper est frondeuse, déterminée. Jouant de ses charmes et de sa sexualité, elle n'a peur de rien ni de personne. Elle travaille au Pink Panthers, un bar branché de Sacramento, rendu incontournable par ses barmaids. Avec elle, les règles sont claires : pas d'attachement, pas d'obligations, que du fun. Mais ça, c'était avant l'inconnu aux yeux de braise...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Perfect Mistake

Quand Elly se réveille après une soirée de folie à Las Vegas, c'est la panique ! Elle est dans les bras d'un mec aussi musclé que sexy mais... inconnu ! Il ne se souvient pas plus qu'elle de la soirée, mais une chose est sûre : ils sont mariés ! S'ils décident aussitôt de divorcer, les choses ne se passent pas comme prévu. Entre quiproquos, départs inopinés, disputes et fous rires, Las Vegas n'a pas fini de bouleverser leur vie !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Resist... or not ?

Eva est prête à conquérir New York, à remporter haut la main le concours de création d'une prestigieuse joaillerie, Eva est... en retard pour cette épreuve ! Dans une course contre la montre effrénée, elle se retrouve coincée dans un ascenseur avec un inconnu aussi mystérieux que sexy... et forcément, elle enchaîne les maladresses ! Et l'apothéose, c'est de découvrir que cet homme sorti de ses fantasmes... pourrait devenir son patron. Leur attirance est aussi irrépressible qu'interdite, et à tout désirer, ils pourraient tout perdre !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Wild Love - Bad boy & secret girl, 1

Casey Lewitt est l'une des plus grandes stars de Hollywood. Enfant terrible aux mille frasques, il se sort de toutes les situations d'un sourire charmeur.

Mais après le scandale de trop, il a désespérément besoin de redorer son image.

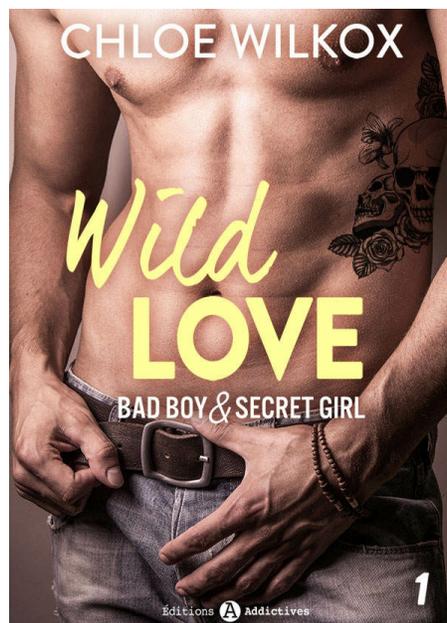
Alors il est envoyé contre son gré à Hawaï pour une mission humanitaire : pas d'alcool, pas de drogue et pas de fête. L'enfer !

Et le pire, c'est Alana. Aussi fière que coincée, la jolie bénévole le fusille du regard à chaque instant.

Elle rêve autant de l'embrasser que de le gifler, et leurs affrontements sont électriques.

Tous les coups sont permis !

[Tapotez pour télécharger.](#)



YOU... AFTER ME

A additives

1. Prologue

Narrateur inconnu

Je caressai de l'index la photographie qui illustre le dossier ouvert devant moi. La femme sur l'image paraissait vouloir m'écraser, ce qui me faisait ricaner intérieurement. Elle et ses yeux verts qui prenaient l'apparence de la glace.

Oh, Elizabeth Jones... Tu ne pourras pas gagner.

Je connaissais ses faiblesses. Elle ne me verra pas venir. À ses yeux, je serai dérangeant mais pas nuisible. Un peu comme un insecte sous sa chaussure. Elle ne savait pas que j'étais sa perte.

Tu vas te retrouver à genoux, Elizabeth.

Elle, toujours droite comme un « i ». Elle voulait tout contrôler.

Je vais tout te prendre.

Elle croyait avoir élevé des remparts autour d'elle ? Elle se croyait à l'abri ? Elle avait tort. J'étais là.

Tu vas me supplier.

Elle ne devrait pas me sous-estimer. Elle ne devrait pas me mépriser. Elle ne devrait pas me laisser de côté. J'avais attendu mon heure. Patiemment. Mais, il était temps. Sa vie ? Brisée. Ses rêves ? Envolés. Ses espoirs ? Futiles.

Je vais tout détruire, Elizabeth.

Je fermai le dossier d'un coup sec. Le bruit sifflant des documents me tira un sourire sinistre : le son de la première gifle. Bientôt, j'entendrai tout son monde s'écrouler. Quand elle me verra venir, il sera trop tard. Je lui aurai tout pris.

Tu seras à ma merci.

Je voyais déjà la glace dans ses yeux fondre pour se transformer en eau. Je goûtais presque ses larmes. Sa force était la mienne. Quand elle se rendrait compte qu'elle ne contrôlait rien et que j'étais maître de tout, elle plierait l'échine. J'allais la faire ramper devant moi. J'allais la posséder.

Tu vas m'appartenir.

Elizabeth

Mon grand bureau, fin et noir laqué, était aussi froid que mon visage devait l'être. Raphaël se tortillait devant moi, mal à l'aise, ce qui m'agaça au plus haut point. Ne pouvait-il pas, pour une fois dans sa vie, rester droit et fier ? J'avais besoin de personnes compétentes et professionnelles, pas d'un nourrisson que je devais dorloter !

– Mais que faites-vous encore là ? lâchai-je d'un ton furieux.

Raphaël couina et se précipita hors de la pièce, avec un dernier regard en arrière. Un regard hésitant, plein d'espoir et d'incompréhension. Je grognai et me promis de ne plus déroger à ma règle : ne jamais, au grand jamais, coucher avec les employés. J'avais dérogé à cette règle une seule fois au cours de mes 28 ans, il y avait quelques mois de cela, et voici que j'en payais encore les conséquences ! J'expirai tranquillement par le nez : si Raphaël continuait de me lancer des œillades énamourées et désespérées, j'allais devoir m'en séparer ! Ce qui serait fort dommage parce qu'il faisait dans l'ensemble du bon travail.

Je passai mes mains sur mon visage, las, et me levai en soupirant. Je m'approchai doucement de l'immense vitre rectangulaire qui courait tout le long du mur noir. Dehors, la vue était splendide. Peut-être était-ce toujours le cas quand nous trônions au trentième étage. Je pouvais voir le ciel céruléen et de beaux nuages blancs, le haut touffu des arbres verdoyants et, au loin, d'autres bâtiments identiques au mien.

Un calme olympien m'envahit. Observer le paysage m'avait toujours détendue. J'aimais cette harmonie qui se dégageait de la nature tandis que les constructions de l'homme luttaienent pour dominer un morceau de terre. Un duel farouche, toujours plus fort, mais avec une fin inéluctable. Rien ne dépasserait Mère Nature en beauté et en grâce.

J'embrassais le paysage, profitant du court moment de répit qui m'était offert. J'adorais mon métier, j'aimais diriger toute cette entreprise : je l'avais construite ! *Revelation : The Talented Unknown*. Le titre attirait l'attention. Le sous-titre résumait parfaitement son action et intriguait les gens. Je m'étais un peu inspirée de la fabrique de Hollywood avec deux points très différents : je ne portais pas d'intérêt au cinéma – le business était déjà pris – et tous mes artistes étaient à la base de parfaits inconnus qui se révélaient plus talentueux que la moyenne. Ils avaient tous plusieurs atouts : certains étaient mannequins et dessinateurs, d'autres musiciens et photographes ou même chanteurs a cappella et peintres. Mes chasseurs de têtes passaient leurs journées à essayer de dénicher quelqu'un qui disposait d'un talent que personne ne remarquait. Un de ces individus transparents à potentiel. J'avais évidemment la mainmise sur tout le processus, du choix à la révélation. C'était mon rôle de les propulser, de les faire découvrir, de les rendre irrésistibles et de révéler un autre pan de leur

prédisposition artistique. Certains se présentaient à mon entreprise, d'autres étaient simplement repérés sur Internet ou dans la rue. Cela pouvait être un homme qui chantait dehors, avec une voix rocailleuse très particulière, et qui pouvait se révéler être également un mannequin intéressant avec un look baroudeur. Cela pouvait être cette femme introvertie qui postait ses dessins sur un blog sans visibilité.

La dernière en date était Brandalina, que j'avais briefée la veille. Elle sculptait à la perfection et avait des courbes pulpeuses mais fermes. Ses formes, son sourire et sa beauté naturelle en faisaient un modèle parfait. Le public ne voulait plus de femmes rachitiques et maussades. Non, il voulait à présent de belles femmes plantureuses. Mais son potentiel ne s'arrêtait pas là : elle avait élaboré en toute discrétion un matériau en alliant les composants du silicone et du plastique pour ses sculptures, donnant une dimension bien plus intense aux bustes des femmes et des hommes qu'elles créaient. On ne visualisait pas seulement le corps qu'elle avait fabriqué, on le ressentait grâce à sa matière unique qui modelait les formes à la perfection et reproduisait le toucher de la peau. J'avais demandé à mon équipe de déposer au plus vite le brevet de cette technique unique.

Le public aimait toutes ces histoires incroyables, ces talents et rêvait d'être la prochaine révélation que mon équipe repérerait. Cet immeuble était admiré, redouté. Il était l'allégorie de la puissance. Cependant, dans mon bureau en haut de ma tour, j'avais parfois l'impression de manquer d'espace. Ah ! Quarante mètres carrés ne me suffisaient pas pour respirer. J'avais besoin que ces murs tombent ! Peut-être pourrais-je transposer mon bureau au milieu d'un immense parc ? Le paysage offrirait à coup sûr des photographies resplendissantes !

Des coups résonnèrent à la porte, me tirant de ma rêverie. Je retournai m'asseoir dans mon fauteuil sans me presser et croisai les jambes, reprenant mon masque professionnel.

– Entrez !

Virginie passa la porte, un petit bloc-notes serré contre elle.

– Mademoiselle Jones, je voulais juste revoir avec vous votre programme pour la journée.

Je désignai d'une main le siège qui était face à moi et elle s'assit précipitamment. Virginie était une femme brune, aux cheveux courts, quelque peu rondouillette. Elle était d'un naturel gentil et efficace, ce qui faisait d'elle l'assistante idéale.

– Vous avez une réunion à 9 h 30 pour la mise au point hebdomadaire. Ensuite, il vous faudra lire le contrat que nous propose Mine. Elliot arrivera à 14 heures pour la séance et vous avez rendez-vous à 16 heures avec M. Anderson.

– M. Anderson ?

Mon crayon arrêta ses pirouettes autour de mes doigts alors que je fronçai les sourcils. Je ne me souvenais d'aucun Anderson.

– L'écrivain en herbe, madame.

Je hochai la tête avec vigueur alors que quelques souvenirs remontaient à la surface. L'écrivain amateur qui voulait me poser quelques questions pour se lancer dans un nouveau roman. Oui, bien entendu. Je n'étais pas sûre que ce rendez-vous donne quelque chose mais j'avais accepté dans l'idée que s'il arrivait à pondre un manuscrit grâce à cet entretien, nous pourrions faire un premier pas dans le monde de l'édition. Je voulais que l'entreprise avance une nouvelle fois. Stagner n'était pas bon pour l'image. Toujours plus d'innovations et de surprises, voilà ce que le public attendait.

– Oh, j'oubliais, M. Jacobs a embauché un jeune homme du nom de Stan.

– Laissez-moi son dossier sur mon bureau.

Virginie s'exécuta rapidement puis sortit sans plus tarder. Cessant de me balancer sur ma chaise, j'attrapai le dossier et l'ouvris sans attendre. Je faisais confiance à Jacobs pour embaucher les bonnes personnes, c'était pour cela que je l'avais mis à ce poste, mais j'aimais savoir qui travaillait pour moi.

Étudier un dossier puis mener une réunion pour fixer les nouveaux objectifs de cette semaine et les résultats de la semaine passée ne fut guère très palpitant. Cependant, je tenais à le faire : *Revelation* était ma firme, je l'avais conduite jusqu'en haut, je n'allais pas laisser quelqu'un d'autre s'approprier, et potentiellement détruire, mon travail acharné ! Le contrat de Mine s'avéra ennuyeux à mourir et je fis part de mon agacement en lieu et place de ma signature. Il n'allait tout de même pas croire que j'allais m'associer avec lui et perdre la moitié de mes bénéfices ? Il n'était ni le premier, ni le dernier chef d'entreprise à vouloir s'associer à *moi*. Mais, quel intérêt ? Il n'apportait rien de plus à ma création. Sans parler du fait que l'empalement aurait été plus doux que voir son nom accolé au mien. Mine se fourrait le doigt dans l'œil !

– Mademoiselle Jones, Elliot est arrivé.

– Faites-le entrer !

La porte s'ouvrit en grand et Elliot entra comme un prince. Je me levai en lissant ma jupe crayon et contournai mon bureau.

– Ellie ! clama-t-il en ouvrant les bras.

– C'est Elizabeth et si tu continues à m'appeler par ce surnom ridicule, ça sera M^{lle} Jones, répondis-je d'une voix neutre et froide.

Il prit un air malheureux qui fit frémir la commissure de mes lèvres. J'aimais bien Elliot, mais je ne pouvais pas le montrer. Elliot voulut me serrer dans ses bras et je tendis une main ferme entre nous. Il leva les yeux au ciel, soupira lourdement, mais me serra la main.

– Tu pourrais avoir mon corps entier contre toi et tu te contentes de ma main, lâcha-t-il avec un sourire moqueur.

Je retins mon rire avec tout le sérieux dont je pouvais faire preuve et le regardai fixement. Commencez les familiarités avec vos collaborateurs et vous vous ferez manger toute crue. Et si Elliot

passait son temps à essayer de m'avoir dans son lit, c'était peine perdue. J'avais également placé le coït avec les collaborateurs dans la zone interdite. Je ne pouvais pas me permettre de perdre toute crédibilité ! Soit dit en passant, Elliot n'était pas du tout mon genre d'homme. Il était certes craquant : des cheveux blond cendré, des yeux bleu clair, un côté *bad boy* prononcé avec ses quelques tatouages... Tout cela faisait des ravages dans le cœur des femmes. Néanmoins, il n'y avait rien qui m'attirait particulièrement chez cet homme.

– En parlant de main, tu as donné du fil à retordre à Raphaël, dis-je en lui lançant une œillade appuyée.

Cette œillade aurait fait fuir n'importe qui, mais Elliot était bien trop sûr de lui.

– Désolé de te contredire, mais je ne suis pas intéressé par cette catégorie : je n'ai absolument pas touché Raphaël.

– Mais ces deux filles à Oklahoma City, par contre...

– Ah, soupira-t-il d'aise, tu aurais dû les voir...

– Je les ai assez vues sur les photos en dessous des gros titres. Tu n'aurais pas pu te rendre à l'hôtel ?

– Cela aurait été beaucoup moins excitant, Ellie.

Je le fusillai du regard et il leva les mains en signe d'apaisement.

– Écoute-moi bien Elliot Riverand ! Tu dois ta notoriété à ma boîte ! Si tu n'arrêtes pas tes conneries, tu peux dire au revoir à notre contrat, c'est clair ?

– Limpide, dit-il avec amertume.

Je tirai sur mon chemisier, une moue sévère sur les traits. J'accordais à Elliot plus de liberté qu'aux autres mais je ne pouvais lui permettre de n'en faire qu'à sa tête.

– Très bien. Descends au cinquième, on doit déjà t'attendre.

Il hocha la tête et se dirigea vers la porte sans mot dire.

– Et Elliot, le rappelai-je.

La main sur la poignée de la porte, il se tourna vers moi avec une moue exaspérée.

– Tu es un sacré orchidoclaste¹ !

Ses yeux s'illuminèrent et il pouffa de rire en franchissant la porte. Voilà qui était mieux : sa mine contrariée aurait gâché la séance.

¹ Un joli mot pour une signification bien plus vulgaire. Mais quitte à jurer, autant le faire avec élégance comme Elizabeth. Un orchidoclaste est un « casse-couilles ». Ce terme est formé sur deux

mots du grec ancien *orkhis* (« testicule ») et *klastós* (« brisé »).

Scott

L'angoisse dansait dans mes veines sans relâche, me donnant le tournis. Je m'aspergeai le visage dans l'espoir de me ressaisir quelque peu. Bon sang, c'était bien ma veine ! Depuis quand étais-je si stressé ? J'avais toujours pris la vie avec une philosophie relativement positive et sereine. D'un autre côté, cette journée pouvait tout changer. Je m'observai dans le miroir de la petite salle de bains. Mes yeux marron étaient beaucoup trop écarquillés pour paraître honnête.

Est-ce que tu l'es, Scott ?

J'avais, sous le coup de quelques verres, pris un rendez-vous avec une des femmes d'affaires les plus redoutables de Philadelphie. M^{lle} Elizabeth Jones. Tout cela pour quoi ? Aider le pauvre petit écrivain misérable que j'étais à finir – ou commencer – son manuscrit – ou son projet de manuscrit. Je n'étais pas connu. Je n'avais rien publié. Comment espérais-je qu'un rendez-vous puisse changer l'auteur raté que j'étais ?

Il fallait que j'annule. Oui. Pour mon honneur et pour le précieux temps de cette femme au parcours remarquable. Une vieille photo trouvée sur Internet flotta dans mon esprit. Elle n'avait pas l'air exceptionnelle, plutôt froide et fermée, le regard sévère. J'étais sûr qu'elle aurait pu foutre des frissons à n'importe qui. Son assistante avait eu l'air aimable pourtant, comprenant ma requête bredouillée et me plaçant dans l'agenda surchargé de Jones. Cette femme n'avait donc pas de vie ? Son planning me semblait plus rempli que celui d'un ministre !

– Scott, tu es prêt ?

Je passai une main sur mon visage, étirant mes joues, pour tenter d'effacer l'expression angoissée peinte sur mes traits. J'aurais pu tout aussi bien ne rien faire.

– Une seconde, criai-je d'une voix éraillée, m'enlevant soudainement tout air viril.

Bon sang, je n'avais pas encore vu cette femme qu'elle semblait déjà en mesure de me couper les parties !

Allez Scott, tu es un homme, tu peux le faire !

Ouais... Le problème c'est que j'avais toujours été le genre de garçon à se faire railler par ses camarades pour sa sensibilité. C'est bien connu : un mec ne doit pas être sensible ! J'étais une erreur dans mon genre.

J'observai la petite salle de bains ayant bien besoin de travaux. Une petite douche avec un rideau

en plastique beige, un lavabo surmonté d'un miroir rectangulaire sans cadre et, au sol, des carreaux qui se fendillaient de plus en plus.

Si tu sors un livre de ta caboche et que tu ne gagnes ne serait-ce que trente euros, tu refais cette salle de bains, Scott !

Je hochai la tête en observant mon reflet puis je sortis en soupirant.

Cindy se précipita vers moi, tout sourire. C'était une amie de lycée qui, contrairement aux autres, ne m'avait pas laissé tomber après des années vides à essayer d'écrire un livre. Elle était plus petite que moi d'une bonne tête et devait faire une taille quarante. Son teint était joliment doré et ses cheveux blonds décolorés retombaient autour de son visage emplis de bonne humeur.

Cindy m'examina avec minutie, les mains sur les hanches, telle une professionnelle.

– Enlève la cravate ! asséna-t-elle.

– Tu es sûre ? C'est quand même un entretien profess...

– Mais ce n'est pas toi, Scott, enlève-la.

Je m'exécutai et ma respiration devint légèrement moins saccadée.

– Peut-être que je...

– Tu ne peux pas annuler, me coupa-t-elle une seconde fois. Ça ne se fait pas, Scott ! Et puis, je suis persuadée que ça va bien se passer ! J'ai un bon pressentiment ! Crois-moi.

J'esquissai un petit sourire pour donner le change et ses lèvres charnues et roses s'étirèrent pour dévoiler des dents parfaitement blanches.

– Ah, je suis tellement contente pour toi ! dit-elle en trépignant sur place. Tu vas pouvoir écrire un super bouquin en t'inspirant des cadres des affaires ! Ce n'est pas génial ?

– Génial, dis-je entre mes dents.

Elle sortit de la pièce à toute allure et mes épaules retombèrent. Je n'étais pas sûr d'y arriver. Je venais d'avoir 29 ans et je n'avais jamais eu un travail sérieux. Pas de paye tous les mois, quelques petits boulots par-ci par-là pour combler le manque uniquement. Ma maison – que j'avais héritée de mes parents – tombait doucement en ruine. Les placards étaient majoritairement vides et des emballages de cheeseburger traînaient dans les poubelles au milieu des feuilles raturées.

Je devais arrêter ça mais je n'en avais pas le courage. À quoi pouvais-je être bon ? Je n'avais pas fait d'études, préférant me consacrer à ma passion pour l'écriture. J'étais bien dans le pétrin maintenant.

Je sortis sur le perron et l'air doux de septembre me fit du bien. Cindy sautilla à mes côtés et me pressa d'avancer.

– Bon, j’ai fait quelques recherches sur cette femme et autant dire que tu ne trouves que le blabla habituel : elle a 28 ans et est issue d’une famille modeste. Elle a fait un double cursus en jonglant entre l’art et le commerce. Elle a monté sa boîte à 23 ans et aujourd’hui elle est multimillionnaire. On peut dire qu’elle a vraiment la classe.

– Je crois que tu ne m’as rien appris.

– N’est-ce pas ? C’est à se demander si elle ne s’est pas mis Google dans la poche ! répondit-elle de sa voix grave et écorchée.

Elle exécuta un petit saut en l’air, visiblement frustrée, ce qui m’arracha un petit sourire.

– Bon, il faut que tu sois sûr de toi. Je suis certaine que ce genre de nana n’aime pas les trouillards ! Il lui faut de l’assurance, quelque chose qui dit : « Je suis prêt à vous prendre sur ce bureau maintenant tellement je suis viril ! »

J’éclatai d’un rire surpris et elle sourit avec joie, faisant pétiller ses yeux d’un vert foncé. Je n’étais pas certain, néanmoins, de pouvoir être ce genre d’homme. Bon sang, j’avais même peur de rougir devant cette fichue femme ! Si c’était ça qu’elle attendait, je pouvais faire demi-tour tout de suite !

– Je ne crois pas qu’elle en aurait vraiment envie…

– Bien sûr que si ! Je suis une fille, je suis la mieux placée pour le dire ! On aime toutes les hommes virils alors *elle*, avec tout ce pouvoir, elle doit être championne dans la catégorie des fantasmes inavouables avec des dominants !

Voilà qui avait le mérite d’expliquer le nombre limité de mes conquêtes.

C’est plutôt à cause de ton côté ermite, Scott ! persifla ma conscience.

Cela expliquait au moins la courte durée de mes relations. Je n’étais pas Monsieur gros-bras alias – j’ai-plus-de-muscles-que-de-matière-grise. Oui, j’étais un homme et j’avais besoin d’émotions, d’amour, au sein d’une relation. Mon pénis était en lien direct avec mon cœur et mes pensées, n’en déplaise à certaines.

Cindy s’arrêta subitement et je l’imitai avant de me rendre compte que nous étions devant ma voiture. Quatre bouts de tôle qui, je ne sais au nom de quel miracle, continuaient de rouler en cahotant plus ou moins.

– Tu vas assurer, Scott, dit-elle en m’attrapant dans ses bras.

Je me baissai pour l’enlacer également avec un sentiment de réconfort. Il fallait que j’essaye !

– Merci, Cindy. Pour tes conseils vestimentaires et ton discours.

– Que fais-tu de mon sourire ?

Je ris et lui ébouriffai ses cheveux blonds. Le sourire aux lèvres, une boule au ventre, je montai

dans ma vieille voiture déglinguée. Il était temps d'affronter la Terreur.

Je démarrai sous les signes enthousiastes de mon amie et roulai sans problème majeur sur la route. Cette bagnole allait finir par provoquer ma mort, un jour ou l'autre, j'en étais persuadé.

Enfin, j'arrivai devant l'imposant immeuble de trente étages bien trop vite à mon goût. Je déglutis, la bouche sèche, et pris une brève inspiration avant de m'engager dans le bâtiment. Je n'avais aucune idée de ce que j'étais en train de faire...

Elizabeth

Je marchai rapidement dans le couloir, faisant un boucan de tous les diables. C'était le problème avec les talons hauts : nécessaires pour appuyer son autorité mais absolument pas discrets. Rien de tel que de fendre l'espace sans ciller, perchée sur dix centimètres de hauteur, pour impressionner les personnes se trouvant sur votre chemin. Cependant, il aurait été judicieux de créer des talons silencieux, à l'instar des armes à feu.

– Mademoiselle Jones !

Virginie s'élançait après moi, sa poitrine rebondie sautillant au rythme de son petit trot. Je haussai les sourcils à son intention, parfaitement calme, et retins les portes de l'ascenseur d'une main. Virginie déboula dans l'espace confiné en haletant bruyamment et je l'évaluai mentalement du regard. Peut-être devrais-je obliger mon personnel à suivre un entraînement sportif intensif ? Le sport avait de nombreuses qualités à offrir qui pouvaient s'avérer utiles dans la vie quotidienne : la maîtrise de soi, la concentration, l'endurance, la détermination, l'esprit de battant...

– Mademoiselle Jones, souffla-t-elle au bord de la crise cardiaque. M. Anderson... est arrivé... il... vous attend dans votre bureau...

– Merci Virginie.

Je marquai une courte pause en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

– Avez-vous déjà essayé la marche rapide ?

– Non, mademoiselle...

– Vous devriez, c'est excellent pour commencer et cela profiterait à votre système cardiovasculaire.

Je lui souris d'une manière polie et détachée alors qu'elle me regardait avec une moue indignée. Je me retins de lever les yeux au ciel : les gens n'acceptaient plus les conseils à notre époque. Dès que les portes s'ouvrirent, je sortis de l'ascenseur sans un mot de plus.

J'ouvris la porte de mon bureau et m'arrêtai net. Un homme trifouillait la boule à neige qui était posée au bord de ma table de travail, la faisant valser dans tous les sens pour faire danser les faux flocons. Mon cœur se serra et un froid intense m'envahit tandis qu'il remarquait ma présence. Il s'empourpra, a priori gêné, et reposa l'objet avec hâte, comme s'il l'avait brûlé. En reculant, il se heurta au fauteuil et vacilla un instant avant de reprendre son équilibre. Je restai figée, droite et glaciale, dardant sur lui mon regard le plus noir.

– Bonjour, bafouilla-t-il en avançant vers moi.

J'arquai un sourcil et l'observai se dandiner maladroitement sur ses jambes, visiblement mal à l'aise.

– Je vous dirais bien de faire comme chez vous mais cette injonction est apparemment inutile.

Ma voix dénuée d'émotion le fit sourciller et je souris de satisfaction intérieurement.

– Je suis curieux par nature, je suppose que c'est une déformation professionnelle, répondit-il en s'accrochant à son courage.

Je lui souris doucereusement en avançant vers lui d'une démarche lente mais assurée. Sentait-il qu'il ne pouvait être qu'une proie entre ces murs ?

– Vraiment ? Et quelle profession exercez-vous ?

– Écrivain.

Sa moue laissait clairement entendre qu'il n'aimait pas employer ce terme. Se considérait-il en deçà d'un auteur ? Si c'était le cas, il pouvait déguerpir tout de suite. Je voulais des battants dans mon équipe, pas des faibles qui ne s'estimaient pas eux-mêmes. J'avais appris, il y a fort longtemps, que nous ne pouvions pas obtenir la considération des autres si nous n'en avions pas pour nous-mêmes.

– Vous avez déjà publié des livres... ronronnai-je innocemment.

J'étais désormais à trente centimètres de lui et il passa sa main sur ses cheveux courts, de plus en plus nerveux.

– Non, souffla-t-il.

Une tension régnait dans tout son corps. Je le jugeai d'un œil féminin mais distancié. M. Anderson avait des cheveux blonds et mi-longs, bouclant légèrement sur son front, un nez droit, des yeux marron et des lèvres pleines. Sa mâchoire était prononcée et carrée, ses épaules viriles et ses bras fermes. Son corps ne semblait pas très musclé mais il était typiquement masculin. Il y avait presque quelque chose de militaire dans sa stature et dans la façon dont son corps se crispait, si l'on faisait abstraction de son malaise évident.

Je tournai les talons avant que mes hormones féminines ne remontent à la surface, le contournai et m'installai derrière mon bureau. M. Anderson ne pouvait pas être mon quatre-heures tant qu'il était un possible collaborateur. Je lui désignai les sièges d'un geste de la main et il prit place sans attendre.

– Venons-en au fait, monsieur Anderson. Je crois que ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Il fronça les sourcils, comme s'il retenait une montée de colère, puis se reprit et se racla la gorge.

– Je suis écrivain, dit-il avec plus de fermeté cette fois-ci. J’aimerais connaître votre histoire, comment vous avez construit cette entreprise et le regard que vous portez sur votre succès. Je souhaiterais aussi un accès à l’entreprise pour observer comment se passent les journées ici.

– Quelle contrepartie me proposez-vous ?

Il sourcilla un instant, légèrement perdu.

– Je vous citerai dans les remerciements, bien entendu et...

J’éclatai d’un rire froid, contrôlé et bref puis vrillai mon regard sur lui. Il cilla et je le vis déglutir.

– Les remerciements ? Non, je ne crois pas que nous allons pouvoir nous entendre monsieur Anderson. Si vous pondez un bouquin en vous inspirant de moi et de ma réussite alors il va me falloir plus que des remerciements.

Ma voix tranchante aurait eu de quoi faire trembler n’importe qui mais Anderson plissa les yeux et carra les épaules.

– Je ne suis pas intéressé par les propositions en nature, mademoiselle Jones.

Je restai coite une demi-seconde, l’observant avec des yeux remplis de stupéfaction. Cela faisait bien longtemps que personne ne m’avait cloué le bec ! Mon air ahuri le fit gigoter sur son siège. Comprendait-il qu’il avait commis une grossière erreur ?

– Permettez-moi de clarifier certains points : vous n’êtes pas un gigolo, pas plus que je ne suis une gigolette². Je ne vous proposais pas de me dédommager avec votre corps, et en imaginant que tel était mon désir, vous n’oseriez pas me résister, soit dit en passant. Non, je vous propose un contrat d’édition, monsieur Anderson.

Un bogue technique sembla se produire dans le cerveau de l’homme assis en face de moi tandis que je résistai à l’envie de finir ma phrase par « coquebert ³ ! ». Les vieilles insultes étaient mon péché mignon. Elliot les trouvait hilarantes.

– Un contrat d’édition ? répéta-t-il dubitatif.

– C’est ce que j’ai dit.

– Qu’est-ce que vous y gagnez ?

– Peut-être rien du tout. Mais peut-être également une très bonne publicité pour mon entreprise et un nouvel auteur prolifique.

– Et vous accepterez également de répondre à toutes mes questions ?

– Dans la mesure du possible, oui.

Il me contempla longuement, les mains tremblantes. Je fronçai les sourcils en me demandant si je n’étais pas en train de commettre une erreur. Mais avant que je ne puisse revenir sur mes propos, Anderson releva la tête d’un air déterminé.

– J’accepte.

Je lui souris de toutes mes dents, de mon sourire de requin, et sortis une liasse de documents. Le contrat faisait plusieurs pages et un bruit sourd résonna quand je le posai devant lui. J’avais été secrètement ravie en apprenant l’appel de cet homme. Je réfléchissais depuis un moment à agrandir *Revelation* au monde de l’édition. Dénicher de nouveaux inconnus au talent insoupçonné pour l’écriture, cela pouvait être une évolution cohérente et intéressante. Anderson était ce que je recherchais : il n’était pas journaliste, déjà auteur ou rédacteur. C’était un parfait inconnu, comme j’en recherchais, qui avait osé frapper à notre porte et pouvait se révéler talentueux. Je n’avais rien à perdre puisque rien n’était annoncé. J’avais fait préparer le contrat avant même de le recevoir. S’il n’arrivait pas à écrire quelque chose de correct, je n’aurais pas à le publier et je ne risquais rien. En revanche s’il était doué, il me permettrait de garder un contrôle sur mon image à travers son livre et de me lancer dans un nouveau secteur, jugeant la réception du public avant de faire le grand saut : un appel à texte. Cela me permettait de ne pas m’engager dans l’édition sans avoir l’assurance que le public serait au rendez-vous.

Anderson écarquilla les yeux pendant une brève seconde où je pus apercevoir sa peur. Point positif tout de même, il n’avait pas encore fait de crise d’apoplexie. Je lui tendis un stylo et il se mit à lire. Je levai les yeux au ciel sans qu’il ne le remarque. Nous savions tous les deux qu’il allait signer ce fichu contrat, pourquoi s’embarrasser à le lire ?

– Je vais me chercher un café, en voulez-vous un ?

– Non merci, marmonna-t-il en tournant la première page.

Je sortis à grandes enjambées le laissant à son étude. Je savais qu’il signerait et qu’il accepterait toutes les clauses. D’ici un an, il m’offrirait un roman, comme le stipulait le contrat. Pourtant, un étrange pressentiment m’envahissait. J’avais l’impression que Scott Anderson allait me donner du fil à retordre. Mon esprit me criait que je n’avais pas à avoir peur, que j’étais forte, déterminée, froide, stratégique. Pourtant, mon instinct ne m’avait jamais trompée. Et il s’était mis en alerte à l’instant où j’étais entrée dans mon bureau.

2 Le terme s’est un peu perdu aujourd’hui mais il existe bel et bien ! Il désigne tout simplement une femme de petite vertu.

3 Un individu idiot, naïf et impertinent vous drague ? Lancez-lui un « coquebert ! » et filez le temps qu’il décrypte le sens !

Scott

Sortir de ce bureau me soulagea au plus haut point. J'avais eu l'impression de me retrouver au service des ressources humaines... de l'enfer ! C'était typiquement l'endroit où un démon à la queue fourchue aurait pu s'asseoir pour étudier dans quel cercle de l'enfer il allait vous envoyer. Le cercle 6 où l'on vous coupe la tête qui repousse à l'infini, ou le 24 où l'on vous brûle les parties avec un chalumeau ?

Bon sang ! Je m'étais sacrément ridiculisé ! J'avais d'abord été aussi maladroit qu'un pingouin et complètement idiot devant elle, surpris en train de jouer avec sa stupide boule à neige. Son regard noir avait eu pour effet la disparition momentanée de mon cerveau mais, plus étrange encore, avait fait crispier mes muscles d'une manière totalement primaire, délicieuse et inattendue. Vraiment, mes phéromones avaient de sérieux problèmes de calibrage en matière de femmes ! Ça, ou alors j'avais un désir refoulé de castration. Non, je préférais définitivement la première option.

Je l'avais ensuite accusée de me proposer un arrangement en nature. Je n'arrivais toujours pas à y croire !

Sérieusement, Scott, une femme comme ça ?

Cela venait sûrement de mon propre ressenti vis-à-vis d'Elizabeth Jones. Aurais-je pu refuser une telle proposition si elle s'était réellement présentée ? Je n'en étais pas sûr. Je me sentais encore couvert de honte ! Je devrais remercier ma bonne étoile qu'elle ait eu encore envie de me proposer un contrat d'édition, après ça !

« Je vous propose un contrat d'édition, monsieur Anderson. » Les mots résonnèrent dans ma tête et la peur fut si forte qu'elle me fit freiner brutalement en plein milieu de la route. Les klaxons se mirent à retentir et des insultes fusèrent. La mâchoire serrée, je me forçai à reprendre ma conduite sous les crachotements furieux de ma voiture. Bordel ! Est-ce que je venais de signer un contrat stipulant que j'étais dans l'obligation de leur soumettre un roman dans un délai maximum d'un an ?

Qu'est-ce que tu as foutu Scott !

Pas possible ! Je n'avais pas été fichu d'écrire plus de quelques pages durant toutes ces années ! Je commençai un projet pour mieux l'arrêter et je venais de m'engager à pondre un livre, un vrai. J'étais dans le pétrin.

Ou peut-être pas, au vu de ma dernière action. Quelque chose ne tournait définitivement pas rond chez moi mais est-ce que, pour une fois, cela tournerait à mon avantage ? Elizabeth Jones allait sûrement me rappeler pour me sermonner de sa voix froide. Des picotements impromptus au-dessous

de la ceinture me firent grimacer. L'évocation de sa voix n'aurait pas dû me faire réagir de la sorte. C'était complètement fou. De toute manière, elle allait rompre notre contrat. Elle en avait plus que le droit. Pourquoi lui avais-je laissé ce stupide mot avant de m'éclipser ? J'imaginai déjà Jones rentrer dans son bureau, constater mon absence et lire ce fichu bout de papier. Allait-elle éclater de rire ? Le faire lire à tout le monde ? J'allais devenir la risée de l'entreprise !

Je frappai mon volant alors que j'arrivais devant mon domicile. « Rendez-vous à 18 heures au bar Flowers pour notre première ». Comme si la grande Elizabeth Jones était à mon service. Elle m'avait promis de répondre à mes questions, rien de plus. Et voilà que je lui laissais un simple mot qui lui ordonnait presque de venir me rejoindre ! N'importe quoi !

Je sortis de ma voiture d'un pas nerveux et me dirigeai vers ma maison qui, par je ne sais quel miracle, tenait encore debout. À peine entré, je me précipitai dans la cuisine et me saisis d'un verre sale. Après l'avoir rincé rapidement, je me jetai sur le seul placard contenant quelque chose : une vieille bouteille de Scotch descendue à moitié. Les mains tremblantes, je m'en versai un verre avant de laisser le goût exploser dans mon palais. Je fermai les yeux en poussant un gémissement. J'avais bien besoin d'un verre !

Cette femme était... Elizabeth Jones allait me rendre dingue ! Comment pourrais-je survivre à plusieurs entretiens avec elle ? C'était impossible ! Bordel, sa photo m'avait rendu fou mais ce n'était rien en comparaison de ce que je venais de vivre ! Comment une femme pouvait dégager tant d'assurance ? Elle se tenait droite et fière, son visage fin levé obstinément vers l'avant. Elle semblait stricte et, pourtant, de temps à autre, l'espace d'une courte seconde, j'avais l'impression d'apercevoir autre chose. Comme si elle portait soigneusement un masque et que celui-ci s'était intégré à sa personnalité qui était tout autre.

J'étais curieux et impatient d'en connaître plus. Si j'en avais encore l'occasion ! Et, j'étais tellement effrayé aussi ! Elizabeth Jones me paraissait être une femme pleine de contrastes ! D'abord, sa biographie, que l'on pouvait lire sur le Net. Issue d'une famille modeste, elle menait à présent une vie de multimillionnaire. Comment était-ce possible ? Cela ne se passait-il pas seulement dans les films ? Comment avait-elle fait pour conjuguer des études de commerce, si fermées d'esprit, avec des études d'art, qui demandaient une ouverture d'esprit à la limite de l'extravagance ? Il y avait son physique également. La vieille photographie ne lui rendait vraiment pas justice. Sa peau claire n'était pas livide comme j'avais pu le croire. Elle était laiteuse et se mariait parfaitement avec la froideur de son expression. Ses cheveux étaient roux, tirant vers le blond sur les pointes, faisant ressortir le contour de ses traits. Une frange cachait son front, parfaitement lisse, alors que ses longueurs ondulaient légèrement. Elle avait adopté un carré plongeant, lui arrivant en bas de son cou délicat, et effleurant ses épaules. Ses sourcils étaient légèrement plus foncés que ses cheveux, presque marrons, et ses yeux étaient d'un vert d'eau très clair qui ressemblait à de la glace. Sa bouche était pulpeuse, cassant la finesse de son visage, et brillait d'un rose framboise dû à son rouge à lèvres. Je me surpris à me demander quel goût elles pouvaient bien avoir. Je secouai vivement la tête et finis d'une gorgée brûlante ce qu'il me restait de mon Scotch.

Mon portable vibra longuement et je le sortis en toute hâte avant de décrocher.

– Allô ?

Je me raclai la gorge pour éclaircir ma voix enrouée.

– Oh mon Dieu, ça s'est mal passé ? C'est ça ? Oh la la, ce genre de femme te boufferait tout cru... Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Je te jure que toute Elizabeth Jones qu'elle soit, je vais aller lui sonner les cloches si elle t'a...

– Cindy, Cindy, la coupai-je dans son flot de paroles. Tout va bien. Je... Je crois que ça s'est plutôt bien passé en fait...

– C'est vrai ? dit-elle de sa voix cassée qui monta de deux octaves. Ouais ! Je le savais ! Je te l'avais dit ! J'en étais tellement sûre ! Ah ! Il faut que tu me racontes tout ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle est comment ? Dis-moi ? Elle ne peut pas être aussi stricte qu'on la décrit, si ? Oh, Scott ! Je suis tellement contente pour toi ! Comment ça va se passer alors ? Oh, nom de Dieu, ne reste pas silencieux ça va me faire mouriiir !

Je souris sans qu'elle puisse me voir. Sa joie de vivre était vraiment contagieuse.

– Elle est... mystérieuse. Je ne pourrais pas te la décrire pour l'instant. C'était étrange de se retrouver face à elle. Mais j'ai tenu le coup. Je crois... Je ne peux pas t'en dire plus pour l'instant, Cindy.

– Oh, alleeeez, tu ne peux pas me faire ça !

Malheureusement, le contrat de confidentialité m'obligeait à me taire pour le moment.

– Désolé. On se voit plus tard, d'accord ?

– Scott Anderson, tu n'as pas intérêt à raccroch...

– À plus.

Je raccrochai avant qu'elle n'ait pu finir sa phrase et soupirai lourdement. Il fallait une sacrée énergie pour faire face à Cindy. Elle était toujours au top de sa forme, virevoltant en tous sens et faisant les mêmes caprices que les enfants. Mais elle était aussi adorable et attachante. C'était aussi ma seule véritable amie.

Mon portable vibra de manière plus courte et je souris en levant les yeux au ciel. C'était sûrement un texto de Cindy me promettant de me faire souffrir longuement.

[Demain 18 heures, ne soyez pas en retard. EJ]

Je déglutis et relus une deuxième fois le message. Mon cerveau l'intégra lentement. Il ne venait pas de Cindy. Le numéro était inconnu dans mon répertoire. « Demain 18 heures... EJ. » Comme... Bon Dieu ! Elizabeth Jones ! Ma respiration se coupa et un élan douloureux se fit ressentir sous ma ceinture. Alors même que la peur me broyait l'estomac, une bosse enflait sous mon pantalon. J'avais rendez-vous demain avec Jones ! Nom d'un chien ! Ma main se crispa autour de mon téléphone portable pour éviter de le faire tomber alors que la tension qui régnait sous mon pantalon commençait à se faire gênante.

Bordel, j'étais sacrément dans la merde !

Elizabeth

Cornegidouille⁴ ! C'était le seul mot qui m'était venu à l'esprit lorsque j'avais lu la petite note accrochée au contrat d'Anderson. Si je m'étais attendue à cela ! Scott Anderson, l'homme charismatique mais pourtant mal assuré qui s'était tenu devant moi avait, a priori, plus de confiance en lui que je ne l'aurais cru. Personne, depuis plusieurs années, n'avait osé m'inviter de la sorte. Ou m'inviter tout court. C'était moi qui tenais les rênes, non l'inverse. Aucune protestation n'était possible lorsque l'on était face à une feuille de papier. Le gribouillage sur le petit carré blanc m'avait autant surpris que fait sourire. Innocent et plein d'audace, c'était aussi choquant que rafraîchissant !

J'avais appelé Virginie pour qu'elle transmette mon refus à Anderson. Personne ne me donnait d'ordre ou ne décidait de mon emploi du temps ! Surtout, aucun homme travaillant pour moi ne pouvait se permettre de m'inviter ! Oh, c'était sûrement dans un cadre professionnel que Scott Anderson m'avait conviée, mais, tout de même, je n'étais pas à l'aise avec l'idée.

Le déclic s'était alors fait dans mon cerveau de chef d'entreprise tandis que Virginie passait la porte. Ce n'était pas à moi d'être mal à l'aise, c'était à lui ! Dieu seul savait à quel point j'étais douée pour ce petit jeu ! J'avais alors demandé le numéro de portable d'Anderson et j'avais tapé rapidement un SMS. Court, posé et, je l'espérais, déstabilisant à souhait.

Je me trouvais donc au Flowers à 18 heures tapantes. Je détestais être en retard. Je n'aimais pas non plus la foule. Le bar était rempli et je dus me glisser entre plusieurs personnes, frôlant leur corps tout en essayant de repérer Anderson. Il était assis au bar, jouant avec le fond d'une boisson qui restait dans son verre. Un doux sourire prit place sur mon visage. Ainsi avait-il bu. Était-il si angoissé à l'idée de passer une soirée avec moi ? J'avais gagné et il avait perdu d'avance. Je sentis ses yeux parcourir lentement mon corps et j'accentuai le roulement de mes hanches. Je voulais le soumettre, l'achever. Je voulais qu'il comprenne où était sa place. Je dirigeais. Il ne contrôlait rien.

J'avais volontairement choisi une jupe grise m'arrivant à mi-cuisses et dévoilant mes jambes protégées par le fin voile noir transparent de mes collants. Chaussures noires, talons de huit centimètres assez épais pour ne pas me casser la figure, veste grise et ajustée, top noir au col arrondi. Il était cuit et je ne pouvais pas m'empêcher d'en prendre plus de plaisir que je ne l'aurais dû.

Je ne voulais pas draguer Scott Anderson. Je voulais qu'il sache quel genre de femme j'étais. Inaccessible. J'étais le patron dans tous les domaines et il ne pouvait rien n'y faire.

– Monsieur Anderson, le saluai-je d'une voix égale.

Il cligna des yeux et déglutit en posant son verre. Avais-je été un peu trop loin ? Le self-control des hommes était tellement limité !

– Mademoiselle Jones... Appelez-moi Scott, je vous en prie, dit-il finalement.

Je lui souris doucereusement. Il tenait le choc. Bien. Je détestais les parties trop facilement gagnées.

– Vous êtes prêt ? demandai-je d'une voix douce.

Il se crispa et se passa rapidement la langue sur sa lèvre inférieure. Je suivis son mouvement du regard et me perdis un instant dans sa contemplation.

Hors de question ! tempêtai-je intérieurement.

– Prêt ? répéta-t-il.

– Nous allons ailleurs, lui dis-je en me penchant vers lui.

Ses yeux se baissèrent vers le col arrondi de mon top et je levai les yeux au ciel. Les hommes étaient tous tellement prévisibles ! C'était ce qui permettait aux femmes d'être de si bonnes joueuses.

– Où ? souffla-t-il.

J'attendis quelques secondes avant de porter le coup fatal, me délectant de la situation. Je me redressai puis le dévisageai lentement. Il attendit, tendu, ne respirant à peine.

– Chez moi.

J'eus tout juste le temps de voir son expression ahurie avant de tourner les talons, le laissant à sa perplexité. Je traversai la foule en sens inverse, m'amusant comme une petite folle. Mon instinct me dictait la prudence mais je ne voyais pas ce qui pouvait mal tourner. J'avais le contrôle de la situation et ce n'était pas un crime d'en prendre plus de plaisir qu'à l'accoutumée. Il n'y avait aucun danger...

Je sentis la main de Scott se poser dans mon dos et tout mon corps se tendit d'un seul coup. Aucun danger.

Une Mercedes noire se gara devant le bar. Je m'installais à l'arrière, suivie par Scott. Il fronça les sourcils, surpris par l'absence de conducteur, avant de se raidir quand la voiture se remit en route toute seule. Il jeta un œil sur le siège passager avant, où se tenait un homme avec une tablette qui contrôlait les éventuels problèmes techniques et assurait le gardiennage de cette voiture autonome. Je retins un sourire quand je vis Scott gigoter de nouveau.

– Un problème ? demandai-je.

– Faire une confiance aveugle à la technologie n'est pas mon point fort.

- Cette voiture autonome évite toutes erreurs humaines.
- Mais la technologie n’a aucune conscience morale en cas d’accident. Si un enfant surgit sur la route, que se passerait-il ? Quel choix serait fait entre la vie de l’enfant et la vie du conducteur ?
- L’œil humain voit surgir l’enfant. Les lasers qui équipent cette voiture le détectent avant même qu’il ne soit devant nous. Il n’y a pas d’accident quand il y a de l’anticipation, monsieur Anderson.

Mon ton sans appel le mura dans un silence tendu jusqu’à destination.

- Face au Rittenhouse Square, hein ? Pas mal, murmura Scott derrière moi.

Je ne répondis pas et m’engageai dans l’immeuble. Je détestais le bavardage inutile. Scott s’attarda dans le vaste hall d’entrée alors que j’appelai l’ascenseur.

- Ma maison paraît vraiment misérable à présent, marmonna-t-il.

Il me rejoignit au son de l’arrivée de l’ascenseur. Nous entrâmes dans la cabine parée de grands miroirs rectangulaires. Mon image et celle de Scott étaient partout. Impossible d’y échapper. Je le sentis se tendre près de moi mais je ne me tournai pas vers lui. Être sortie de l’atmosphère surchargée du bar m’avait permis de reprendre mon sang-froid. Ce n’était pas le cas de Scott.

- Pourquoi utiliser ce type de voiture alors que vous pourriez sûrement vous payer un chauffeur ?
- En quoi cela peut-il bien vous concerner ?

Je le vis sourire dans le reflet du miroir. Il m’observait du coin de l’œil, intimidé mais plein de courage.

- Vous avez dit que vous répondriez à toutes mes questions.
- Dans la mesure du possible, lui rappelai-je.
- Si cela fait déjà partie de l’ordre du privé, je me demande bien ce que doit être votre vie...

Il s’arrêta subitement, comme à court d’air, et sa mâchoire se crispa. Avait-il réellement laissé échapper cette phrase sans le faire exprès ? À la limite du sarcasme. S’il commençait par parler avant de réfléchir la soirée promettait d’être encore plus intéressante.

- Nous avons un contrat avec The Safer Road.
- D’où la voiture sans chauffeur... Il me semblait bien qu’elle était encore réservée aux employés.
- Je ne suis pas leur employée. Mais le service The Safer Road est impeccable. On sait à tout moment dans quelle voiture je suis montée et pour quel trajet grâce à l’application. La sécurité est très bonne.
- Je vois. On ne connaît jamais assez bien son personnel et ils peuvent être très encombrants. Vous ne voulez pas vous embêter à conduire vous-même une voiture, sûrement parce que vous n’êtes pas une excellente conductrice. Les taxis ne vous offrent pas assez de sécurité non plus.
- Vous êtes psychologue, Scott ?
- J’essaye de vous cerner.
- Je vous souhaite bien du courage.

Les portes s'ouvrirent et nous sortîmes d'un même mouvement. Son bras frôla le mien et des frissons inopportuns me parcoururent.

– Il y a quelque chose dans votre manière de parler.

Je ne répondis pas et déverrouillai la lourde porte.

– Comme si votre langage était parfaitement maîtrisé.

– Cela s'appelle l'éducation.

– Je ne suis pas psychologue, mademoiselle Jones, mais je suis sans aucun doute un esprit littéraire. Votre langage révèle votre personnalité car c'est celui-ci qui structure notre pensée.

– Un esprit littéraire ? relevai-je en rangeant mes clés.

Scott ne se laissa pas distraire.

– Notre pensée est un langage intérieur, c'est le premier langage. Il va être influencé par notre langue, notre culture. Vous avez une manière de vous exprimer qui est très différente du commun des mortels, comme si tout était aussi contrôlé dans votre esprit que dans votre entreprise.

– Les écrivains analysent des détails sans importance et partent dans des dérives absolument extravagantes, si vous voulez mon avis.

– Ce sont les détails qui donnent toute la profondeur d'une personne.

Il se plaça à côté de moi alors que je faisais basculer la porte vers l'intérieur. Ses yeux plongèrent dans les miens avec une détermination implacable.

– Et je suis là pour ça, mademoiselle Jones : vous révéler.

Scott me sourit timidement alors que les tréfonds de mon être s'agitaient nerveusement. Me voyait-il comme une mission ? Sa mission ? J'avais l'habitude d'imposer mon point de vue, mon image. J'étais chef d'entreprise et il n'y avait rien d'autre à voir. Scott cherchait-il à fracturer cette façade ? Que comptait-il déceler chez moi ? Surtout jusqu'où était-il prêt à aller pour me cerner ?

Soudain, j'étais curieuse de découvrir jusqu'à quel point Scott Anderson avait du cran. Cela me suffit. Je lui servis un sourire carnassier et lui fis signe de passer.

[4](#) Ami(e)s du Sud, les « putain ! » ponctuent vos étonnements ? Vous paniquez à l'idée que le petit de trois ans le répète dès sa première journée d'école ? Craquer pour « cornegidouille » et son aspect si innocent ! Le terme a été inventé par Alfred Jarry en 1896 pour sa pièce de théâtre *Ubu roi*.

Scott

Je pénétrai dans l'appartement sans savoir ce que je faisais. Depuis qu'Elizabeth Jones était arrivée au bar, ses jolies jambes s'élançant vers moi, j'étais entré dans un état second. Mon regard avait été fixé sur elle, ses fines chevilles supportant des mollets galbés et des cuisses plus généreuses et souples. Son top révélait la naissance de ses seins qui paraissaient ronds et fermes. J'avais été perdu avant même qu'elle n'ouvre la bouche. Un vrai préadolescent !

Le problème était que je me comportais comme lorsque je buvais trop : je parlais sans pouvoir m'en empêcher et je devenais téméraire malgré le stress qui me nouait l'estomac.

Le salon qui s'étendait devant moi m'éberlua sans parvenir à atteindre ma conscience. Il devait faire quarante mètres carrés à lui seul et une immense baie vitrée traversait le versant gauche, apportant de la luminosité et une vue sur le parc. Tout un mur était dédié aux livres. Deux fauteuils cabriolets et un grand canapé de cuir étaient disposés face à face au centre de la pièce autour d'une table basse.

– Installez-vous, me dit-elle avec un sourire. Voulez-vous boire quelque chose, Scott ?

Je lui avais demandé de m'appeler par mon prénom mais, à chaque fois qu'elle le prononçait, de minuscules éclairs jaillissaient dans mon corps.

– Volontiers.

Je m'assis dans un des fauteuils, espérant mettre une distance entre Jones et moi. J'étais ici pour le travail, rien de plus. Cependant, mon bas-ventre ne semblait pas être du même avis que moi, bouillonnant sans ma permission.

Pense à quelque chose que tu n'aimes pas, Scott ! Du pamplemousse ! Pense au pamplemousse, Scott ! m'intimai-je sans grand résultat.

J'entendis ses talons claquer sur le parquet avant de l'apercevoir de nouveau. Elle avait ôté sa veste, révélant les courbes de sa taille et les rondeurs de ses hanches. Celles-ci se balançaient de manière féline et ma bouche s'assécha subitement. Je me mordis l'intérieur de la joue, baissant précipitamment les yeux. Ses jambes entrèrent dans mon champ de vision puis sa main tenant un verre de vin rouge.

– Merci, dis-je en le saisissant.

Elle posa son propre verre sur la table basse et rapprocha le deuxième fauteuil du mien. Mon cœur

bondit dans ma poitrine alors qu'elle s'installait à son tour. Mon souffle se fit plus rapide lorsqu'elle croisa les jambes, me frôlant au passage. L'avait-elle fait exprès ? Non, c'était irrationnel.

– Dites-moi, Scott, que voulez-vous savoir ?

Elle pencha la tête en prononçant sa question, révélant les lignes de son cou élégant. Son sourire se fit mutin et ses yeux se plissèrent légèrement. Quelque chose avait changé depuis que nous étions entrés dans son appartement. La question était : pourquoi ? Que se passait-il ?

– Un appartement ? Je pensais qu'une personne aussi riche que vous aurait préféré une grande villa d'architecte.

– Un appartement offre la possibilité de rester dans le centre de la ville. Il fait cent soixante-neuf mètres carrés, ce qui est plus que convenable. Je ne vois pas réellement l'intérêt d'avoir une maison.

Elle prit une gorgée de vin puis aspira doucement sa lèvre inférieure avant de la relâcher innocemment. Je sentis mon visage se colorer de rouge et mon boxer devenir étroit. *Pamplémousse ! Chou de Bruxelles ! Grand-tante Berthe ! L'odeur de grand-tante Berthe !*

Je m'agitai sur mon siège et elle scruta chacun de mes gestes avec attention. J'avais de plus en plus l'impression d'être une proie entre ses griffes et... Bon sang, cette pensée ne semblait pas me déplaire !

– Ne deviez-vous pas me poser des questions sur mon ascension fulgurante ?

– On trouve votre biographie sur Internet, lui répondis-je d'une voix trop faible. Tout semble parfaitement épuré... Les questions basiques que je pourrais vous poser ne m'avanceraient pas pour cerner réellement votre prise de pouvoir.

– Et que voudriez-vous faire pour le découvrir ? me demanda-t-elle en se penchant en avant.

Je déglutis et me rappelai qu'elle n'était pas en train de me draguer.

Jones était ma patronne et elle n'était pas censée m'apparaître renversée sur son grand canapé, son corps sous le mien. Elle me l'avait dit : elle n'était pas ce genre de femme. Plus précisément, elle n'était pas le genre de femme qui pouvait s'intéresser à un pauvre type comme moi. Elles étaient déjà peu nombreuses à se bousculer au portillon de l'écrivain raté, aucune chance qu'Elizabeth Jones en fasse partie !

Je me penchai en avant, reprenant quelque peu contenance, et forçai mon regard à s'ancrer dans le sien.

– Êtes-vous sûre de vouloir le savoir, mademoiselle Jones ?

La glace de ses beaux yeux vert d'eau s'enflamma, liquéfiant le reste de ma raison.

– Ne me mettez jamais au défi, Scott, vous pourriez le regretter, souffla-t-elle d'une voix plus rauque.

– Pas vous ? Je n’ai rien à perdre contrairement à vous.

– Je n’ai peur de rien, contrairement à vous.

– Je n’ai pas peur, me défendis-je sans grande conviction.

– Bien sûr que si, vous êtes terrifié à l’idée d’écrire un roman. Vous l’êtes encore plus à l’idée de ne jamais réussir à en écrire un. C’est pour cela que vous avez contacté mon assistante, n’est-ce pas ? Le dernier recours : une source d’inspiration vivante, un sujet qui soulève des questions. Par quel mécanisme magique ai-je réussi à devenir qui je suis ? Je vais vous le dire : par la force de ma volonté. C’est grâce à la vôtre que vous deviendrez ou non un écrivain.

Je me reculai et elle sourit, sirotant de nouveau son vin. Je l’observai, assise comme une reine dans son onéreux fauteuil installé dans son salon parfaitement agencé. Elle était prédatrice. Était-il possible d’avoir une si grande suffisance ?

– Êtes-vous heureuse, mademoiselle Jones ?

Elle cilla légèrement, surprise, avant de reprendre un masque d’impassibilité. Ma petite voix intérieure persifla contre moi, encouragée par ma peur, m’intimant de me taire. Je n’étais pas dans mon état normal et j’allais le regretter amèrement si je poursuivais dans cette voie.

– Je suis très fière de ce que j’ai accompli.

– Ce n’est pas la même chose. Vous dites ne pas avoir peur, et pour cela il vous faut forcément dresser une armure, c’est la seule solution. Mais lorsque l’on est paré d’un bouclier, il ne bloque pas seulement une seule émotion. Il les bloque toutes. C’est vrai, j’ai peur mais je vis l’instant présent à cent pour cent...

Je laissai ma phrase en suspens, n’osant la finir et elle se leva sagement, froide, me toisant de toute sa hauteur. Doucement, minutieusement, elle s’avança entre mes jambes et se pencha vers mon visage. Sa main gauche s’appuyait contre le fauteuil près de mon cou, sa main droite tenait son verre sans en renverser une goutte.

– Seriez-vous en train d’insinuer que je ne vis pas pleinement ma vie ?

Son souffle frais balaya ma peau et ma respiration s’étrangla dans ma gorge. Elizabeth Jones était si près de moi. Je pouvais voir sa peau laiteuse et parfaite dans les moindres détails, sa bouche pulpeuse où un rose flamboyant brillait avec application. Son odeur sucrée me parvint, surprenant mes sens. Comment pouvait-on avoir une odeur si douce lorsque l’on était si ferme ?

Doucement, Scott, tu t’aventures sur un terrain dangereux !

Elle attendit patiemment, plongeant ses yeux incroyables dans les miens. Elle chercha ma réponse dans mon regard, jeta un œil à mes lèvres entrouvertes et ne bougea pas d’un pouce. Mais j’étais incapable de répondre, paralysé par son magnétisme, sa présence écrasante et le défi que je pouvais lire dans son regard.

Nous restâmes ainsi pendant quelque temps, assez pour qu’un léger vertige me saisisse, puis elle

s'écarta. Mon cœur battait à tout rompre dans mes oreilles, le sang pulsait dans mon corps et convergeait vers un unique endroit.

T'es dans la merde, Scott !

Je me levai à mon tour et posai mon verre avec un peu trop de brusquerie. Elle leva un sourcil impeccablement dessiné, toujours maîtresse du jeu.

– Je... Votre temps... Je ne voudrais pas abuser. Je dois y aller.

Je traversai son salon et me dirigeai droit vers la porte. La main sur la poignée, je m'immobilisai alors que sa voix tranchait l'air d'un ton sarcastique.

– Ne soyez pas trop dur avec vous-même, votre esprit littéraire a fait ce qu'il a pu.

Je sortis.

Le réveil fut dur et je dus prendre une douche froide pour parer à mon érection matinale. Comme si cela ne suffisait pas qu'Elizabeth Jones me mette au supplice dans la vie, il fallait qu'elle apparaisse dans mes rêves en lingerie ! Cette femme allait vraiment finir par me rendre cinglé ! Il ne fallait plus que je la rencontre, tant pis pour l'entretien personnel ! Elle pourrait toujours répondre à des questionnaires virtuels. Plus aucun contact visuel, c'était le nouveau mot d'ordre.

Cependant, son image flottait dans mon esprit à chaque occasion. Toutes rêveries débouchaient sur son apparition, ses hanches se balançant alors qu'elle s'avavançait vers moi avec assurance. Le fantasme du patron ! Le coup classique ! Apparemment, rôles inversés ou non, cela marchait quand même. Je m'étais fait avoir comme un débutant !

Alors que je me demandais si un film X pouvait m'aider à tuer mes démons du nom de Jones – j'avais vu le premier et le dernier à mes 17 ans, trop ébranlé devant les images crues et violentes pour réitérer l'expérience –, on toqua à ma porte. Je me dirigeai lentement vers celle-ci, chassant l'idée que ma sensiblerie décalée depuis ma jeunesse avait prédit le peu de mes conquêtes, et l'ouvris d'un air méfiant.

– Monsieur Anderson ?

Un jeune homme d'une vingtaine d'années me regardait dans l'expectative. Il avait un uniforme et une casquette bleue qui soulignait son visage maigre.

– Oui ?

– J'ai une livraison pour vous, signez ici.

Je levai aussi haut que possible mes sourcils et m'exécutai alors qu'il mâchouillait un chewing-

gum. J'avais à peine levé le stylo qu'il me fourra le paquet dans les mains et repartit à toute vitesse.

J'observai le carton sans aucune confiance. Je n'attendais rien et n'avais rien commandé. Est-ce que ma récente rencontre avec Elizabeth Jones pouvait m'apporter des ennuis ? Étais-je devenu une cible à cause d'un entretien avec une multimillionnaire ?

Il n'y avait aucune odeur suspecte, aucun bruit inquiétant et quelque chose de lourd bougea lorsque je secouai la boîte. Muni d'un couteau, je transperçai prudemment l'emballage et l'ouvris doucement.

– Eh merde !

L'insulte vola instantanément alors que je découvrais l'objet recueilli. Un épais pavé trônait au milieu du carton et son titre indiquait un guide pour écrire un premier roman. Mais ce n'était pas cela qui m'avait fait réagir si vivement. C'était la petite note à l'écriture détachée et féroce :

« En souhaitant que cela puisse vous être utile et vous aider dans votre démarche. Prenez votre courage à deux mains. EJ »

J'étais bien devenu une cible et j'étais foutu.

Elizabeth

J'inspectai minutieusement les clichés étalés devant moi en faisant la moue. Non, ça ne convenait pas. Rien de tout cela n'allait ! Un soupir m'échappa : devrais-je toujours tout faire ?

- Sylvio ? Sylvio !
- Mademoiselle Jones ?

Je lui jetai un regard en coin, m'assurant d'avoir toute son attention. Sylvio était un Latino : peau bronzée, barbe mal entretenue, des yeux et des cheveux noirs, une boucle d'oreille en forme d'anneau à son lobe gauche. Il m'observait avec un air un peu fou, les mains croisées devant lui, il était visiblement stressé. Sylvio était pourtant le meilleur photographe qu'il m'avait été donné de rencontrer. C'est pour cela qu'il travaillait pour moi. Cependant, avec le salaire généreux que je lui offrais, je me permettais d'imposer mon avis et mes décisions. Photographie ou pas, il s'agissait toujours de mon entreprise.

– Ça ne me plaît pas ! Pas du tout !

— *Que ? Pourquoi ?*

– Tu as un super modèle, je veux en jouer. Je ne veux pas seulement que l'on constate que le torse d'Elliot est ferme et sculpté. Je veux qu'on le sente. J'aimerais que l'on puisse voir les contours, les reliefs, les effets. Peut-être en le prenant un peu plus de côté ? Et puis je ne veux pas de classique. Non, je veux quelque chose de plus libre, presque sauvage. C'est ce que le public veut, ou du moins la gent féminine.

– *Sí*, mademoiselle Jones.

– Recommence.

Il acquiesça et courut vers son matériel alors que je me détournais des clichés.

– Virginie, prévenez les maquettistes que les planches auront un peu de retard, voulez-vous ?

– Bien sûr mademoiselle Jones.

Mon portable vibra dans ma main et je levai l'écran sans plus de préoccupation avant de m'arrêter tout de net.

– Corne de bouc !

L'étonnement me percuta de plein fouet alors que je lisais le message qui s'affichait sur mon portable. Un autre sentiment vint étirer mes lèvres. Une étrange joie que je n'expliquais pas.

[Merci pour cette charmante attention. Je pourrais

conclure en quelques lignes dans mon roman que même une chef d'entreprise férue de contrôle ne peut repousser sa nature profonde, même si elle la muselle. Votre sens de l'humour ne demande qu'à s'exprimer : peut-être voulez-vous qu'à mon tour je vous envoie un petit livre préconisant quelques conseils pour oser lâcher prise ? SA]

– Tout va bien mademoiselle Jones ?

C'était une très bonne question. Le cataclysme d'émotions qui faisait rage en moi était absolument nouveau. Un petit sourire ne demandait qu'à retrousser mes lèvres, gâchant le masque que j'avais mis des années à construire. J'étais surprise, réjouie, agacée, amusée, indignée. Scott Anderson avait donc entrepris de jouer avec moi. Bien. Cela me plaisait.

Il était tellement étrange, me faisant éprouver des sensations contradictoires. Il n'avait a priori aucun intérêt et pourtant il attirait ma curiosité de manière complètement ridicule. Scott Anderson, avec ses cheveux blonds et ses hésitations, paraissait innocent et fragile mais mon instinct était en alerte en sa présence, comme s'il était une dangereuse menace. Il semblait toujours peu sûr de lui et de sa manière d'agir, il était angoissé et pourtant, au vu de ce dernier texto, il me surprenait en osant toujours plus. Scott Anderson avait dû attendre de longues heures avant de trouver le courage d'envoyer ce message mais il l'avait fait. Je ne pouvais pas m'empêcher de trouver cela étrangement adorable.

Je me raclai la gorge et me redressai sous le regard curieux de Virginie. Je la toisai pour donner le change et elle se ratatina. Je ne pouvais pas me permettre de perdre mon ascendant dans ma propre entreprise.

– Parfaitement. Veillez à ce que les maquettistes captent le magnétisme et l'aspect sexy que l'on veut donner. Rappelez-leur que les midinettes sont notre public cible. Mais qu'ils ne fassent pas dans le *girly* : je veux quelque chose qui peut donner également envie aux mères de famille, c'est compris ?

– Oui, mademoiselle Jones.

Je la plantais là, marchant à grand pas vers l'ascenseur en réfléchissant à toute vitesse. Je ne pouvais pas laisser ce message sans réponse. Mais quelle serait la riposte adéquate ? Le tintement de l'ascenseur parut illuminer mon esprit. Je m'engouffrai dans la cabine et appuyai sur le bouton de descente.

Je savais exactement ce que j'allais faire.

Mes escapades en Arizona pour pratiquer l'escalade m'avaient obligée à acheter quelques vêtements qui ne me ressemblaient absolument pas. C'est ainsi que je me retrouvais en minishort en

jean avec une chemise nouée au nombril. J'avais opté pour une grosse paire de lunettes et une casquette sous laquelle j'avais rassemblé négligemment mes cheveux pour passer inaperçue. Il était hors de question qu'une personne me reconnaisse dans cet accoutrement !

Je tapais à la porte qui se dressait devant moi, jetant des coups d'œil aux alentours. Personne à l'horizon, excepté une vieille carlingue qui me faisait frissonner d'effroi. Était-il vraiment possible de rouler avec cet engin ? La porte bascula vers l'intérieur et Scott Anderson émergea dans l'entrebâillement. Il fronça d'abord les sourcils puis écarquilla les yeux lorsque je retirai mon chapeau. La bouche légèrement ouverte, il me fixait sans pouvoir se détacher de moi. C'était l'effet escompté.

– Bonjour, Scott.

Je le poussai pour entrer, prenant possession des lieux. Voyait-il à présent que j'étais maîtresse partout où je me trouvais ?

– C'est... surprenant, finit-il par dire. Dans le bon sens du terme, ajouta-t-il précipitamment. Enfin, je crois...

Son hésitation finale manqua de me faire rire et je retirai mes lunettes pour garder contenance.

– Alors, suis-je assez détendue pour vous, Scott ?

Il se crispa et quelque chose dans ma poitrine fit un looping impressionnant. Je penchai la tête pour l'examiner de manière dégagée sans me cacher. Je ne pouvais pas m'empêcher de m'interroger sur cette carrure. Le corps de Scott criait par tous les pores qu'il n'était pas le plus sportif des hommes. Il était ferme mais pas outrageusement musclé. Pourtant, ses épaules étaient parfaitement carrées et se mariaient harmonieusement avec sa silhouette. Avait-il fait un sport particulier ? Football américain peut-être ? Je n'arrivais pas à imaginer Scott parmi ces brutes perdant un peu plus de neurones à chaque match. Il n'était pas comme Philip. Un métier manuel ? Ou bien avait-il tout simplement de bons gènes ?

– Même en short et chemise vous gardez le contrôle, mademoiselle Jones.

Je cillai, sortant de ma rêverie, et le toisai par habitude. Il déglutit mais je ne perdis cependant pas ma froideur pour autant.

– Je vous demande pardon ? dis-je incrédule.

Scott Anderson était un sacré nodocéphale⁵ ! Comment pouvais-je avoir l'air plus détendue qu'à cet instant précis, dans ce fichu costume ?

– Comme le dit l'expression : l'habit ne fait pas le moine, continua-t-il la voix moins assurée. Vous gardez le contrôle même en minishort. Vous êtes ici, figée, maîtrisant le moindre de vos gestes, vos paroles et vous ne savez pas comment vous détendre véritablement. Vous avez seulement pensé

que je gèberai votre numéro et que vous aurez gagné la partie.

Je restai coite quelques secondes. Scott Anderson me sidérait. Ses paroles allumaient une rage incendiaire en moi et mon esprit de conquête. Plus rien ne m'avait résisté depuis le lycée. Je m'étais construit un empire et personne, non personne, n'osait me parler de cette manière. Avec justesse ? Non.

– Excusez-moi, mademoiselle Jones, vous êtes telle que vous êtes. Vous n'avez pas à changer et je n'aurais pas dû vous provoquer. Ce n'était pas professionnel.

Je vis rouge. Pourquoi se comportait-il ainsi ? Pourquoi ne pliait-il pas ? Pourquoi me bousculait-il ? Pourquoi avais-je désespérément envie de lui prouver qu'il avait tort ? J'aurais dû, dès le début, le traiter avec mon indifférence glaciale. Mais Scott Anderson me donnait du fil à retordre. Il était... Particulier. Tout ça m'échappait totalement. Et je détestais ça.

J'avancais vers lui avec assurance, à grandes enjambées, une féroce énergie suintant de tout mon être. Mon sang bouillonnait et Scott sembla saisir le danger. Il ne recula pas mais se tendit comme un arc, ne bougeant plus d'un cil. Je le fusillai des yeux, levai ma main et attrapai le col de sa chemise, tirant dessus pour approcher son visage à quelques centimètres du mien.

– Et vous avez peut-être une idée pour me détendre, Scott ? lui soufflai-je.

Il écarquilla les yeux alors qu'un brin de surprise me secouait également. Que me prenait-il ? C'était jouer avec le feu. Mais en tant que reine de glace je n'avais rien à craindre, n'est-ce pas ? Seul lui pouvait se brûler.

Je fis courir ma main sur les boutons de sa chemise et il s'étrangla avec ses propres mots. Allait-il faire une attaque ? Il semblait manquer d'air, comme si une lutte s'était engagée en lui. Oui, je savais qu'il me désirait. Je l'avais vu lors de notre deuxième rencontre. Cette pensée fit crépiter mon sang et tout bascula. Mon souffle se fit plus court alors que je l'observai avec une vision changée. Je le voyais, adorable, désirable. Ses cheveux étaient une invitation pour mes mains, sa bouche pour mes lèvres, ses mains pour mon corps. Il était là, devant moi, à quelques millimètres de mon propre corps. Je pouvais sentir son haleine fraîche et son désir. Sa chemise parut de trop. J'avais envie de découvrir son torse, voir s'il était aussi ferme que je l'avais supposé. Je voulais parcourir ses épaules sur toute leur impressionnante largeur.

La tension s'accumula lorsque nos yeux se rencontrèrent. Ma raison me criait de reculer mais je ne pouvais pas. Prisonnière de mon propre jeu. Mon envie gonfla dans mon bas-ventre, mes tétons pointèrent d'eux-mêmes et un brasier s'alluma entre mes cuisses. Les yeux dans les yeux, nos lèvres à quelques centimètres, ma main contre son torse, la pression se fit plus forte et l'atmosphère se chargea d'électricité.

Scott Anderson allait gagner cette partie.

[5](#) Votre collègue est une vraie « tête de nœud » mais vous ne voulez pas paraître vulgaire auprès de votre patron ? Du grec ancien *képhalé* voulant dire « tête » et du terme latin *nodus* qui signifie « nœud », nodocéphale règle ce problème !

Scott

Je ne pouvais pas réagir. J'en étais parfaitement incapable. La seule partie active de mon corps se trouvait en dessous de ma ceinture et commençait à manquer de place. Elizabeth Jones était ma perte. Et j'étais ravi de ma chute. J'étais le type qui sautait d'un immeuble en souriant.

Son visage d'ordinaire froid était illuminé d'une chaleur brûlante que je n'avais encore jamais rencontrée. Ses yeux vert d'eau se liquéfiaient, m'embrasant entièrement. Son odeur entêtante et sucrée retourna complètement mon esprit.

Soudain, ses lèvres roses s'abattirent sur les miennes. Je lâchai un cri de surprise qui se perdit dans sa bouche chaude alors qu'elle m'embrassait. Pulpeuses, exigeantes, ensorcelantes, divines, ses lèvres déclenchèrent une éruption volcanique en moi. Je pris son visage entre mes mains, lui rendant son baiser alors que ses mains se perdaient dans mes cheveux. C'était passionnel, ardent, complètement délirant. Son corps se pressait contre le mien, me rendant fou d'un désir incontrôlable.

Je la fis reculer doucement contre le mur, mon instinct de mâle prenant le dessus. Sexe sans relation stable ? Je ne l'avais jamais vécu. Mais Elizabeth Jones me chamboulait et effaçait tous mes repères. Ses ongles se plantèrent dans ma nuque alors que j'approfondissais le baiser, m'enivrant. Elle me repoussa fermement et j'en profitai pour reprendre une goulée d'air alors qu'elle arrachait ma chemise. Littéralement. Prenant les deux pans, elle tira et les boutons sautèrent dans tous les sens, découvrant mon torse. Je ne pus m'empêcher de me contracter quand ses yeux passèrent sur moi, à la fois de désir et d'appréhension. Je savais qu'Elizabeth Jones devait avoir une ribambelle d'hommes à ses pieds, des hommes bien mieux que moi. Rien que son travail lui permettait de fréquenter ces types.

Sa langue passa sur ses lèvres et mon érection poussa encore un peu plus contre mon pantalon, devenant presque douloureuse.

– Ta chambre, exigea-t-elle d'une voix plus rauque.

Je lui pris la main, excité comme jamais, avant de la tirer doucement dans la bonne direction. Je la regardai du coin de l'œil alors que je nous dirigeai vers la pièce demandée. Elle était magnifique, légèrement décoiffée, les lèvres entrouvertes et les joues rouges. Mais, encore une fois, elle était pleine de confiance, marchant comme si elle maîtrisait parfaitement la situation et que rien ne pouvait se mettre sur sa route. Elle était incroyable.

Je poussai la porte et elle m'entraîna à l'intérieur avec détermination, un sourcil levé en signe de défi. Je souris légèrement et elle me fit asseoir sur le bord du lit.

– Ne bouge pas, souffla-t-elle en dénudant entièrement mon torse.

Elle passa le bout de ses doigts le long de ma peau et je frissonnai sans pouvoir m'en empêcher. Cela la fit sourire de manière carnassière. Elle recula et, méthodiquement, dénoua sa chemise puis la déboutonna en jugeant mes réactions. Lentement, elle dévoila son soutien-gorge bleu roi, son ventre dessiné et sa peau immaculée, à l'exception d'un grain de beauté sur sa côte droite, presque sur sa taille fine. Elle était à couper le souffle.

Je levai mes mains, effleurai sa taille et remontai sur son dos avant de dégrafer son soutien-gorge, libérant ses seins ronds. Délicatement, je passai mes lèvres sur ses mamelons avant que ma langue ne taquine gentiment ses tétons dressés. Elle soupira d'aise, se laissant aller quelques instants, avant de me pousser brutalement vers l'arrière. Mon dos tapa contre le matelas et elle rampa sur moi, comme un félin prêt à attaquer. Ses jambes de chaque côté de mes hanches, elle se pencha et traça de la pointe de sa langue une ligne humide de mon nombril à mes pectoraux. J'attrapai ses hanches mais elle se dégagea pour mordiller et embrasser ma peau, déclenchant des petits éclairs dans tout mon être. Elle s'arrêta à hauteur de ma ceinture, tira dessus sans ménagement avant de retirer mon pantalon et mon boxer d'un seul coup. Mon sexe se dressa fièrement entre nous, enfin libre et pointant dans sa direction, comme si elle était un aimant. Quand ses lèvres rose fuchsia englobèrent ma verge, je ne pus m'empêcher de lâcher un cri étranglé. Elle ancrâ son regard dans le mien alors que sa bouche allait lentement sur mon sexe, sa langue caressant elle aussi mon érection. Ma respiration devint critique. Mon excitation était à son comble. J'étais pire qu'un adolescent entre ses griffes.

– Arrête, la prévins-je d'une voix grave, je ne vais pas tenir...

Elle sourit avant d'attraper un préservatif, de se redresser et d'enlever son short suivi de son string. Je voulus me relever mais elle plaqua ses mains sur mes épaules, maîtresse exigeante ne souffrant aucun ordre. Prenant la base de mon érection d'une main, elle y enfila la protection puis me fit glisser lentement en elle, dans une chaleur humide qui me fit gémir. Ses va-et-vient me laissaient complètement démuni sur le lit, envahi par un plaisir inouï. Elle prenait possession de mon corps sans me laisser la moindre chance, implacable. Je grognai alors que je la sentais se resserrer autour de moi. Je montai mes mains vers ses seins, la caressant alors qu'elle se laissait emporter par un plaisir fulgurant qui m'engloutit entièrement. Mon orgasme me dévasta alors qu'elle continuait de bouger doucement sur moi, à bout de souffle. Jamais je ne l'avais vu si belle. Ses yeux brillaient, sa frange était collée à son front, elle semblait totalement libre et ivre. N'était-ce pas plus délicieux que mon propre orgasme ? La voir ainsi, encore sous le coup du plaisir qu'elle avait pris en faisant l'amour avec moi. Sa jouissance encore inscrite sur ses traits détendus et resplendissants comme si son orgasme avait balayé toutes les barrières qu'elle avait pu instaurer.

Elle se laissa retomber à côté de moi, sur le dos, magnifique, et ferma les paupières, un sourire aux lèvres. Je la contemplai avec béatitude alors qu'elle s'endormait. Sa respiration lente et régulière m'éprouva, remuant quelque chose au fond de moi. Je repoussai une mèche de ses cheveux avec tendresse, me promettant de découvrir chaque centimètre carré de sa peau, puis je me laissai porter par les bras de Morphée, comblé.

Je me retournai, basculant sur le côté et étendant mon bras. Au lieu d'une peau chaude et douce, je ne rencontrai qu'un drap froid et froissé. J'ouvris mes yeux ensommeillés avec difficulté, les plissant pour lutter contre la luminosité envahissante. Elizabeth n'était plus là. Je me redressai entièrement, parcourus la chambre du regard et la porte ouverte. Nu comme un ver, je descendis du lit et inspectai la maison.

– Elizabeth ?

Rien. Un poids gonfla dans mon plexus.

Elle était partie, emportant avec elle le moindre indice de sa présence.

Elle s'en était allée, tel un mirage, comme si ce que nous avons vécu n'avait jamais existé.

Je saisis mon portable, incapable de me raisonner, n'ayant que faire de ma nudité. Il fallait que je lui parle. Il fallait qu'elle revienne. Elizabeth Jones, l'unique, la seule femme à qui j'avais envie d'appartenir corps et âme.

Elizabeth

– Mine a fait part de sa colère à Stan. Il a proféré des menaces et semble s’engager vers une voie ressemblant qualitativement à nos prestations...

Je jetai un coup d’œil peu amène à Stan, le petit nouveau de l’entreprise, alors que l’agacement montait inexorablement. J’étais d’une humeur massacrant et entendre parler de Mine à 9 heures du matin n’était pas pour me rendre plus conciliante.

- Que lui avez-vous répondu, Stan ? demandai-je en coupant le discours de Jacobs.
- Je... Euh...

Je fronçai les sourcils et tapai d’une main sur la table de réunion en verre. Elle trembla mais ne céda pas.

- Mine est un coprolithe ! Vous comprenez, Stan ? Assurez-vous de le traiter comme tel !

Il hocha la tête précipitamment devant ma fureur alors que je tournai une page du dossier devant moi.

- Où en sommes-nous pour la parution de la semaine ?
- Les maquetistes ont fini le travail, ils attendent votre aval avant d’envoyer le tout à l’impression, mademoiselle Jones.
- Bien, je regarderai ça après la réunion. Nous n’avons pas le droit à l’erreur.
- C’est quoi un coprolithe ? chuchota Stan la tête penchée vers Jacobs.

Je le fusillai du regard mais Jacobs répondit d’une intonation nonchalante, haussant les épaules, habitué à mes insultes vieillottes.

- Une merde fossilisée.

À l’autre bout de la table, je vis Stan écarquiller les yeux. Oui, ce n’était pas très professionnel de ma part, mais Mine était tout sauf professionnel.

- Avait-on d’autres sujets à traiter ?

Je sentis un malaise envahir la salle de réunion et je scrutai d’un regard sévère mes employés. Jacobs reprit la parole, mesurant visiblement chaque mot.

- Nous avons eu un problème avec le brevet que vous nous avez demandé de déposer.

– Concernant le matériau utilisé par notre nouvelle recrue ?

– Il semblerait qu’il... hum... qu’une personne ait déposé ce brevet avant nous. Un jour avant, pour être précis, mademoiselle Jones.

– Une personne ?

– Mine. Cette matière est pour le moment à la propriété exclusive de son entreprise et ne peut être utilisée ailleurs.

Je sentis une colère glaçante me parcourir. Comment avait-il pu déposer ce brevet avant nous ? Comment avait-il eu vent de cette nouvelle matière ? Comment même avait-il pu mettre la main sur la formule qu’elle avait utilisée ? C’était invraisemblable ! Je tenais la créatrice de cette technique ! Si Mine détenait son brevet, Brandalina ne pourrait pas exercer son talent dans *Revelation*. Cette action pouvait me coûter des millions !

– Y a-t-il eu des fuites sur Internet ?

– Non, mademoiselle Jones.

J’inspirai par le nez pour me calmer. J’avais envie de hurler. Mon corps se raidissait alors que je luttais pour ne pas renverser tables et chaises.

– Trouvez une solution.

Ma voix claqua comme un fouet. Ce n’était pas une requête. C’était une injonction, un ordre, une obligation !

– Autre chose ?

Chaque personne secoua la tête et je repoussai ma chaise, sonnante la fin de la réunion. Je descendis vers les maquettistes au pas de course, examinant avec minutie leur travail. C’était magnifique. Un tas d’images du corps d’Elliot se nouant, s’agençant parfaitement, se superposant de temps en temps. Sylvio avait aussi réalisé un travail incroyable. Les femmes auraient envie de lécher les images qui prenaient vie d’un seul coup d’œil. Chaque courbe, chaque muscle, chaque détail ressortaient. On pouvait imaginer sans mal le toucher du torse d’Elliot : bosselé au niveau des abdos, ferme pour ses pectoraux, creux sur les deux lignes de son ventre qui disparaissaient sous son pantalon.

Leur œuvre incroyable m’aida à chasser ma colère et mon inquiétude : je devais garder la tête froide. Pour diriger, il fallait savoir se maîtriser. Chaque problème avait sa solution. Je réglerai celui-ci en temps et en heure.

Je jetai un œil à Virginie qui avait le visage aussi rouge qu’une peau fessée et souris intérieurement.

– Je ne doute pas un instant de votre intérêt pour cette production, Virginie, je vous en confie le suivi.

– Comptez sur moi, souffla-t-elle sans me regarder.

J'esquissai un sourire et repartis vers le trentième étage. En tant que femme dans cette société moderne, j'avais pleinement conscience des atouts que possédait Elliot qui avait un charme fou. Ou plutôt, je savais qu'il était attirant mais il n'exerçait aucune attraction sur moi. Pas comme Scott Anderson. Je pouvais encore ressentir sa peau chaude et douce sous mes mains, son sexe dur qui me remplissait parfaitement. Je me souvenais de la chaleur qui m'avait envahie quand j'avais pris sa verge entre mes lèvres. Je sentais encore le plaisir qui m'avait parcourue comme une vague pendant que je bougeais sur lui.

Oui, Scott était différent, ou du moins il le semblait. Cela faisait bien longtemps que j'avais mis les hommes dans le même et unique sac avec écrit en lettres capitales : BARATINEURS. Peut-être devrais-je remercier Philip pour avoir été un parfait abruti. À sa façon, il m'avait créée : j'avais mis la douleur à mon service, je m'en étais servi comme tremplin, je l'avais façonnée pour concevoir un empire. J'avais mûri en quelque sorte, j'étais passée de la petite fille naïve à la femme déterminée d'aujourd'hui. Scott Anderson ne connaissait pas mon passé, personne ne le connaissait, il ne savait pas qu'il arrivait après la bataille. Peut-être aurait-il pu me charmer, avant, mais il était trop tard à présent. L'époque où j'aurais pu suivre gentiment un homme était révolue. Je n'étais plus faite pour les relations amoureuses. La vie de couple n'était pas pour moi. Tout ce à quoi je pouvais prétendre, c'était à des relations d'une nuit avec des hommes qui ne rentraient pas dans mon cercle professionnel et dans ma vie.

Mon portable vibra dans ma main alors que je franchissais le seuil de mon bureau. Même sans le coup d'œil que je jetai brièvement à mon téléphone, je sus qui m'appelait. Malheureusement pour lui, j'étais déjà préparée.

– Mademoiselle Jones, dis-je.

J'entendis son souffle tremblant, empressé, je pouvais presque le visualiser en train d'effectuer les cent pas, une main tirant sur ses boucles blondes.

– Elisabeth ?

Sa voix était un mélange de soulagement, d'appréhension et de joie. La mienne était simplement froide et distante.

– Monsieur Anderson, que puis-je faire pour vous ?

Il me sembla qu'il s'étranglait un court instant, probablement surpris et ne sachant que dire.

– Je... Je me disais que l'on pourrait peut-être déjeuner ensemble, toi et moi ?

Involontairement, mes lèvres voulurent esquisser un sourire que je contins au prix d'un petit effort. Scott Anderson avait cette façon bien à lui de me faire sourire avec ses maladresses, ses hésitations et sa naïveté. Il me rappelait notamment celle que j'avais pu être au lycée. Il était adorable mais absolument pas fait pour survivre dans notre société cruelle. Nous vivions dans un monde où seuls les plus forts s'en sortaient, où les relations sociales étaient mises à l'écart, où les distractions

n'étaient pas permises, où les émotions ne devaient pas exister – ou seulement pour en faire des armes. J'étais armée jusqu'aux dents. J'avais construit mon entreprise, je l'avais défendue bec et ongles, je repoussai les multiples tentatives d'attaque de cet hurluberlu de Mine. Lui non plus ne semblait pas comprendre qui j'étais réellement. Était-ce un point commun à tous les hommes ?

– Je crains que cela ne soit pas possible, monsieur Anderson. Je crois que vous avez un livre à écrire, non ? Essayez de rester concentré, je pense qu'il vous faudra au moins ça.

– Est-ce que ça va vraiment se passer de cette façon ? répondit-il le souffle court, visiblement éberlué.

– J'ai permis à l'un de vos plus grands rêves d'amorcer sa conception et, hier soir, j'ai probablement réalisé un autre de vos rêves. Ne poussez pas le bouchon trop loin et ne soyez pas plus coquebin⁶ que vous n'en avez l'air, voulez-vous ?

Un silence de quelques secondes fit écho à ma question mais je ne lui laissais pas le temps de reprendre ses esprits, raccrochant sans un mot de plus. Je n'avais pas à m'en vouloir, j'avais fait ce qu'il fallait. Je ne pouvais pas remettre en cause tous mes principes pour une partie de jambes en l'air. Même si c'était probablement la meilleure de toute ma vie. J'espérais simplement que Scott Anderson le comprendrait un jour ou l'autre.

Je contournai mon bureau, m'installai dans mon fauteuil noir à l'assise moelleuse mais au dos raide, et accrochai mon regard sur la boule à neige qui trônait sur la surface lisse et brillante. N'importe quelle autre femme sensée l'aurait jetée à la poubelle depuis bien des années. Mais pas moi. Je l'avais manipulée, je l'avais observée, domptée jusqu'à ce qu'elle devienne un objet de détermination farouche, une sourde colère, un dédain exacerbé. Mais aujourd'hui, je voyais aussi les mains de Scott la secouant stupidement. Cela remuait quelque chose en moi que je ne savais pas expliquer. J'appuyai sur la touche de mon téléphone fixe, énorme et encombrant mais pratique, et apportai le combiné à mon oreille. Virginia ne laissa pas passer une sonnerie avant de décrocher.

– Oui, mademoiselle Jones ?

– Je veux lancer un AT.

– Quoi ?

– Un appel à textes, expliquai-je le plus calmement possible.

– Ne devons-nous pas attendre plusieurs mois avant l'AT ? Je pensais que nous attendions le premier essai de M. Anderson avant de nous lancer.

Oui, Scott Anderson aurait pu nous permettre de glisser subtilement dans le monde de l'édition sans s'y engager totalement. Un livre, sur moi par ailleurs, n'engageait pas *Revelation* sur la route pavée de l'écriture. Cela nous aurait permis d'écouter le public et de tester son enthousiasme. Un appel à textes était plus dangereux, il obligeait à publier un petit nombre d'œuvres à ses risques et périls. Mais, parfois, il fallait savoir faire le grand saut pour mieux s'élever.

– J'ai changé d'avis : je ne pense pas qu'il soit en mesure de répondre à nos attentes, je préfère rechercher dès maintenant des personnes pouvant mener à bien nos objectifs.

– Bien sûr, mademoiselle Jones.

– Travaillez sur notre annonce, je veux qu'elle soit prête d'ici la fin de la semaine.

Je raccrochais sans plus de cérémonie. Virginie était une femme fantastique, une très bonne assistante, j'en avais pleinement conscience.

Je regardai autour de moi, soudain empli d'un grand vide que je n'avais pas eu conscience de porter. Sûrement mes instincts de petite fille, cachés au fin fond de moi, qui se réveillaient. Ce n'était qu'une crise inopinée de mes hormones, voulant se révolter contre ma prise de décision mais qui ne tarderaient pas à se taire et se rendormir dès que le travail reprendrait pleinement sa place. Mais, pour les quelques minutes que j'avais devant moi, je les laissais me rendre triste et faible. Sans témoins aux alentours, je pouvais leur accorder leur petit moment de gloire capricieux. Et si quelqu'un se présentait, je n'avais qu'à attraper cette boule à neige et tous les souvenirs douloureusement nécessaires qu'elle contenait.

[6](#) Pour éviter de s'empêtrer dans des phrases à rallonge, utilisez la méthode Elizabeth Jones en choisissant un vocabulaire bien précis. Ne dites plus à un homme : « Tu sembles manquer d'expérience en matière de relation amoureuse, tu es presque naïf tellement tu es innocent. » mais plutôt : « Tu es un véritable coquebin ! »

Scott

Il me semblait avoir perdu pied avec la réalité. Je l'avais pourtant su dès le premier regard, même avant, lorsque je regardais cette vieille photo où elle me toisait froidement : je n'avais rien à faire avec Elisabeth Jones. J'aurais peut-être pu m'y résoudre avant cette soirée torride, avant de sentir ses lèvres sur les miennes et son corps contre le mien, avant de la sentir, de l'éprouver, de capturer sa véritable essence, de ne faire plus qu'un avec elle. Je sentais encore l'empreinte de son corps sur ma peau, son odeur m'imprégner comme si elle était encore tout contre moi.

Il y avait cette phrase qu'elle m'avait dite qui tournait en boucle dans ma tête : « J'ai permis à l'un de vos plus grands rêves d'amorcer sa conception et, hier soir, j'ai probablement réalisé un autre de vos rêves. Ne poussez pas le bouchon trop loin et ne soyez pas plus coquebin que vous n'en avez l'air, voulez-vous ? » Ce n'était pas de la froideur, ce n'était pas non plus de l'indifférence. Non, c'était mesquin et ça ne lui ressemblait pas. Du moins, je ne l'avais jamais connue comme ça. Mais l'avais-je seulement connue ? J'étais persuadé d'avoir eu des moments privilégiés avec elle, mais peut-être n'était-ce qu'une simple rencontre ?

Je me servis machinalement un verre de whisky sans même regarder l'heure. Je bus une première gorgée, qui m'arracha la même grimace malgré mon acharnement à boire cet élixir, lorsqu'on frappa vivement à la porte. Maussade, je traînais des pieds en grommelant pour aller ouvrir.

Cindy ouvrit en un grand « O » ses lèvres roses charnues couvertes de gloss. Je tentai un piètre sourire en écartant les bras et ses yeux s'agrandirent de plus belle. Après un rapide coup d'œil, je m'empressai de fermer mon peignoir ouvert, révélant mon caleçon blanc à rayures bleues.

Ce que tu peux être sexy quand tu veux, Scott ! pensai-je avec amertume. Cindy se précipita sans plus attendre dans la maison, sa voix éraillée ne tardant pas à résonner.

– Bon sang mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? C'est à cause d'elle, n'est-ce pas ? Cette Elisabeth Jones ? Je vais aller la réduire en charpie !

Elle se dirigea d'un pas décidé vers la porte et je m'interposai rapidement avant qu'elle ne puisse sortir. À tous les coups, Cindy était sérieuse et elle allait vraiment trouver Elizabeth.

– Oh, du calme, attends ! Je vais bien.

– Faux, rejeta-t-elle à la seconde.

Elle n'avait pas tort. Elle croisa les bras sous sa poitrine et inspira profondément pour tenter vainement de se calmer.

– Tu as intérêt à déballer ton sac et vite Scott !

Je soupirai lourdement et partis m’asseoir avec accablement. Je notai mentalement que je devais me comporter « comme une fille ». Dans la courte relation que j’avais eue avec Jones, nous avions dû totalement inverser les rôles classiques attendus de chacun dans une relation. J’étais l’être écrasé par ses sentiments alors qu’elle était déjà passée à autre chose sans plus de cérémonie. Oui... C’était elle, la femme que je voulais. La seule.

– Scott ? dit Cindy sur un air d’interjection, me sonnant les cloches.

– J’ai couché avec elle.

Là, c’était dit. Cindy se figea un long moment avant de reprendre contenance. Pour peu, j’aurais été vexé qu’elle soit si surprise. J’étais tout de même doté d’une bonne marchandise, bordel !

– Et alors ? Elle était si frigide que ça au lit ? Tu sais ce n’est pas de ta faute, une femme froide dans la vie ne peut pas être méga chaude au lit...

Je ris jaune. Elizabeth, frigide ? Je la voyais encore me diriger, m’excitant totalement, descendre sur mon sexe encore et encore jusqu’à nous amener au paroxysme du plaisir. Rien que les souvenirs de cette nuit redonnaient de la vigueur à mon membre. Je m’agitai et tirai un peu plus sur mon peignoir sous l’œil critique de Cindy.

– Ça n’a pas été le cas. Elle a été très bien.

– Alors quel est le problème ?

– Elle ne veut plus que l’on travaille ensemble, je crois qu’elle ne veut même plus me voir.

– Tu as été si mauvais ?

Je me redressai, piqué au vif. Ne connaissait-elle aucune limite ? C’était le genre de propos que l’on ne disait pas à un homme. Mais Cindy s’en fichait, elle était simplement la fille la plus franche de la Terre. Le pire, c’était qu’il était impossible de lui en vouloir avec sa voix éraillée et sa moue boudeuse.

– Non, bien sûr que non !

Tu l’as été ? pensai-je en même temps. Je ne croyais pas. Je n’avais jamais eu de reproches, de ce côté-ci du moins.

En même temps, on ne peut pas dire que tu t’envoies en l’air très souvent...

– Bien. Alors tu n’as aucune raison de te morfondre. Encore moins de rester sans rien faire. Tu as un livre à écrire.

– Tu n’as pas entendu ? Je pense qu’elle ne veut plus que l’on travaille ensemble.

– Et alors ? Tu comptes te laisser faire ? Tu as un contrat non ? Alors bouge-toi un peu Scott et écris-moi le livre de l’année !

Je hochai mollement la tête en fronçant les sourcils puis je réitérai l'opération avec plus de force et de détermination. Cindy avait raison. Je n'avais pas à me laisser faire. Je pouvais prendre les choses en main et au moins réaliser une chose qui me tenait à cœur depuis des années : publier un roman.

Je me levais d'un bond, faisant valser mon peignoir bleu foncé et embrassai vivement la joue de Cindy qui me sourit de toutes ses dents. Je lui soufflai un « merci » sincère avant de la pousser vers la porte comme un fou furieux. J'avais du pain sur la planche !

Je m'assis à mon bureau, ouvris mon ordinateur et je regardai la page blanche d'un air mauvais. Installant mes doigts sur le clavier, je pris une grande inspiration et fermai les yeux pour mieux visualiser la scène que je voulais écrire aujourd'hui. Je revoyais les ondes de vibrations de ses yeux vert d'eau glacials lorsque ceux-ci s'étaient enfiévrés de désir ; sa bouche s'ouvrir sous le plaisir ; sa tête se rejeter en arrière dans un abandon rare et précieux. Toutes ses images défilaient dans mon esprit, ne laissant la place pour aucune autre. Alors, je commençai à écrire, les déversant sur les touches de mon clavier vers la page devant moi. Je tapais furieusement, sans pouvoir m'arrêter, jusqu'à avoir mal aux doigts. Mon souffle s'accélérait dangereusement alors que je me débarrassais des sensations qui m'habitaient par les mots. Je n'excluais rien de ma mémoire, de mon ressenti, de mon fantasme. J'alliais le tout, alignant phrase sur phrase jusqu'en bas de la page qui passa le relais à une autre. J'écrivais sans pouvoir m'arrêter, j'écrivais comme jamais, j'écrivais bon Dieu ! Et, naïvement, je pensais pouvoir me débarrasser de son souvenir.

Elizabeth Jones.

Son nom roulait dans mon esprit, sur ma peau et ma langue. Je pouvais goûter son nom, le humer. Il me faisait frissonner.

Aujourd'hui et pour des mois encore...

« Ne vous fiez pas aux apparences : ce sont parfois les femmes les moins chaleureuses qui vous amèneront vers des terres de plaisirs inconnus. Ce fut le cas avec elle, « ma dominatrice ». C'était la seule facette qu'elle gardait quand elle s'adonnait aux plaisirs charnels. Elle aimait diriger le monde et elle ne rechignait pas à diriger notre plaisir. Elle prenait les choses en main avec l'assurance la plus sexy que je n'avais jamais connue. Une femme pleine de confiance quand elle vous fait l'amour, il n'y a pas plus désirable et excitant. Exit les soumises de romance se laissant diriger et prendre sans s'affirmer sexuellement. Voilà une vraie femme : elle savait exactement ce qu'elle voulait et comment s'y prendre alors qu'elle ondulait sur moi. Captivante, libératrice, absolument indécente... »

Je croquai dans une part de la pizza qui venait de m'être livrée puis passai une main sur mes joues. Une barbe recouvrait la totalité de mes joues et de mon menton. Elle était assez épaisse mais je

ne prenais plus le temps de me raser depuis deux mois. Tous les jours, je sautais du lit pour une douche rapide puis je me servais un café avant de plonger dans mon imaginaire fantasmagorique. J'écrivais alors, Elizabeth Jones envahissant mon esprit sans se lasser, jusqu'à ce que la tête me tourne, m'obligeant à manger quelque chose. Puis je reprenais mon récit, l'inspiration toujours présente lorsqu'il s'agissait d'elle.

« Les yeux bandés, je sentis ses lèvres sur moi. On dit que la vue excite les hommes et c'est vrai. Mais ne pas voir son prochain mouvement tout en essayant de l'anticiper était encore plus excitant. Je pouvais imaginer ses postures, ses expressions et me concentrer plus encore sur les sensations que sa bouche et sa langue faisaient naître en moi. »

« Couchée à plat ventre sur la table en bois, ses doigts se repliaient sur le bord devant elle pour ne pas bouger alors que j'allais et venais en elle par de puissants coups de reins. Ses fesses présentées ainsi me rendaient fou d'un désir insoutenable qui me faisait accélérer la cadence. Ma main glissée entre elle et la table, titillait son clitoris sensible et je la sentais se contracter autour de moi. »

Je ne me couchais chaque soir que lorsque mes paupières refusaient de rester ouvertes plus longtemps. Alors, j'allais au lit, hanté par elle, en me faisant une promesse : je la reverrai bientôt.

Elizabeth

Il y avait quelque chose d'étrange lorsque j'arrivai au bureau. Les têtes se tournaient vers moi, des sourires entendus glissaient sur les lèvres, des murmures résonnaient. Je n'aimais pas ça. Je revêtis mon plus beau masque de glace et accentuai ma démarche assurée en jaugeant les personnes qui osaient me regarder avec un peu trop d'insistance.

Je réfléchis rapidement à la situation en arrivant à mon étage. Virginie m'offrit au loin un sourire crispé alors que je sortais de l'ascenseur. Décidément, quelque chose clochait réellement ! J'avais renvoyé Raphaël deux semaines auparavant. Était-il la source du problème ? Avait-il cherché à se venger ? Si tel était le cas, il allait avoir affaire à moi ! Ce n'était tout de même pas de ma faute s'il n'avait jamais pu se remettre totalement dans le droit chemin professionnel qu'exigeait mon entreprise ! Peut-être Mine avait-il encore agi ? Ce suppôt de Satan était en forme dernièrement ! Je ne savais pas comment il s'y prenait mais il semblait faire prospérer sa propre entreprise, ayant les mêmes idées lumineuses que moi, et me faisant concurrence. Avait-il joué une autre carte ? Rien ne m'étonnerait plus de lui ! Malheureusement, je ne le connaissais que trop bien...

– Virginie, dans mon bureau ! tonnai-je.

Elle me suivit à la hâte, avec l'allure d'une souris voulant fuir, et referma courageusement la porte derrière nous.

– Que se passe-t-il, ici ?

– Pardon, mademoiselle Jones ?

– Pas de ça avec moi !

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux et se tortilla, visiblement mal à l'aise. Je tambourinai ma cuisse de mes doigts, incapable de refréner mon impatience.

– C'est qu'ils ont commencé à lire, mademoiselle Jones.

Je haussai mes sourcils, dubitative.

– Vous voulez dire qu'aucune personne dans cette entreprise n'avait ouvert un livre avant ce week-end ?

– Non, mademoiselle Jones. Je veux dire que... Hum... Ils ont commencé à lire le roman de M. Anderson.

Je me figeai instantanément et je sentis mon regard lancer malgré moi des éclairs. Anderson. Voilà un nom que je n'avais pas entendu depuis trois longs mois. Je n'aurais jamais pensé l'entendre de

nouveau. Notre dernière conversation remontait à son coup de téléphone après notre première et dernière nuit ensemble. J'avais même classé son dossier. Dans mon esprit, j'avais repoussé son souvenir au loin et lorsqu'il menaçait de revenir je me concentraï en jouant avec ma boule à neige. Scott Anderson n'aurait plus dû m'importuner. Virginie venait-elle de dire qu'il avait écrit un roman ?

– Pourquoi leur avez-vous donné à lire ?

– C'est que nous avons un contrat avec lui, mademoiselle Jones, et comme vous voulez un avis assez large, j'ai fait comme pour tous les autres manuscrits reçus.

L'AT avait été entendu. Mais très peu de textes avaient su me convaincre.

– Pourquoi ne l'ai-je pas eu ?

– Je l'ai déposé sur votre bureau vendredi soir, mademoiselle Jones.

Elle tortilla ses mains, visiblement très mal à l'aise, et je la priai de sortir avant de me précipiter sur mon bureau. Je soulevai quelques documents que Virginie avait déposés le vendredi, et auxquels je n'avais pas encore prêté attention, avant de le découvrir. Un remarquable pavé blanc et noir trônait sur mon bureau brillant. Je le soupesai, papillonnai d'étonnement devant son poids puis m'assis lentement sur ma chaise. Écrire ne voulait pas dire être un romancier. Peut-être Anderson avait-il écrit pour ne rien dire... Pourtant, j'étais persuadée du contraire. L'accueil, ce matin, avait été si particulier...

J'appuyais sur le bouton d'appel de mon téléphone fixe et Virginie répondit rapidement.

– Je ne veux pas être dérangée de la matinée, annulez également mes rendez-vous de ce midi.

Je raccrochai sans un mot de plus. J'avais conscience que mon comportement pouvait paraître étrange mais je savais qu'aucun de mes employés n'oserait faire la moindre remarque. Ils pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient. J'étais simplement curieuse.

Je commençai ma lecture, me plongeant dans les premières pages avant de m'arrêter, envahie par une étrange chaleur. J'humidifiai mes lèvres, captivée par le style d'écriture et le récit. C'était remarquablement bien écrit, transformant l'univers qui m'entourait dans le décor qu'il décrivait et que je connaissais. Sa maison. Je pouvais ressentir la moindre sensation et l'émotion la plus infime.

Au bout de cinquante pages, je repoussai ma chaise en proie à une étrange chaleur. Je bus une gorgée d'eau, me raclai la gorge et secouai la tête avant de rappeler mon assistante.

– Quel est le genre du roman qu'Anderson nous propose, déjà ?

– Érotique, mademoiselle Jones, couina-t-elle.

– C'est bien ce que je pensais, marmonnai-je dans un grognement.

Je relâchai le bouton d'appel, complètement scotchée. La première scène sensuelle était la nôtre. Lui et moi lors de notre seule nuit. Il n'avait pas écrit mon nom, ni le sien, mais je savais que c'était

nous. Les suivantes que j'avais pu lire étaient complètement inédites mais les personnages étaient les mêmes et je ne pouvais m'empêcher de nous imaginer. Et, bien sûr, tout le monde devait faire de même... Après tout, Scott Anderson m'avait appelée en premier lieu pour s'inspirer de mon ascension et je lui avais proposé un contrat. Chaque personne était au courant de cette partie de l'histoire. Mais, visiblement, ce n'était pas de ma réussite dont Scott Anderson s'était inspiré. J'aurais dû prévoir un genre défini dans le contrat d'édition que je lui avais proposé. Anderson m'avait eue comme personne ne l'avait fait depuis longtemps. Le pire dans tout ça, c'était que j'allais le publier. Je le savais sans avoir terminé. Parce qu'il était vraiment bon. Je devrais faire abstraction de ma honte et de ma gêne, car mon esprit professionnel avait l'habitude de prendre le dessus. Je ne pouvais pas laisser passer ce manuscrit même si, dans cette entreprise, tout le monde devait se douter que j'étais l'héroïne de l'histoire.

Cette dernière pensée me fit me tourner vers mon ordinateur et je me mis à taper sèchement sur mon clavier.

De : elizabethjones@revelation.com
À : salaries@revelation.com
Objet : URGENT / Manuscrit Anderson

Bonjour,

Merci de ramener tous les exemplaires du manuscrit de M. Anderson à mon assistante. Ne tentez pas d'imaginer ou d'interpréter les lignes que vous avez pu lire, vous risqueriez de vous faire mal.

Elizabeth Jones

PDG de Revelation

« The Talented Unknown »

J'envoyai le mail avec une pointe d'agacement avant de me tourner à nouveau vers le pavé qui trônait sur mon bureau.

Alors que je me perdais avec chaleur dans ses mots et son imagination bien trop réaliste, tout ce que j'avais cru enterrer ressurgit. Je me rappelais aussi parfaitement que lui notre nuit, toutes nos conversations, ce sentiment agaçant qu'il faisait naître en moi, mais que je réclamais sans cesse inconsciemment.

« Son goût ravissait mes sens alors que son odeur sucrée m'emportait dans une brume épaisse ne laissant passer qu'un plaisir indescriptible. Ma langue glissait contre elle, l'explorant, alors que ma verge tendue devenait presque douloureuse. »

Je sursautai violemment lorsque la porte s'ouvrit brusquement dans un remue-ménage impossible.

– Voyons Virginie, c'est moi ! Ellie m'adore, il n'y a pas de soucis ! Oh, murmura-t-il l'œil malicieux en me fixant.

Je me redressai sur mon siège et le fusillai du regard.

– Elliot Riverand, il faudra un jour que tu m’expliques ton incompréhension pour les phrases simples. Dis-moi, lorsque Virginie t’a expliqué que je ne voulais pas être dérangée, qu’est-ce que tu n’as pas compris ?

Il fit mine de réfléchir alors qu’il ne pouvait se débarrasser de son expression polissonne.

– Je ne sais pas... Je pense que je n’avais pas compris que je trouverais Elizabeth Jones, les cheveux vaporeux, probablement dus au passage d’une main – la coquine, avec les joues rouges, les yeux brillants et la bouche entrouverte.

Je me levais le plus calmement possible, dressant mon mur d’impassibilité.

– Ce que je fais ici ne te concerne en rien, est-ce bien clair ? dis-je d’une voix dure et tranchante.

– Limpide ! répondit-il.

Il ne put s’empêcher pourtant de me faire un clin d’œil. N’importe qui à sa place aurait été renvoyé sur-le-champ. Mais ce comportement faisait partie intégrante de lui et sa personne était indispensable à mon entreprise, comme le prouvaient les millions d’exemplaires vendus du livre photographique représentant Elliot sous tous les angles possibles et imaginables accompagnés de quelques confessions. Les femmes pouvaient vraiment devenir folles pour un homme !

– Que se passe-t-il donc ?

– Première chose : je suis harcelé.

– Rien d’étonnant ou de nouveau là-dedans.

– Arrives-tu au moins à avoir un peu de compassion de temps en temps ?

– Cela m’est certainement plus facile lorsqu’il s’agit de plaintes réelles. Nous savons tous les deux que tu adores être harcelé.

– C’est vrai ! Toutes ces femmes sont terriblement excitantes !

– Elliot.

– Oui, oui, je m’égare. Deuxième point : j’ai vu Mine.

Mon être se glaça mais je gardai mon masque d’indifférence en place. Si Mine continuait de toucher à *Revelation*, il allait vraiment le regretter !

Je levai un sourcil et Elliot poursuivit.

– Il m’a proposé du fric, vraiment beaucoup de fric.

– L’as-tu accepté ?

– Je ne tiens pas à finir dans un sarcophage marqué par des insultes et des menaces toutes plus vieillottes les unes que les autres, merci bien.

– Je ne t’aurais pas mis dans un sarcophage, dis-je en faisant le tour de mon bureau pour m’asseoir.

– Ça me touche.

– Un sarcophage est trop noble pour tous ceux qui osent s’associer à cet alvéopyge⁷. Non, j’aurais fait jouer mes relations pour détruire ta carrière avant de te priver de tes bijoux de famille. Quoique je sois en pleine hésitation sur l’ordre de ces choses.

– Ma réputation et mon plaisir, rappelle-moi de ne jamais t’énervé.

Je lui souris de toutes mes dents. Je savais qu’Elliot n’avait pas réellement peur de mes menaces. S’il se permettait d’ailleurs d’être aussi taquin envers moi, c’était parce qu’il faisait partie de *Revelation* depuis son commencement. Il était le premier talent que j’avais déniché alors que je commençai à monter cette boîte quelques années auparavant. Dans la rue, il dessinait, contre quelques billets, le portrait des gens qui le souhaitaient. Il y avait également quelques paysages pour attirer les passants vers son atelier en plein air. Je l’avais vu à l’œuvre, je l’avais examiné avant de m’approcher de lui pour lui proposer un contrat. Le premier. Elliot m’avait vue ériger *Revelation*, l’étendre, la consolider. Il m’avait également vue construire la femme d’affaires que j’étais devenue aujourd’hui. Mine devait le savoir et il avait voulu me l’arracher.

Je reconsidérai Elliot avec un regard moins farouche et un ton plus doux. Sa fidélité m’était chère. J’étais consciente que je perdrais un atout irremplaçable s’il décidait de prendre la porte.

– Tu sais que nous pouvons renégocier les termes de ton contrat si tu le souhaites ?

Il balaya ma remarque d’un geste de la main, arborant une expression sérieuse pendant quelques secondes.

– Je n’ai pas oublié où j’étais et où j’en suis maintenant. Je sais à qui je le dois.

Elliot me regarda droit dans les yeux et je soutins son regard empli de sincérité. Cela dura un instant avant qu’il ne reprenne un air goguenard et que je revête mon masque professionnel.

– Autre chose ?

– Je ne crois pas... À moins que tu veuilles mon aide pour cette tâche si spéciale que tu effectues ?

– Dehors.

– Je crois que je vais demander un exemplaire à Virginie, gloussa-t-il.

– Demande-lui plutôt d’arranger un rendez-vous avec M. Anderson.

Il me fit un salut militaire et sortit tandis que je me replongeai dans le pavé érotique de Scott. Ma journée risquait d’être longue.

⁷ Vous reprendrez bien un peu de grâce à la Elizabeth Jones ? Alvéopyge vient de *alveolus* qui désigne une « cavité » en latin et du grec ancien *pygé* qui signifie « fesse ». Autrement dit : trou du cul !

Scott

Il m'avait fallu trois mois. Trois mois avant ce coup de téléphone. Virginie m'avait finalement appelé. Elizabeth Jones désirait ma présence. Je ne savais pas si elle allait me torturer d'une manière pernicieuse pour avoir osé écrire ce roman. Une femme, aussi intelligente qu'elle, ne pouvait pas louper sa présence tout au long du manuscrit. Elle avait forcément deviné qu'il s'agissait d'elle. Allait-elle procéder à un écartèlement, au berceau de Judas ou à une autre technique moyenâgeuse pour me torturer jusqu'à ce que mort s'ensuive tout en psalmodiant des insultes désuètes ? Pourtant, devant cette éventualité effrayante, je ne pouvais m'empêcher de ressentir de l'excitation. J'allais enfin la revoir. Même si au cours de ces derniers mois elle avait fait de mon esprit un enfer, chaud et complètement fou, j'étais impatient de détailler de nouveau ses traits.

Dans le miroir de ma salle de bains miteuse, j'appliquai consciencieusement de la mousse à raser sur mes joues avant de retirer l'affreuse barbe négligée qui recouvrait ma peau. Hormis ces poils qui tombaient au fur et à mesure dans le lavabo, mon physique n'avait pas radicalement changé. J'avais peut-être perdu trois ou quatre kilos mais la différence était subtile. J'avais également des cernes autour des yeux et des cheveux légèrement plus longs qui tournicotaient d'autant plus sur mon front et mes oreilles. Le changement le plus notable et qui me surprenait moi-même, c'était la détermination dans mes prunelles. Oui, j'étais déterminé. Pourtant, je me sentais toujours moi : rêveur, doux et peut-être trop fragile pour un homme. Mais, malgré tout, j'étais déterminé. Elizabeth Jones me faisait peur. Elizabeth Jones me tétanisait. Elizabeth Jones me tourmentait. Elizabeth Jones me laissait admiratif. Elizabeth Jones me consumait. Mais Elizabeth Jones était la femme. Celle qui me convenait, celle que je voulais, mon antipode et mon seul désir.

J'inspirai profondément, me donnant le courage nécessaire, puis sortis d'un pas décidé. J'entrai dans ma poubelle roulante, la fis pétarader, puis roulai avec témérité à travers la ville surpeuplée. L'immense bâtiment n'avait pas changé d'un pouce, comme si le temps s'était arrêté depuis la première fois. La sensation écrasante qu'il faisait naître en moi ne s'était pas atténuée non plus.

J'entrai dans l'ascenseur sans hésiter et appuyai fermement sur le bouton indiquant le nombre trente. Quand le « ding » retentit, je lissai ma chemise, soufflai et sortis. Virginie m'adressa un petit sourire, à la fois sympathique, entendu et nerveux. Je hochai la tête pour la saluer, trop tendu pour dire un mot, et elle me fit entrer sans plus tarder dans le bureau d'Elizabeth.

Je jetai un bref coup d'œil aux alentours : eux non plus n'avaient pas changé d'un pouce. Seule la boule à neige était déplacée, trônant en plein milieu du bureau, Elizabeth Jones la toisant avec sévérité. Je fronçai les sourcils un instant, m'interrogeant sur la signification de ce petit objet totalement dérisoire et qui n'avait, semblait-il, pas sa place dans cet endroit strict et épuré.

Elle redressa la tête d'un mouvement vif, son carré flou bougea légèrement sur les pointes tandis que sa frange restait fantastiquement en place sur son front, et ses yeux s'étrécirent un bref instant à ma vue. Je vis sa mâchoire se crispier imperceptiblement alors qu'elle se levait et faisait le tour de son bureau. Elle tendit une main entre nous, droite et fière.

– Monsieur Anderson, susurra-t-elle.

Je pris sa main, sa voix réveillant d'agréables picotements sous mon boxer, et la serrai avec, je l'espérai, autant d'élégance qu'elle. Sa peau était fraîche et douce, sa main fine, mais elle avait une poigne de fer. Je lui souris en ne pouvant m'empêcher de la détailler. Elle était encore plus belle que dans mes multiples fantasmes. Peut-être parce qu'elle était plus tangible et que son magnétisme me percutait de plein fouet.

– Elizabeth, dis-je d'une voix rauque.

Elle me fusilla du regard et resta plantée devant moi, me défiant. Mon cœur fit un looping ridicule alors que je lui tenais tête, le souffle soudain plus court. Nous avions partagé une nuit, elle m'avait hanté pendant des mois sous de multiples angles et scénarios. Je méritais de l'appeler par son prénom. Je méritais une certaine proximité. Elizabeth. Elle. El. *Hell*. Voilà un surnom qui lui convenait tout à fait. C'est l'enfer en personne, le mien, my *Hell*.

– J'ai lu votre manuscrit, annonça-t-elle tranquillement.

Je la vis me scruter et je tentai de rester impassible. Cependant, j'avais l'impression d'être en alerte rouge. Mon cœur bondissait rapidement, mon sang pulsait, mes yeux ne demandaient qu'à bouger en tous sens et mon cerveau fourmillait de questions. Le voyait-elle seulement ? Elle ne disait rien, se contentant de se tenir là et de me détailler. Je mourais d'envie de la secouer, de la supplier de parler, de l'interroger sur son appréciation professionnelle et personnelle, de la renverser sur son bureau pour lui faire l'amour.

– J'ai cru le comprendre quand Virginie m'a appelé, dis-je pour combler le silence et me donner une contenance.

Elle sourit, d'une manière indéchiffrable, tandis que ses yeux vert d'eau si hypnotisants gardaient leur surface glaciale qui me faisait brûler de tout mon être. Rester à ses côtés était un challenge incroyable alors qu'elle ne semblait pas le moins du monde troublée par ma présence. Lui faisais-je si peu d'effet ? Lui en avais-je seulement déjà fait ? Ou bien s'était-elle laissée emporter par l'ivresse du moment ce jour-là ?

Elle tourna les talons sans crier gare, faisant tournoyer dans l'air son parfum sucré entêtant, et fit un geste vague de la main vers les fauteuils pour m'inviter à m'asseoir.

– On peut dire que vous êtes surprenant, monsieur Anderson.

– Moi ?

– Pourquoi, vous connaissez une chèvre du nom d'Anderson ?

Je souris de bon cœur ce qui parut, pendant un quart de seconde, la surprendre.

– Je voulais dire par là que vous êtes bien plus surprenante.

– Je suis pragmatique, logique, professionnelle, sans pitié. Je suis loin d’être surprenante, je dirais même que je suis prévisible, vous êtes simplement mauvais observateur.

– Si vous avez vraiment lu mon roman, vous savez pertinemment que je suis un très bon observateur, murmurai-je, sans pouvoir m’en empêcher, en la détaillant délicieusement.

Elle me désigna de nouveau d’un geste de la main avant de replacer une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Vous voyez ? Surprenant. Je crois qu’aucun de mes collaborateurs, si nous mettons de côté Elliot, n’aurait osé cette réponse. Aucun n’aurait eu l’audace de me proposer un roman érotique dont l’héroïne me ressemble d’une manière troublante...

Elle laissa sa phrase en suspens, non pas parce qu’elle hésitait à la finir mais pour me mettre au défi de la terminer. Une vilaine morsure me piqua lorsque j’entendis le prénom « Elliot » et je me demandais qui il pouvait bien être, lui qui semblait avoir une relation si particulière avec Elizabeth. Avait-elle une autre liaison ?

– Mais, parmi eux, combien ont eu la chance de se trouver dans un lit avec vous ?

Elle sourit de bonne grâce et se cala confortablement dans son fauteuil.

– Je ne couche pas avec les personnes qui travaillent avec moi.

– Je suis l’exception qui confirme la règle ?

– La deuxième alors, dit-elle en plissant son petit nez.

– Qu’est-il arrivé au premier ?

– Il a malheureusement dû quitter l’entreprise.

– Et je suis pourtant là, devant vous...

– Qu’essayez-vous de me faire dire, *Scott* ?

Je lui souris et me penchai en avant, le cœur battant et plein d’une audace anxieuse qui provoquerait un jour très certainement ma perte entre ses griffes.

– Que ce n’était pas qu’une nuit en l’air. Que vous l’avez senti, vous aussi, ce lien unique entre nous, soufflai-je d’une voix rauque et emplie d’une émotion à peine contenue.

Nos yeux s’accrochèrent et je me perdis dans son regard. Une tension palpable reliait nos deux êtres. L’électricité courait sur ma peau et il n’aurait fallu qu’un effleurement de sa part pour projeter en mon corps un éclair électrique. Je retenais mon souffle alors que nos corps étaient en apesanteur, attendant un mot de sa part. J’étais focalisé, happé par sa personne. Elizabeth m’observait pensivement mais sans perdre cette lueur prédatrice dans ses prunelles. Ensorcelant instant. Le cours des choses, comme celui de l’eau, se précipitait vers sa chute. Elle était le point de non-retour. Le centre de tout. Elizabeth.

Elizabeth

Surprenant ? Scott était bien plus que ça. Lorsqu'il posa sa question, celle qui lui brûlait les lèvres depuis qu'il était entré dans mon bureau, je sentis ma détermination trembler un court instant. Mais voilà des années que ma raison avait pris le pas sur mon corps. Une pratique acharnée de l'intellectualisation, de laquelle je ne pouvais me défaire totalement désormais, et que je pouvais remercier aujourd'hui pour me soustraire de ce mauvais pas.

– Votre manuscrit est excellent, repris-je comme si son intervention n'avait jamais existé.

Du coin de l'œil, je vis sa mine se déconfire. Il s'assombrit, se recala dans son fauteuil et ses yeux se voilèrent. Je le sentis de nouveau : mon cœur. Il se serra à sa vue. J'eus soudainement envie de secouer Scott, de lui dire que, oui, j'avais senti ce lien entre nous. Oui, il était le premier homme à me faire cet effet depuis bien des années. Oui, il avait sorti mon cœur de sa torpeur. Oui, il avait réussi à m'atteindre. Oui, il avait gagné. Oui, je rêvais encore de lui. Oui, j'avais du mal à l'oublier. Oui, j'avais envie de m'ouvrir à lui. Oui.

J'ouvris la bouche, indécise sur les propos que j'allais lui tenir, et mon cerveau passa au plan Z. Celui du dernier recours. Il m'envoya violemment des flashes de mes souvenirs. Philip, beau et souriant, passant son bras autour de mes épaules. Philip et moi, dans la cour du lycée, parlant passionnément de nos projets d'université et de cette entreprise que je détenais aujourd'hui. Philip avec ses yeux bleus étincelants, ses cheveux noirs et son air séduisant, me laissant éperdument amoureuse, naïve et stupide. Et puis, cette nuit-là, à New York City...

– Nous allons bien entendu le publier, finis-je par dire.

Je ne savais pas s'il m'écoutait encore mais je continuai sur ma lancée, lui expliquant en détail les prochains mois. Moi-même, je ne m'écoutais plus vraiment. J'étais déchirée en deux morceaux distincts pour la première fois de ma vie. Et, bien que jamais je ne l'admette, cela me faisait peur. Scott Anderson, et tout ce qu'il représentait, me faisait peur. Je ne savais pas comment allaient se dérouler les prochains mois mais j'étais persuadée qu'ils ne seraient pas de tout repos. Scott me bousculait et je n'étais pas censée ciller. Allais-je seulement y arriver ?

Je ne rendais que très peu visite à ma mère mais cela m'avait semblé nécessaire aujourd'hui. Elle m'ouvrit, le visage rayonnant et amaigri, avant de me serrer dans ses bras. Je restai droite, incapable de me détendre, et je lui tapotai le dos. Il m'était impossible de lui témoigner plus d'affection.

Personne n'aurait compris mon comportement. Après tout, c'était ma mère. Cependant, aucun ne

connaissait notre passé.

– Ellie ! Je suis tellement contente de te voir ! Ma chérie, il faut que tu passes plus souvent !

– Je t’appelle un week-end sur deux, cela n’est-il pas suffisant pour combler ton manque d’affection ?

Elle recula comme sous l’effet d’une gifle et je me mordis la langue. Cela faisait plus d’un an que je ne l’avais pas vue, je pouvais bien faire un effort et me montrer affable.

– Je suis contente de te voir aussi, maman, dis-je après un effort surhumain.

C’était la chose la plus gentille que je pouvais lui dire. Peut-être que c’était LA chose la plus gentille que je n’avais jamais dite à personne. J’observai d’un coup d’œil la maison dans laquelle j’avais grandi. Malgré ma proposition de lui en acheter une autre, ma mère avait tout bonnement refusé de quitter ces lieux. Il n’y avait, pourtant, pas de quoi sauter de joie. C’était une maison simple, au papier peint défraîchi et au parquet grinçant. Ceux-là non plus elle n’avait pas voulu les changer. Elle avait seulement accepté de renouveler les meubles après une lourde insistance de ma part.

Ou peut-être était-ce Virginie que j’avais chargée de cette tâche ?

Peu importait. Ce lieu n’avait finalement jamais changé et la raison en était sentimentale. Ma mère représentait tout ce que je ne voulais pas être et tout ce à quoi j’avais échappé de justesse.

– Je te présente Victor, annonça-t-elle gaiement, mon nouveau compagnon.

L’homme derrière elle me sourit et me tendit une main que je toisai ostensiblement. Je le jugeai d’un regard critique et sévère, sans la moindre émotion.

– Où est Tim ? demandai-je sans serrer la main de Victor.

– Ellie ! s’insurgea ma mère.

– Lui aussi s’est fait la malle ? Comme Aaron ? Robert ? Ivan ?

– Ça suffit !

– Combien de temps penses-tu que Victor va tenir ?

– Je vous assure, mademoiselle, que je suis...

– Très amoureux de ma mère ? Mon père a dit ça également, a acheté cette maison, l’a mise en cloque et... s’est volatilisé dans la nature deux ans plus tard.

– Je ne suis pas...

– Comme mon père ? Tim, Aaron, Robert et Ivan ont dit ça, eux aussi.

– Peut-être les avez-vous intimidés, marmonna-t-il en baissant sa main avec raideur.

– Voyez-vous, dis-je en l’écartant pour prendre place au milieu de la pièce, quand mon père est parti, ma pauvre mère a été une véritable loque pendant des années. L’amour, disait-elle, il n’y a que ça de vrai. L’amour, le seul élément qui compte dans cette vie. Par amour perdu, elle a perdu dix kilos, s’est mise à fumer, a perdu son job et même sa dignité. Et puis, la revoici, à mes huit ans, éprise d’un autre. J’étais encore trop jeune pour le comprendre. Je la voyais seulement heureuse de

nouveau. Tant qu'il était là... Le manège infernal a repris sa course dès qu'il a détalé comme un lapin auprès d'une magnifique blonde.

– Et donc vous avez été victime d'un manque d'affection ?

Je souris de manière glaciale et son visage perdit quelques couleurs de manière instantanée. Il essayait de se montrer brave mais j'étais redoutable.

– Plutôt noyée sous cette couche écœurante de sentimentalisme. Parce que vous avez compris que cette histoire s'est répétée encore et encore avec les autres, n'est-ce pas ? Et ma mère ne sachant plus vivre sans homme ou amour, il m'a semblé un instant dans ma jeunesse que celui-ci devait vraiment être important. Je suis même sortie avec un homme, au lycée. Mais, finalement, avoir vu ma mère dans ces états post-rupture pitoyables m'a été bénéfique. Parce que quand le schéma s'est amorcé pour moi, j'ai su y mettre un terme avant qu'il ne me détruise. J'ai su qu'une femme avait toute son importance sans homme et peut-être même plus. J'ai su que nous pouvions être plus grandes sans s'arrêter à cette bassesse qu'est l'amour. Oui, j'ai su que nous n'avions pas besoin de tout ça pour vivre, réussir, prospérer. Je sais que ma mère ne le voit pas comme cela et ne le verra probablement jamais, mais je vous connais sans même avoir besoin de serrer votre main. Les hommes sont prévisibles et une fois que l'on a compris leurs mécanismes, on peut tout simplement jouer à leur manière mais aussi les arrêter et gagner. Maman, je te conseille de coucher avec lui, s'il te fait vraiment envie, mais de ne pas t'attacher... Je ne lui donne pas beaucoup de temps avant qu'il ne te quitte. Alors, s'il te plaît, joue comme les hommes : prends du plaisir et jette-les.

– Vous avez une sacrée case en moins, ma parole !

La voix du nouveau venu tonna dans la pièce mais je restai parfaitement sereine. Il attrapa sa veste et fila en claquant la porte, ma mère à ses trousses. Je me massai l'arête du nez et m'assis délicatement dans le fauteuil, attendant la fin de tout ce *drama*. Heureusement que je ne restais qu'un week-end !

– Pourquoi es-tu comme ça ? demanda ma mère en rentrant seule.

Elle avait les larmes aux yeux et la douleur qui s'inscrivait sur ses traits ne m'était pas inconnue. Cela aurait dû me laisser de marbre mais j'eus un pincement au cœur malgré moi.

– C'est pour ton bien.

– Non, dit-elle en secouant la tête, c'est faux. Je vis très bien comme ça. Je sais mes défauts, Elizabeth, je les connais parfaitement. Mais j'aime ma vie. J'aime Victor.

– Il va te quitter, comme tous les autres.

– C'est faux ! Tu ne peux pas mettre tous les hommes dans le même panier, Ellie, tu ne peux pas. J'aurais tant voulu que tu le comprennes un jour... J'ai laissé le temps au temps. Je t'ai regardée en me disant que tu allais finir par comprendre. Mais j'ai eu tort.

– Les hommes ne se gênent pas pour le faire alors je les imite, je prends comme ils prennent et j'ai construit un empire que la plupart des hommes jalouent.

– Mais tu es seule et ton empire peut s'écrouler ma chérie.

– Ne t'inquiète pas pour ça maman, j'ai la situation parfaitement sous contrôle.

– Oui, tu contrôles tout, dit-elle des regrets plein la voix. C’est bien le problème... Tu ne vis pas.

Je secouais la tête et me levai, déjà exaspérée. Qu’avaient-ils tous à me dire que je ne vivais pas ? Cette entreprise, c’était ma vie. C’était Hollywood sans le cinéma et en plus diversifié. Un empire d’arts : musique, photographie, illustration, mannequinat... Toutes ces facettes s’imbriquaient les unes dans les autres.

Une sonnerie me tira de mes réflexions et je regardais ma mère se précipiter sur son portable. Ses yeux larmoyants pétillèrent et elle s’empressa de décrocher.

– Victor !

Des bribes de mots me parvinrent tandis que je l’observais accrocher un doux sourire à ses lèvres. Le verbe « aimer » prononcé plusieurs fois par l’un et l’autre, le verbe « revenir », mon prénom... Je vis la douceur et la joie peindre de milles couleurs les traits de ma mère pendant que Victor lui annonçait non pas qu’il la quittait mais qu’il allait revenir après mon départ. Probablement pour éviter de m’étrangler. Je scrutais cette scène incongrue, qui n’entraînait pas dans les multiples scénarios que je m’étais faits depuis que j’avais vu son nouveau compagnon, et qui me laissait étonnée. Le sens de cette scène m’échappait totalement. J’observais, complètement ailleurs, au rythme de mon cœur qui battait sourdement. Je le laissais faire, incapable de lui dire de se taire.

J’allais de long en large dans mon appartement, incapable de me défaire de l’image de Scott Anderson. Les scènes de son roman tournaient également en boucle dans ma tête, sans oublier le moindre détail... J’avais travaillé dessus tellement d’heures qu’elles s’étaient définitivement inscrites dans ma mémoire. Je voyais ses yeux me regarder, j’imaginai la douceur de ses cheveux blonds et sa bouche aux endroits les plus intimes de mon être.

Les coups retentirent contre la porte et je me précipitai pour ouvrir. J’attrapai par le col celui qui se tenait derrière et il écarquilla des yeux surpris qui s’agrandirent encore lorsque je le plaquai contre la porte refermée.

– Raphaël, nous ne sommes plus associés et nous ne le serons plus jamais.

– Oui, s’étrangla-t-il.

– Nous avons déjà couché ensemble une fois. Voulez-vous recommencer ?

Il m’observa avec des yeux de merlan frit, ce qui m’exaspéra au plus haut point. Ma question n’était pourtant pas compliquée !

Les hommes rêvent de ne pas s’embarrasser de préliminaires mais, quand une femme parle sans détour, ils restent cois. C’est ridicule. Par miracle, les hommes ne peuvent jamais cacher ce qu’ils désirent quand on est collée à eux.

– Il n’y aura pas d’autre fois, dis-je désireuse d’énoncer les règles, tu partiras dès que l’on aura

fini, ce n'est en rien une histoire, il s'agit juste de m'aider à me concentrer.

Il fronça les sourcils tandis que, dans un même temps, les yeux de Scott s'enflammaient en filigrane. Je lâchai Raphaël qui se redressa sans élégance. J'ouvris sans ménagement le tiroir, celui qui était toujours fermé à double tour, et en sortis un préservatif ainsi qu'un cockring. Cet anneau vibrant qui se posait à la base de l'érection était une vraie révolution ! Enfin un sextoy que l'on pouvait faire porter à un homme tout en s'assurant notre propre plaisir ! Le cockring renforçait la durée de l'érection chez l'homme, donc le temps du rapport sexuel, ce qui était toujours appréciable. Les vibrations, elles, se propageaient à chaque coup de reins pour augmenter le plaisir. Les yeux noirs de Raphaël s'arrondirent de surprise. Parce que j'étais parée ou seulement à cause de l'anneau ? Comme si j'allais laisser le moindre risque de côté. Mon credo ce soir était : « Plaisir assuré, MST de côté ».

Je lui servis un sourire de prédateur en avançant lentement vers lui. J'avais besoin de ça. Maintenant. Je devais effacer l'image de Scott et j'étais prête à utiliser tous les moyens nécessaires. Ce que je m'apprêtais à faire était justifiable et nécessaire. Oui, j'en étais – presque – persuadée.

Scott

Je fixai la salle de bains, encore peu habitué à la trouver dans un tel état. Elle était neuve. Pas une fissure, pas de teintes ternes, une douche avec jets massants... Les travaux venaient de se finir et j'étais bluffé. L'à-valoir que j'avais reçu s'était intégralement envolé bien sûr, mais ça valait le coup.

Il ne te reste plus qu'à trouver une femme à mettre dans cette douche, Scott ! pensai-je malgré moi.

Cependant, je savais au fond de moi que cela ne serait pas chose aisée. Depuis ma confrontation dans le bureau d'Elizabeth Jones, trois mois auparavant, je n'avais pas eu le courage de tourner la page. Elle m'avait clairement fait comprendre, pour la énième fois, que je n'avais aucun intérêt pour elle. Qu'avais-je fait alors ? Je m'étais concentré comme un acharné sur les corrections de mon manuscrit puis sur sa promotion jusqu'à sa sortie, enfin sur la rafale de critiques. Pas une nuit d'amour, pas un baiser, pas même un effleurement avec la gent féminine.

Je passai un doigt sous ma cravate, la desserrant légèrement. Je savais ce que Cindy allait dire : ce n'était pas moi. Mais n'y avait-il pas un code vestimentaire à respecter lors d'un gala ? Ne s'agissait-il pas de réjouissances apprêtées ? J'avais l'impression de me rendre à un bal du XVIII^e siècle, faste et superflu, là où les femmes aux élégantes parures redoublaient d'hypocrisie et de ruse. J'avais l'horrible pressentiment, dans ce costume de pingouin, que j'allais me faire manger tout cru. Et, pas de la manière que j'aimais. Pas de la façon *Hell*.

– Scott ! La voiture est arrivée !

Je pris une grande inspiration avant de descendre les marches précipitamment. Cindy m'attendait en trépignant en bas de l'escalier, un sourire jusqu'aux oreilles et les yeux pétillants. Elle était, disait-elle, ma première fan. En vérité, Cindy était bien plus que ça. Elle était mon amie, ma confidente, une personne de confiance, toujours sincère et pleine de positivité. C'était pour toutes ces raisons – et peut-être aussi parce que je ne connaissais aucune autre femme – que je lui avais proposé d'être ma cavalière pour la soirée.

– Cindy, tu es vraiment fabuleuse.

J'étais sincère et elle rosit délicatement, s'accordant avec sa robe en mousseline dans les tons rose pâle. Son bustier était ceinturé et brodé subtilement de perles. Elle tombait ensuite de manière asymétrique sur ses jambes, dans des volants de tissus légers, fluides et libres.

– Merci, tu n'es pas mal non plus, dit-elle de sa voix éraillée si particulière. Après tout, c'est ta

première soirée officielle ! Je ne pouvais pas venir dans mes jeans habituels !

Je lui tendis mon bras en souriant et elle émit un petit rire de gorge. Nous sortîmes ensemble sur le Perron avant de nous engouffrer dans la Mercedes qui n'attendait que nous. Bien sûr, ma poubelle aurait fait triste mine et Elizabeth Jones, ou tout du moins son assistante, avait trouvé la solution à ce détail gênant.

– Je crois que c'est la première fois que je monte dans une voiture sans chauffeur ! dit-elle tout excitée.

La voiture *The Safer Road* démarra lorsque la portière fut fermée et je me dépêchai d'attacher ma ceinture, bien moins enthousiaste que Cindy.

– Je crois que je suis quand même heureux d'avoir une personne habilitée à reprendre le volant sur le siège passager.

L'homme ne se retourna pas, il resta assis à sa place en fixant tour à tour la route et la tablette sur ses genoux. Je ne savais pas comment Elizabeth Jones pouvait aimer ces engins. Enfin, si, je le savais. Traçabilité, tranquillité, conduite soi-disant plus sécurisée, notamment grâce aux multiples technologies comme les lasers, dont n'étaient pas pourvus les hommes. Personnellement, cette voiture me rendait seulement mal à l'aise. Je n'étais pourtant pas le plus sociable des hommes mais je ne pouvais pas m'empêcher de me dire qu'une machine ne pouvait pas être plus intelligente qu'un humain. Après tout, c'était bien l'humain qui créait la machine, pas l'inverse !

L'excitation de Cindy était aussi palpable que ma nervosité et nous restâmes assis dans un silence tendu. Lorsque la voiture s'arrêta, la portière s'ouvrit si brusquement que je sursautai. Virginie passa sa tête dans l'habitacle, les yeux ronds.

– Monsieur Anderson ! Vous êtes en retard !

– Dites ça au chauffeur !

Mon sarcasme ne parut pas l'amuser et elle se poussa pour que je puisse m'extraire du véhicule. Je tendis une main à Cindy qui sortit en tirant sur sa robe.

– Oh mon Dieu, Scott ! C'est elle !

Je suivis son regard pour découvrir le centre de son attention : Elizabeth Jones. Elle était en haut des marches, discutant tranquillement avec quelques convives. Virginie avança et nous lui emboîtâmes le pas mécaniquement, nos yeux toujours rivés sur Elizabeth. Elle était sûrement vêtue de la robe la plus simple de la soirée. Mais elle avait pourtant plus de magnétisme que n'importe quelle autre femme. Sa robe rouge lui arrivait mi-cuisse, tombant de manière droite sur son incroyable corps. Elle était pourvue de deux poches discrètes et d'un col Claudine. Rien de plus. Mais Elizabeth n'avait besoin de rien d'autre. Les femmes l'entourant, portant des robes de gala sophistiquées, faisaient pâles figures à côté de son élégance naturelle. Ses lèvres, aujourd'hui aussi rouges que sa robe, s'étirèrent en un sourire sexy dont elle seule avait le secret.

– *Scott*, ravie de vous voir enfin parmi nous.

Je sortis de ma transe et me rendis compte que je n'étais plus qu'à quelques centimètres d'elle. J'avais également lâché le bras de *Cindy*.

– Oh, eh bien, je suppose qu'une soirée en mon honneur sans ma présence ne serait pas la même chose.

Elle me vrilla du regard avant de porter son attention sur *Cindy*. Elle la détailla froidement avant de tendre une main raide dans sa direction.

– Je suis M^{lle} Jones, à qui ai-je l'honneur ?

– *Cindy*, répondit-elle sans se dégonfler. J'étais impatiente de faire votre connaissance, *Scott* m'a tellement parlé de vous !

Je me tendis instinctivement tandis que le sourire de la blondinette restait en place face à la froideur d'*Elizabeth* qui leva un sourcil.

– Vraiment ?

– Oh oui ! Vous savez, on ne se cache pas grand-chose !

Cindy me prit ostensiblement la main et je tentai de cacher ma surprise. Le visage pâle de la jolie rousse se ferma davantage et elle nous toisa de ses yeux vert d'eau. Je déglutis, pris entre deux feux ennemis.

– Si nous entrions ?

Comme à son habitude, *Elizabeth* n'attendit pas la réponse, ses questions étant plus des formules de politesse automatiques que de véritables demandes. Elle tourna les talons et trancha les quelques mètres qui nous séparaient de l'entrée.

– Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je à voix basse à ma cavalière.

– Je lui montre ce qu'elle a perdu.

– Tu aurais pu m'en parler avant, tu ne crois pas ?

– Elle t'a fait du mal, *Scott*, je n'aime pas ça.

– L'homme de la soirée !

J'eus à peine le temps de distinguer le visage de l'homme d'une soixantaine d'années que mon champ de vision fut envahi par son costume et que ma main fut prise au piège dans la sienne, me procurant une étouffante sensation.

– Bonsoir. Je dois avouer que je n'ai pas lu votre livre, ce n'est pas un genre qui m'intéresse vraiment, pour être exact. Mais ma femme oui, alors... Vous savez comment sont les femmes, il ne faut pas les contrarier et elle a déclaré que vous écriviez avec brio !

Je hochai la tête avec un sourire crispé, le bruit de la foule se mélangeant à ses paroles et son rire gras. Ils se pressèrent les uns les autres autour de moi, discutant de moi plus entre eux qu'avec moi-même. Les verres que l'on me tendait étaient les bienvenus et le sourire de Cindy m'aidait à ne pas perdre complètement pied. De temps à autre, elle réussissait à me tirer d'un groupe, m'offrant quelques minutes de répit. Elizabeth restait hors de portée, me jaugeant brièvement à quelques reprises.

– Ces gens me donnent de l'urticaire ! lâcha Cindy en finissant son champagne d'une traite.

Elle reprit une autre coupe sur un plateau avant de continuer.

– Est-ce que ce genre de soirée est vraiment nécessaire ? Je pensais que ça serait cool, tu sais, avec des personnes ayant vraiment apprécié ton bouquin ! Pas avec toute cette ribambelle de clowns !

– Désolé...

– Ce n'est pas de ta faute, je le sais bien.

Elle posa une main réconfortante sur mon bras et m'adressa un sourire sincère. Son regard était étrangement doux et elle ouvrit ses lèvres roses, s'appêtant à parler, avant d'être interrompue.

– Veuillez m'excuser mais je dois vous emprunter Scott un moment.

La main qu'Elizabeth posa dans mon dos était légère, pourtant, j'eus l'impression qu'une gigantesque pression me poussait en avant, m'obligeant à la suivre.

– Encore un peu, Scott, et vous auriez écrit un nouveau livre érotique.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ?

– Allons, ne soyez pas si naïf ! Elle meurt d'envie de vous croquer.

– Cindy est...

Je laissai ma phrase en suspens, n'osant la terminer. Qu'étais-je censé dire ? Elle était mon amie, oui, mais elle avait aussi laissé entendre à Elizabeth que nous étions peut-être bien plus que cela.

– Votre innocence est charmante quoique légèrement insupportable. Peu importe, il y a plus de mille et une coureuses de remparts⁸ dans cette pièce rêvant de vous mettre le grappin dessus.

Je l'observai d'un air ébahi alors que nous nous arrêtions dans un coin tranquille. Je ne savais pas si c'était son insulte qui me choquait le plus ou son analyse.

– Vous savez ce qui vient en tête de toutes ces femmes présentes ce soir ?

– Je suppose que non mais que vous allez m'éclairer.

– Zoocopulatoire⁹.

Je ne pus m'empêcher de sourire et mes yeux pétillèrent. Elizabeth Jones ne pensait vraiment pas comme tout le monde.

– Zoocopulatoire ? répétai-je.

– Tout à fait, assena-t-elle en fronçant les sourcils, ne voyant sûrement pas ce qu'il y avait d'amusant. Elles ont lu votre livre, se sont retrouvées en proie à des chaleurs, somme toute féminines, et ne rêvent que d'une seule chose : voir si vous êtes aussi performant sous la couette que votre personnage masculin.

– Il est rarement sous une couette, contrai-je. Merci pour votre analyse, Elizabeth, je me demandais justement si j'allais pouvoir trouver une volontaire pour tester ma toute nouvelle douche.

– Trouvez-vous ça drôle ?

– Absolument pas. Je suis plus que sérieux et je ne vois pas en quoi cela vous préoccupe. Après tout, nous avons une relation exclusivement professionnelle, non ?

Elle resta muette, me fusillant du regard, et j'attrapai une nouvelle coupe de champagne. Je levai mon verre dans sa direction et bu une gorgée sous son regard de glace.

– Bonne soirée, *Mademoiselle* Jones.

Je tournai les talons, emportant avec moi mon amertume.

[8](#) Auparavant celles que l'on appelait « femmes de mauvaise vie » arpentaient les remparts, de nos jours vous aurez plus de chance de les croiser sur les trottoirs.

[9](#) Vous êtes à une réception chic et vous avez envie de parler de cet homme torride à votre meilleure amie sans paraître vulgaire ? Le terme « zoocopulatoire » ne défrisera personne et veut dire « bête de sexe » !

Elizabeth

Je le regardais s'éloigner, une douce fureur m'habitait. Mon escapade avec Raphaël n'avait pas donné lieu à ce que j'espérais. Au contraire, je me trouvais en proie à une frustration grandissante que rien ne semblait pouvoir calmer. Rien à part *lui*. Scott Anderson. Aussi fou que cela puisse paraître, il m'avait dominée. Il restait dans mon esprit, se perdait dans les tréfonds de mon être, m'obsédait comme personne n'avait réussi à le faire. Toute ma personne tendait vers lui en permanence, réclamant un essai, un seul. Et, comme le disait notre très cher Wilde : « Le seul moyen de se délivrer d'une tentation, c'est d'y céder. » C'était mon dernier recours. J'aurais souhaité, cependant, m'aventurer sur ce terrain dangereux en douceur, prudemment. Mais Scott, comme à son habitude, venait contrer mes plans.

J'avais d'abord senti ma colère monter alors que les minutes s'égrenaient sans sa présence. Après des mois sans se voir, après avoir été éconduit une énième fois, allait-il me faire faux bond ? Cela aurait peut-être été légitime, mais je ne l'aurais pas toléré pour autant. Il était alors apparu, accompagné d'une jeune femme pulpeuse. J'avais senti mon sang se glacer. Elle n'était pas l'une de ces femmes fatales, elle n'était pas non plus l'une de ces bimbos, encore moins celle que l'on ne voyait pas. Elle n'était ni fade, ni exceptionnelle. Elle avait des formes là où il fallait, des cheveux blonds avec un étrange effet « sortie de mer » qui aurait rendu jaloux nombre de surfeurs et, ce que Scott Anderson ne trouverait jamais chez moi, un sourire jovial et lumineux.

J'avais serré sa main avec autant de courtoisie qu'il m'était possible, avait supporté ses sous-entendus et avait passé la majeure partie de la soirée à les regarder. Cindy et Scott. Mais aussi Scott et toutes les coureuses de remparts qui officiaient à cette soirée et le succès d'un tout nouvel auteur sur le marché. On pouvait se demander quel genre de marché ces femmes voyaient.

J'étais désormais là, coupe à la main, exsudant un froid polaire et dressant des murailles de glace. Les gens me jetaient des coups d'œil sans oser m'approcher alors que je me contenais pour ne pas mettre Scott Anderson à genoux devant moi, vision qui n'était pas sans effet sur mon corps. Il m'avait repoussée. Sous sa nervosité, sa bougonnerie, il avait trouvé le courage de me laisser en plan et, à présent, il badinait tranquillement. Tout à fait, incroyable. Je passai le reste de la soirée à analyser ses échanges, mes yeux me donnant l'impression d'être devenus des lasers. Allait-il réellement rentrer chez lui avec une femme ? Qui pouvait tenir ce rôle ce soir ?

Sous ma rage couvait la folie. Si je devais donner une chance à Scott Anderson, il était hors de question qu'il puisse penser une seule seconde à une autre femme. Je devais être la seule. L'unique. Je devais effacer toutes les autres, qu'elles soient passées, présentes ou futures. Il n'y avait pas de place pour quelqu'un d'autre avec moi. C'était le châtement que j'exigeais en retour.

Je m'éclipsai de la soirée sans un au revoir. Peut-être le gratin de l'État de Philadelphie le prendrait-il mal. Pour autant, ils n'oseraient faire aucune remarque frontale. C'était ça, le beau monde : l'hypocrisie raffinée.

La voiture de The Safer Road me ramena à mon domicile et je tournai en rond comme un lion en cage. Mon esprit tourmenté m'imposait des images de Scott sous la douche avec une femme aux mille visages. Ma main rageuse envoya valser une pile de documents rangés consciencieusement sur mon bureau blanc. Cela suffisait. Cette femme n'était pas moi. Je devais me reprendre.

J'inspirai longuement par le nez, les paupières closes, avant d'ouvrir les yeux avec détermination. Je m'engageai dans mon dressing, résolue et prête à mettre Scott au supplice.

Les trois coups que je donnais sur la porte furent brefs et secs tandis que la nuit projetait son ombre sur ma silhouette déjà obscurcie par ma robe noire. Le battant bascula quelques secondes plus tard et les yeux marron de Scott s'agrandirent de surprise. Je profitai de sa stupéfaction pour entrer et il referma automatiquement la porte après mon passage.

- Que faites-vous là ?
- Bonsoir à vous aussi Scott. Vous êtes seul ?

Il sourcilla un instant, fourrant ses mains dans ses poches, avant de me répondre.

- Si je ne l'étais pas, cela changerait-il quelque chose ?
- Non, pas pour moi. Mais cela pourrait vous mettre dans l'embarras, répondis-je de manière égale en ouvrant nonchalamment le dos de ma robe.

Il observa mon geste, pencha la tête sur le côté avant de s'élaner vers moi, main en avant, visiblement nerveux.

- Arrêtez ! Qu'est-ce que vous faites ?

Son souffle était court alors que je faisais glisser ma robe le long de mon corps jusqu'au sol. Je l'enjambai, me rapprochant un peu plus de Scott qui semblait tétanisé.

- Je vous donne ce que vous voulez vraiment, soufflai-je en posant une main sur son torse.

Sa respiration était rapide alors que j'effleurais doucement son torse à travers sa chemise, ma tête légèrement renversée en arrière pour le regarder dans les yeux. Je levai mon autre main pour caresser les boucles blondes qui tombaient sur son front, minaudant sensuellement. J'étais déterminée à le faire succomber.

- N'est-ce pas ce dont vous avez envie ? Combien de fois m'avez-vous désirée ces derniers mois ? Combien de fois avez-vous eu envie que votre roman prenne réalité ?

– Taisez-vous, chuchota-t-il.

Je passai outre son avertissement. Il n'était pas nécessaire. Je voulais que ses dernières résistances tombent.

– Combien de fois avez-vous été frustré de ne pas pouvoir me sentir contre vous ? Eh bien, je suis là, Scott.

J'embrassai doucement son menton alors que ma main attrapait la sienne pour la poser sur ma guêpière noire. Je le sentis se tendre à l'extrême, le regard enfiévré, alors qu'une bosse déformait son pantalon.

– Je ne m'arrêterai pas, me prévint-il.

– Je n'ai pas envie que vous vous arrêtiez.

Sa main gauche enserra plus fermement ma taille et il me rapprocha avec impatience pour goûter mes lèvres. Il les butina, les dévora, mordillant, léchant, embrassant. Il moula sa bouche à la mienne alors que, du bout des doigts de sa main droite, il parcourait la peau dénudée de ma cuisse, au-dessus de mon bas, et remontait jusqu'à ma fesse, me chatouillant. Je me laissai aller au plaisir de ses caresses combinées avant de le repousser fermement. Je le fis reculer jusqu'à une chaise de sa cuisine et voulus le faire asseoir.

– Non, dit-il d'une voix rauque. Hors de question.

Je fronçai les sourcils et il me tourna avec une brusquerie que je ne lui connaissais pas, me mettant dos à la table. Mes fesses s'enfoncèrent dans le bois alors qu'il soulevait mon menton.

– Tu as raison, Elizabeth, j'ai passé de longs mois à te désirer et j'ai imaginé un tas de scénarios, souffla-t-il. Il n'est pas question qu'ils m'échappent et que je ne t'explore pas.

Il me hissa sur la table et me poussa vers l'arrière, me retenant d'une main chaude sur ma nuque. Ses gestes et ses paroles me prirent au dépourvu et je me laissai docilement faire. Je n'avais pas l'habitude de ne pas prendre les choses en main mais cette expérience m'excitait étrangement.

Ses mains parcoururent les courbes de mon corps, sa langue traçant des lignes humides sur le haut de ma guêpière et allant chatouiller délicieusement mes clavicules. Il passa ses mains brûlantes de passion sous mes fesses, souleva légèrement mes hanches avant de retirer délicatement mon string. Sentir mon intimité nue et à sa merci me fit me contracter et je voulus me redresser pour reprendre le contrôle.

Scott maintint mes épaules sur la table avec détermination, parcourant mon cou de baisers jusqu'à ce que je me détende. Je soupirai d'aise et il empoigna mes jambes pour me tirer au bord de la table. Il s'agenouilla calmement entre mes cuisses, quoique parcouru par quelques tremblements, puis se pencha lentement. Au premier effleurement de sa langue contre la partie la plus sensible de mon être, je m'arc-boutai sur la table en retenant un gémissement. Il me tint plus fermement, écartant davantage

mes jambes, et la pointe de sa langue commença à décrire des cercles lents autour de mon clitoris. Il ne fallut que quelques secondes pour que des petits cris inarticulés m'échappent. Je tendis la main, empoignant ses cheveux blonds, et il approcha davantage sa bouche me faisant hurler sans plus de retenue. Aspirant, léchant, titillant, il ne me laissa aucun répit et suivit le mouvement indépendant de mes hanches. Je perdais pied à mesure que le paroxysme de mon plaisir s'approchait à grands pas, bouillonnante et délicieusement crispée. Je haletais sous ses attaques, ma peau perlait, collant ma frange à mon front, et mes paupières se fermaient, me laissant plongée dans le noir plaisir qu'il me procurait. Je poussai un hurlement silencieux lorsque les spasmes agitèrent mon corps, renversant complètement mon monde.

Ma lèvre inférieure coincée entre mes dents, je me délectais encore des dernières ondes de mon orgasme lorsque j'entendis le bruit caractéristique d'un sachet que l'on déchire et qu'il entra en moi. Son sexe tendu m'emplit complètement et je laissai échapper un cri où la surprise se mêlait au plaisir. Attrapant mes chevilles, il souleva mes jambes et commença des va-et-vient intenses. Je fus rapidement submergée par une ardeur incontrôlable, décuplée par les râles rauques qu'il poussait. Écartant à sa guise mes jambes, il me contrôlait et me possédait totalement, me poussant de nouveau vers le gouffre infini de la jouissance. Je gémis son nom plusieurs fois juste avant que mon corps soit ravagé par un nouvel orgasme. Sa puissance me fit tourner la tête alors que mon corps convulsait avec délice. Puis mes muscles se détendirent, me laissant amorphe et euphorique sur la table tandis que Scott couchait son corps épuisé et frémissant contre le mien.

Nos peaux fusionnèrent alors, comme si nos corps refusaient de se séparer. Pour quelques heures encore, nous ne ferions qu'un.

Scott

Les yeux fermés mais parfaitement réveillé, je sentis son corps chaud se lever doucement et sa présence s'éloigner. Mon cœur se serra et je retins un soupir.

– C'est fermé, dis-je d'une voix rauque.

J'ouvris les yeux au moment où elle se tournait vers moi. Elizabeth était au milieu de la chambre – là où nous nous étions retrouvés cette nuit après avoir cédé une seconde fois aux appels de la passion – encore nue, et elle me questionnait du regard.

– La porte de la chambre est fermée à clé.

– Pourquoi ça ?

– Je ne voulais pas que tu t'en ailles comme la première fois... Ce que tu comptais visiblement faire.

– Tu as tort. J'allais simplement prendre une douche.

Je l'observai d'un air dubitatif et elle croisa les bras avant de lever un sourcil, comme pour me mettre au défi de la contredire. En temps normal, cela aurait eu l'effet escompté. Mais, nue et les cheveux ébouriffés, je ne pouvais que la trouver adorable et craquante.

– Admettons. Qu'est-ce que tu aurais fait après ta douche ?

– Aucune idée, dit-elle en fronçant les sourcils.

– Disons alors que c'est pour ce degré d'incertitude que je t'ai piégée ici.

Elle s'avança d'une démarche féline, une expression moqueuse sur le visage, et je ne pus contrôler l'impulsion qui secoua un membre bien précis de mon anatomie. Les couvertures rejetées sur le côté, Elizabeth n'en loupa pas une miette et se pencha diaboliquement vers moi.

– Je ne suis jamais piégée, Scott, je ne pense pas que tu pourrais résister très longtemps à tout ce que je pourrais te faire...

Alors qu'elle se penchait lentement vers moi, son parfum entêtant mes sens, je sus qu'elle avait parfaitement raison. Bon sang, même si elle voulait me verser de la cire chaude sur mes bijoux de famille je ne pourrais pas dire non ! La pointe de sa langue vint lécher ma lèvre inférieure puis ses dents me mordillèrent avant qu'elle ne se recule, me laissant haletant.

– Qu'est-ce que tu aurais fait si j'avais réellement voulu partir ?

– Je t'aurais dit que tu ne pouvais pas fuir éternellement l'attraction qui existe entre nous.

– Mais où est donc passé le Scott Anderson mortifié ?

Je ris doucement et me redressai sur un coude. Je saisis son menton et caressai doucement sa joue de mon pouce. Je sentis qu'elle se tendait, comme un cheval qui se cambre, mais je décidai de l'ignorer.

– Je crois qu'il est définitivement parti. Je ne dis pas que tu ne m'impressionnes pas, ou même que tu ne pourrais pas faire ce que tu veux de mon corps, simplement que je n'ai plus peur. Je ne peux plus avoir peur si je ne veux pas revivre des mois d'absence après une seule nuit d'amour. Je l'ai réellement compris hier soir quand j'ai senti le plaisir que ça me procurait de te faire jouir avec ma langue. Je te veux toi, *Hell*, et si je dois le dire tout haut, je le ferai.

Ses yeux de glace m'incendièrent tout au long de mon discours. Elle semblait sur le point de m'embrasser, peut-être même de me faire l'amour, mais elle se leva d'un bond et mit de la distance entre nous.

– Je ne peux pas être celle que tu attends, Scott.

Sa voix était froide et elle croisa les bras sur sa poitrine, non pas parce que sa nudité la gênait – elle était visiblement aussi à l'aise en tenue d'Ève qu'en tailleur – mais dans une attitude typique de renfermement sur soi-même.

– Je ne cherche pas l'amour. Je ne cherche pas non plus un partenaire fusionnel. Je suis une femme indépendante, avec l'une des plus grosses entreprises du monde à diriger. Tu ne seras pas ma priorité, Scott. Tout ce que je peux t'offrir, c'est une relation exclusive et des moments volés.

Elle resta droite, le visage sans expression et le menton levé résolument. Je me levais à mon tour et elle ne bougea pas d'un cil. Je m'approchai, jusqu'à pouvoir lui saisir les hanches de mes mains.

– Je crois que tu voulais prendre une douche, non ?

Je la soulevai et elle s'agrippa à mes épaules, enfonçant ses ongles parfaitement manucurés dans ma peau, alors que ses jambes s'enroulaient d'elles-mêmes autour de mon bassin.

– Je suis extrêmement sérieuse.

– Je le sais, *Hell*, et ce que tu as à m'offrir me suffit pour le moment et je compte bien en profiter. J'ai une douche à tester !

Elle se plaqua un peu plus contre moi lorsque les jets d'eau froide frappèrent nos peaux puis elle se détendit quand l'eau tiédit. Elizabeth repoussa mes cheveux mouillés de mon front et sourit avec malice. Dans ces moments d'intimité, lorsqu'elle relâchait sa garde et m'offrait toute sa vulnérabilité, je l'aimais encore davantage. Oui, parce que je l'aimais. Je le savais et j'étais pieds et poings liés devant l'amour, même si je ne pouvais pas le lui dire.

Elle m'embrassa, frottant son corps mouillé contre le mien, et j'oubliais tout. Tout sauf *Hell*.

– Tu vas vraiment travailler un samedi ?

Elle enfila sa robe et se tourna en un ordre muet pour que je remonte la fermeture Éclair. Dans le miroir, je vis qu'elle me jetait un regard d'avertissement. C'était une piqûre de rappel : nous n'étions pas un couple lambda.

– Simple curiosité, la rassurai-je.

– Lorsque l'on est dans ma position, on ne peut pas passer ses week-ends à se prélasser.

Elle s'assit pour enfiler ses chaussures puis se recoiffa avec ses doigts avant de faire une moue peu amène, ses cheveux refusant de s'aplatir.

– Il doit bien y avoir une étude ou deux qui soutiennent le contraire.

– Peut-être, mais ces études ne sont pas effectuées par les heureux concernés. Quand bien même ça serait le cas, tous les heureux concernés n'ont pas un monstre assoiffé de pouvoir face à eux.

– C'est ton cas ? dis-je en descendant les marches à sa suite, quelque peu surpris.

– Satan porte un autre nom pour moi, celui de Mine.

J'aurais voulu qu'elle m'en dise davantage. Qui était ce Mine et qu'avait-il bien pu faire de si horrible ? Mais Elizabeth avait de nouveau enfilé son costume de femme d'affaires redoutable, froide et réservée. Main sur la poignée, elle se tourna une dernière fois vers moi.

– Nous nous verrons plus tard, assena-t-elle avant de sortir.

Je soupirai en fermant la porte derrière elle. Pas un au revoir, pas un baiser, c'était Elizabeth Jones tout craché. Pourtant, je ne pouvais qu'être impatient de la revoir.

Je m'apprêtais à remonter à l'étage lorsque des coups tonnèrent contre la porte. J'ouvris avec un sourire lumineux, contrôlé un instant par l'espoir fou qu'Elizabeth était revenue sur ses pas.

– Tu as oublié quelque chose... Cindy ?

– Surprise ! Je nous ai rapporté de quoi petit-déjeuner ! J'espère que tu as faim !

Elle entra d'un pas sautillant, un grand sourire sur ses lèvres charnues, peintes d'un rose brillant. Elle posa deux gobelets et une petite boîte sur la table en bois et je ne pus m'empêcher de me masser la nuque, gêné.

– Tu as l'air de bien bonne humeur, dis-je en m'asseyant le plus nonchalamment possible.

Elle hochait la tête avec énergie et attrapa son gobelet pour boire une gorgée. Je l'imitai avec moins d'entrain et un délicieux moka latte coula dans ma gorge. Je le savourai, prenant soudainement conscience que j'en avais vraiment besoin. Le plaisir et la chaleur qu'il diffusait en moi estompaient légèrement l'absence d'une jolie rousse aux yeux verts.

– Est-ce que ça a un rapport avec ta disparition soudaine de la soirée d'hier ? lui demandai-je.

– Qui ne se serait jamais produite si M^{lle} Jones-suis-que-de-glacé ne t'avait pas demandé de la suivre !

Je ris et elle en profita pour ouvrir la fameuse boîte, révélant des cupcakes. Mon ventre gargouilla instantanément à leur vue et je m'en saisis d'un sans plus attendre. Avec cette histoire de douche au petit matin, j'avais complètement oublié le petit-déjeuner ! Non pas que je m'en plaigne !

– Alors ?

Mon insistance la fit sourire, dévoilant une large rangée de dents parfaitement blanches. Cindy n'était pourtant pas du genre cachottière, mais elle semblait prendre un malin plaisir à ne pas m'annoncer tout de suite la nouvelle qui la mettait de si bonne humeur.

– OK, dit-elle en posant ses mains à plat sur la table, il y a eu ce type vraiment craquant qui m'a abordé, Philip. Et, tu sais ce que c'est, de fil en aiguille, on a passé la nuit ensemble.

– Je ne veux pas de détails ! Pourquoi les filles veulent toujours donner des détails de leur nuit ?

– Parce qu'on aime partager, on est tout simplement généreuses ! Bon, le fait est que le feeling est vraiment passé entre nous.

– Tu parles toujours de votre partie de jambes en l'air ?

Elle me tira la langue et je croquai dans mon cupcake pour cacher mon sourire.

– On va se revoir et ça, c'est vraiment génial ! Je ne pensais pas qu'un gars comme lui puisse s'intéresser à moi !

Je posai ma main sur la sienne, la recouvrant totalement, et stoppai son discours d'un regard franc et direct.

– Tu es une fille incroyable, Cindy, bien sûr que cet homme peut s'intéresser à toi. Il serait même idiot de ne pas le faire.

Elle fit une moue et fronça les sourcils alors que ses yeux pétillaient et que sa main serrait la mienne. Elle articula un « merci » silencieux mais emplis de sincérité et je lui souris en retour. J'espérais que Cindy aurait l'histoire qu'elle méritait tout comme j'espérais que j'aurais celle que je désirais.

Elizabeth

J'arpentai le bureau de mon appartement en long et en large. Les dernières réunions m'avaient plus inquiétée que je n'avais bien voulu le montrer. Mon entreprise perdait du terrain. Mine se rapprochait de notre ligne de conduite avec une efficacité que je ne lui avais jamais connue. Il était malin mais pas doté d'une incroyable intelligence. Comment pouvait-il tout un coup prendre les mêmes initiatives que mon entreprise et au même moment ? Lui aussi avait misé sur ses artistes, bien moins talentueux que les miens cela va sans dire. Il avait également lancé un appel à textes au même moment que mon entreprise. Surtout, il avait déposé le brevet concernant la matière créée par Brandalina, rendant toutes ses créations impossibles au sein de mon entreprise. Ses actions diminuaient l'impact des miennes et diminuaient également presque de moitié les bénéfices. C'était inacceptable ! Mon atout le plus important en ce moment était Scott. Son livre était sorti bien avant que Mine puisse travailler sur ses manuscrits ou qu'il n'en publie. Le succès qu'avait engendré Scott était vraiment phénoménal. Une histoire qui vous pousse à ressentir des désirs farouches, une écriture irréprochable, l'attrait de mon entreprise et le bon travail du service de communication, tout cela nous avait permis de gagner cette partie et même de prendre de l'avance sur nos autres concurrents. Mais ce n'était pas assez à mon goût.

C'était comme si Mine anticipait tous les coups que j'allais effectuer. Il n'avait pourtant aucun talent pour la divination et je ne pensais pas qu'un cerveau ait soudainement poussé à l'intérieur de son crâne. Il y avait forcément quelque chose qui m'échappait.

Je m'assis sur ma chaise en soupirant et me pris la tête entre les mains. Je fermai les paupières et tentai de me concentrer. Quand les choses avaient-elles commencé à changer ? Je remontai le fil de ces derniers mois. Le point de départ était forcément lié au contrat que Mine m'avait proposé et que j'avais refusé. Ce même jour où je recevais Scott pour la première fois. Mais si Scott avait chamboulé toute ma vie personnelle, je ne pouvais pas concevoir qu'il ait un rapport avec *lui*. Les deux hommes étaient complètement distincts et je ne voyais pas Scott travailler secrètement pour lui. C'était même absurde.

Je me redressai soudainement, à la fois surprise et en colère. Et si quelqu'un vendait les informations de mon entreprise ? Cela me faisait mal de l'imaginer. Après tout, le cercle établi était un cercle de confiance. Après la sélection minutieuse de Jacobs, j'avais moi-même examiné le dossier du candidat avant qu'il ne puisse travailler dans mon entreprise. Je n'imaginai pas une quelconque trahison et pourtant... Elliot m'avait lui-même confié que Mine l'avait approché et lui avait proposé de l'argent. J'avais pensé alors qu'il voulait simplement récupérer un bon élément, le meilleur pour être honnête. Mais si Mine avait vu plus gros ? Avec son état d'esprit, c'était plausible. C'était un serpent venimeux et peut-être avait-il réussi à mordre une personne qui travaillait pour moi...

Je me levai d'un bond et me postai près de ma fenêtre, les mains jointes devant ma bouche et mes yeux, observant le moindre mouvement à l'extérieur. Cette supposition me rendait presque malade ! Qui avait pu se laisser convaincre ? Je pensais à Raphaël. Après tout, il ne s'était jamais remis de notre – première – nuit. Par la suite, je l'avais même remercié et congédié. C'était celui qui devait le plus m'en vouloir dans mon entreprise. Mais ça ne collait pas. Les agissements de Mine avaient continué après le départ de Raphaël. Ils s'étaient même renforcés au cours de ces derniers mois. Cela ne pouvait donc pas être lui.

Qui donc ? C'était une personne qui connaissait les projets, qui assistait aux réunions. Quelqu'un de proche. Virginie ? Je ne voyais pas cette femme être mêlée à de telles histoires. Elle était une assistante incroyable et elle aimait l'entreprise. Jacobs s'occupait également de la partie administrative, il connaissait nos projets et de qui ou de quoi nous aurions besoin. Jacobs avait, me semblait-il, le sens de l'honneur. Avec ses cheveux blanchissants et sa manière de se tenir droit comme un piquet, je n'arrivais pas non plus à le voir comme un traître. Néanmoins, si je devais découvrir s'il y avait bien une personne jouant double jeu, je devais mettre mes ressentis de côté. Et ça, je savais le faire.

J'allais resserrer la pression autour de mes collaborateurs. Je devais découvrir le plus vite possible si je pouvais me fier à eux. Cela n'allait pas être agréable et ils me détesteraient peut-être, mais c'était pour le bien commun. Et puis, j'étais Elizabeth Jones, je me fichais d'être détestée.

Une routine se mit très vite en place au cours de la semaine. Je travaillais comme à mon habitude dans mon entreprise, lâchant de temps à autre des phrases piquantes. Jacobs en avait déjà fait les frais et m'avait regardée comme si je sortais tout droit de l'enfer. Il n'avait cependant pas failli et n'avait pas laissé transparaître ne serait-ce qu'un millième de culpabilité.

Un soir sur deux, je voyais Scott qui me comblait au-delà de mes espérances et continuait de me surprendre par son audace inconsciente.

Dans mon bureau au trentième étage, je repensais à notre conversation de la veille. Allongés l'un à côté de l'autre, la peau encore humide et la respiration toujours légèrement haletante, je m'étais tournée vers lui avec sérieux.

– Tu sais que nous devons nous voir professionnellement demain, lui avais-je dit.

Il avait froncé les sourcils, ses boucles blondes accrochant son front d'une façon sexy, et avait tourné la tête vers moi.

– Je veux que notre relation reste strictement entre nous. Cette histoire pourrait jouer en notre défaveur à tous les deux. Nous garderons donc nos distances en public.

Il avait réfléchi quelques secondes avant de pincer ses lèvres et de hocher lentement la tête.

– Très bien, ça restera entre nous. Mais à une seule condition.

J'avais senti mon cœur se glacer et la fureur m'envahir. Je m'étais redressée vivement dans le lit, l'avais surplombé de mon regard sévère et m'étais attendue au pire.

– Voyez-vous ça... Et quelle est cette *condition* ?

Il avait souri et s'était appuyé sur un coude pour se redresser.

– Tu peux ranger ton fouet, *Hell*, je veux seulement que l'on apprenne à se connaître plus... profondément.

J'avais froncé les sourcils et m'étais appuyée sur mes oreillers. Ma fureur était retombée comme un soufflé mais je restais prudente.

– Apprendre à se connaître ?

– Oui, tu sais, ne pas seulement se voir pour se sauter dessus. Non pas que je m'en plaigne, avait-il repris en pouffant, mais j'aimerais aussi avoir des moments pour découvrir ce que tu aimes et ce que tu détestes. Ce que tu penses, ce que tu imagines... Juste quelques moments en plus, en somme.

Cela ne m'avait pas paru trop choquant, ni dangereux et j'avais finalement accepté.

On frappa à ma porte, me tirant de mes souvenirs et Virginia passa la tête dans mon bureau.

– Monsieur Anderson est arrivé, mademoiselle Jones.

– Parfait, faites-le entrer et apportez-nous les cartons, voulez-vous ?

– Oui, mademoiselle Jones.

Scott entra et je m'avançai vers lui en tendant une main.

– Monsieur Anderson, le saluai-je poliment, je vous en prie asseyez-vous.

Je crus entrapercevoir un léger sourire sur ses lèvres avant qu'il ne laisse place à une expression sérieuse.

– Comme nous vous l'avions indiqué, nous souhaiterions organiser un concours avec des exemplaires dédicacés. Le principe serait simple : au top départ du concours, les cent acheteurs les plus rapides recevront un livre dédicacé par vos soins. Ce genre de concours permet d'engranger énormément de ventes d'un seul coup tout en faisant plaisir à quelques lecteurs.

Virginia revint en traînant un carton derrière elle, sans grâce et à bout de souffle. Je m'avançai vers elle sans m'appesantir de son état. J'ouvris le carton rempli d'exemplaires du livre de Scott et en sortis trois que je tendis à l'intéressé.

– Je ne pense pas que vous ayez des questions, monsieur Anderson, alors au travail !

Il se tourna vers mon bureau et commença sa tâche sans plus attendre alors que je pivotais vers mon assistante.

– Virginie, saviez-vous que Mine a proposé de l'argent à Elliot récemment ?

– Non, mademoiselle Jones.

—N'est-ce pas complètement idiot ? Elliot n'a vraiment pas besoin d'argent.

– Certainement...

– Il serait cependant malheureux que l'un de nos confrères soit victime d'un accident financier. Je ne donne pas longtemps à ce rapace pour leur sauter dessus.

– Oh, mademoiselle Jones, je ne pense pas que l'un d'entre nous pourrait accepter une telle propo...

– Il serait effectivement plus sage, et prudent, de venir m'en parler que de réchauffer l'épaule de Mine.

Je me tournai quelques secondes, feignant de marcher vers mon bureau, avant de pivoter une nouvelle fois vers Virginie qui s'apprêtait à refermer la porte.

– Oh, Virginie ! Je sais que votre sœur est à l'hôpital en ce moment. J'espère que ce n'est pas trop dur pour vous ?

– Ça peut al...

– Tout cela doit engendrer beaucoup de frais...

Je la vis blanchir et son regard se teinta d'une expression horrifiée. Sa bouche s'entrouvrit un instant avant qu'elle ne reprenne le contrôle d'elle-même et qu'elle ne se raidisse. Je vis parfaitement la colère et l'indignation se peindre sur ses traits alors qu'elle comprenait mon manège. Virginie était une femme remarquablement intelligente. D'un autre côté, je ne jouais pas sur la subtilité.

– Rassurez-vous, mademoiselle Jones, tout va très bien, articula-t-elle avec raideur.

Elle sortit et ferma la porte avec un peu plus de force que nécessaire.

– Bon sang, *Hell*, qu'est-ce qui t'as pris ?

Je lui jetai une œillade agacée avant de m'asseoir sur mon fauteuil. Je n'aimais pas qu'il se mêle de la gestion de mon entreprise.

– J'ai toutes les raisons de penser qu'une personne vend des informations à mon concurrent.

– Et tu soupçonnes ton assistante ? Cette femme est tellement dévouée !

– Je n'ai pas le temps de faire du sentimentalisme, Scott, c'est ce qui cause la plupart des erreurs.

– Ellie !

Je me redressai vivement alors qu'Elliot entra en fanfare dans mon bureau. Il s'arrêta, ferma la porte d'un coup de pied en arrière, et nous observa tour à tour avec suspicion.

– Elliot, dis-je en me levant calmement, M. Anderson, je vous présente M. Riverand. Il travaille pour nous comme artiste à multiples facettes. Il joue remarquablement de la musique, sa plastique fait de lui un mannequin irréprochable et nous avons réussi à lui dégoter quelques rôles au cinéma. Que puis-je faire pour toi, Elliot ?

Il sourit d'un air goguenard et agita les sourcils avec malice.

- Oh, mais tellement de choses, tu le sais bien ! Mais peut-être que j'interromps quelque chose ?
- M. Anderson me demandait simplement quelques conseils pour ses dédicaces.

Elliot traversa la pièce et donna une tape amicale sur l'épaule de Scott qui le scruta avec méfiance.

- Ne commence pas à te prendre la tête avec des dédicaces, mec ! Tout ce que les femmes veulent, c'est un petit clin d'œil et une fessée, n'est-ce pas Ellie ?
- Je ne sais pas quelles femmes tu fréquentes, Elliot, mais la majorité de la gent féminine aime lorsque des mots s'alignent pour former une phrase cohérente.
- Et toi ?
- J'aime quand les hommes gardent les mains le long du corps et se taisent. Ils sont bien plus supportables comme cela, répondis-je avec le plus grand sérieux.

Elliot pouffa et donna un coup de coude complice à Scott qui ne dit toujours rien.

- Eh bien, elle n'est pas facile tous les jours, hein ? Dominatrice au langage châtié, j'aurais tout vu !

Je roulais des yeux en me rasseyant alors qu'Elliot ricanait toujours. Il agita les mains en l'air, comme pour chasser ces dernières conversations de son esprit, et reprit son air malicieux.

- Enfin, je ne vais pas vous déranger plus longtemps ! Ellie, je repasserai te voir plus tard. Bon courage, monsieur Anderson, et faites attention à vous : au vu de la description qu'elle vient de faire, vous êtes typiquement son genre d'homme !
- Riverand ! tonnai-je avec agacement.

Il se remit à rire plus fort encore et partit sans demander son reste alors que mes yeux lançaient des éclairs. Scott reprit son stylo et ouvrit un autre de ses livres.

- Il faut excuser Elliot, il n'est pas méchant, juste insupportable.
- Heureusement que tu ne fais pas de sentimentalisme, lâcha-t-il d'un ton amer.
- Elliot n'a pas besoin d'argent et il est lui-même venu me dire que Mine lui avait proposé de l'argent. Je suis prête à mettre ma main à couper qu'il ne s'agit pas de lui.
- À part s'il joue parfaitement double jeu. Tu sais, tromper l'ennemi en lui disant juste ce qu'il faut de vérité.
- Scott, je pense que tu devrais arrêter de lire des livres d'espionnage.

Il ne répondit pas et se remit à écrire en appuyant avec plus de force que nécessaire sur son stylo. Je l'observai un long moment en silence. Était-il possible qu'il soit jaloux d'Elliot ? C'était parfaitement ridicule. Et, s'il l'était réellement, où cela allait-il nous conduire ? Après tout, nous n'étions pas censés être un couple d'amoureux. Seulement deux personnes pratiquant une expérience de relation stable et unique. Il y avait une différence. Oui, ce n'était pas la même chose. Enfin, ce

n'était pas censé l'être.

Scott

Après de longues heures de dédicaces, j'avais passé ma journée du jeudi à ruminer et celle du vendredi également. Elliot ne m'inspirait pas confiance. Peut-être était-ce dû à sa plastique irréprochable ? Je n'arrivais pas à concevoir qu'Elizabeth puisse travailler avec un tel Apollon à ses côtés. Et Elliot n'était probablement pas le seul de ses talents à être affreusement beau, étant donné qu'elle gérait d'autres mannequins. Je ne supportais pas l'idée que d'autres hommes puissent lui plaire. J'étais probablement ridicule mais je ne pouvais pas empêcher la jalousie de me dévorer.

C'est en traînant des pieds que j'allais ouvrir la porte où quelqu'un martelait durement. Elizabeth me jaugea avec une expression qui laissait clairement entendre qu'elle n'avait pas du tout apprécié ma lenteur.

– Prends ton portefeuille, on y va.

– Où ça ?

– Je te le dirai dans la voiture, dépêche-toi avant que l'on soit définitivement en retard, assena-t-elle en se retournant vers la Mercedes.

Je l'observai un instant, marchant avec détermination, son carré flou bougeant au rythme de ses pas, avant de me précipiter sur mes affaires. J'avais eu plusieurs fois l'occasion de la voir à l'œuvre en tant que femme d'affaires. J'avais également entraperçu qui elle pouvait être, quand elle se laissait aller pendant nos moments les plus intimes. Peut-être mes observations étaient-elles erronées, peut-être que l'espoir embrouillait mon esprit, mais j'avais l'impression qu'il s'agissait plus d'une invitation que d'un ordre. Je fermai ma porte à clé à la hâte et courus la rejoindre dans la voiture qui démarra sans plus attendre.

– Un chauffeur pour une fois ?

– J'avais besoin d'aller plus vite que la moyenne.

– Où va-t-on ?

– Passer du temps ensemble.

– Vraiment ?

– Ce n'est pas ce que tu désirais ?

– Si, bien sûr que si.

Un grand sourire s'était accroché sur mes lèvres et je ne pouvais qu'être excité comme un enfant. C'était la première fois que nous allions passer une journée ensemble pour se découvrir. J'allais entrevoir quelque chose que je n'avais encore jamais vu avec Elizabeth. C'était un moment important, un instant clé.

Je la vis secouer la tête devant mon expression et elle reporta son regard au dehors avec une sérénité déconcertante. De temps à autre, elle se hissait sur son siège pour estimer où nous nous situions puis elle se réinstallait confortablement avec une moue désapprobatrice.

– Est-ce que tu vas me dire où on va ?

– Tu n’aimes pas les surprises, Scott ? demanda-t-elle en levant un sourcil.

Je souris de plus belle. C’était ça. Des questions sur l’un et sur l’autre. J’étais persuadé que la magie commençait et bien plus vite que je ne l’avais espéré. Peut-être ne le voyait-elle pas mais ce n’était pas grave : j’étais assez lucide pour nous deux.

– Au contraire, *Hell*, j’adore ça. Quand j’étais gamin, je ne voulais surtout pas savoir ce que mes parents allaient m’offrir à mon anniversaire. Je ne faisais même pas de liste, j’essayais simplement de deviner jusqu’au jour J ce qu’on allait bien pouvoir m’offrir.

Elle me fixa intensément pendant que je me remémorais mon enfance et pencha la tête légèrement sur le côté, visiblement curieuse.

– Est-ce que tu les vois souvent ?

– Mes parents ?

Elle hocha la tête.

– C’était leur maison, là où je vis, alors parfois j’ai l’impression de les voir entre les murs.

– Ils sont décédés ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

– Oui, il y a plusieurs années.

– De quoi ?

Je fronçai à mon tour les sourcils. Je n’avais pas l’habitude que l’on me pose ce genre de question. Les gens se contentaient généralement de se répandre en excuses lorsqu’ils apprenaient la nouvelle.

– Ma mère a eu un cancer diagnostiqué trop tardivement... Mon père n’a pas supporté son décès. Il a sombré dans un profond alcoolisme dont je n’ai pas réussi à le sortir. Ça l’a tué.

Elle sembla sur le point de dire quelque chose mais la voiture s’arrêta et elle descendit à la hâte.

– Viens, dépêche-toi !

Je la suivis à une allure plus raisonnable, estomaqué par l’endroit où nous nous trouvions.

– Je croyais que l’on passait du temps ensemble ? Tu comptes m’expédier au Sri Lanka ?

– Ne sois pas idiot.

– On est au beau milieu d’un aéroport !

– Si j’avais voulu t’envoyer au Sri Lanka, je n’aurais pas mobilisé un jet privé, dit-elle en pointant l’appareil. Je t’aurais seulement expédié en classe économique avec, pour accompagnateur, un gros

bonhomme musclé.

– Rassurant, bougonnai-je en montant à bord de l'appareil.

Elizabeth resta plongée sur son portable tout au long du vol, réglant quelques détails, et refusa de me dire notre destination. Le personnel était tellement serviable qu'il me tapa férocement sur le système durant les cinq heures de vol. Quand l'avion se posa enfin à 14 heures, je me levai avec impatience et trépignai jusqu'à l'ouverture de la porte.

– Bienvenue à Phoenix ! déclara Elizabeth avec un sourire en coin.

– Pourquoi Phoenix ? demandai-je alors que la chaleur m'assaillait déjà de manière écrasante.

– Il y a quelques activités que j'aime faire ici.

– Lesquelles ?

Elle jeta un coup d'œil énigmatique et retint un sourire avant de s'engouffrer dans une voiture. Je l'imitai.

– Nous allons déposer nos affaires à l'hôtel mais nous n'y resterons pas. Tu auras juste le temps de te changer.

– *Hell*, tu ne m'as jamais dit de prendre une valise !

– J'en ai pris une pour toi.

– Tu connais mes mensurations ?

– Nous couchons ensemble, dit-elle en haussant les épaules, comme si cela expliquait tout.

– Elizabeth Jones, vous êtes la femme la plus étrange qui m'ait été donnée de rencontrer.

– Amuse-toi, Scott, nous verrons bien qui rira le dernier.

Son expression réjouie me rendit méfiant. Pour que *Hell* s'amuse, elle avait dû prévoir quelque chose d'effrayant...

La voiture s'arrêta rapidement et nous descendîmes au Royal Palms Resort and Spa. Je suivis Elizabeth à l'intérieur, bouche bée devant l'architecture et la vue, alors qu'*Hell* me précisait que cela pouvait convenir pour une nuit. Se rendait-elle compte que je trouvais l'endroit incroyable quand elle le trouvait passable ? C'était beau, luxueux et le personnel semblait serviable.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir. Elizabeth me pressa de me changer, me désignant quelques habits, alors qu'elle-même s'enfermait dans la salle de bains. J'examinai le pantalon marron, resserré aux chevilles et à la ceinture, le tee-shirt blanc imprimé, les baskets ainsi que le sac à dos posé sur le lit. Qu'avait-elle bien pu me réserver ?

– Bon sang, *Hell*, tu dois plaisanter !

– Ne t'inquiète pas, Patrick sera là pour te guider.

– Et toi, qui va te guider ?

Elle eut un petit rire, celui qui fait passer n'importe quel homme pour un idiot fini, qui me fascina.

C'était tellement rare de l'entendre rire ! C'était un son cristallin, léger comme un papillon et aussi bref que l'envol d'un colibri.

– Crois-moi, Scott, ce n'est pas la première fois que je grimpe sur le Praying Monk.

Je regardai l'immense rocher – en était-ce seulement un ? – qui s'élevait devant moi. Sa couleur orange s'accordait avec le paysage désertique et la sécheresse environnante. Il était énorme, imposant et je ne voyais absolument pas comment escalader cette gigantesque pierre.

Elizabeth boucla son casque alors que je n'avais même pas enfilé mon deuxième chausson d'escalade – qui ne ressemblait absolument pas à un chausson – et se dirigea nonchalamment vers la roche. Je l'observai pencher la tête en arrière – sûrement pour estimer la hauteur et se préparer – puis elle tendit les bras, posa son pied droit sur le bloc et se hissa agilement.

Je déglutis, me redressai d'un bond et enfilai le reste de mon équipement en ne la quittant pas des yeux. Elle grimpait avec habileté, s'agrippait et posait ses pieds aux bons endroits, elle escaladait sans jamais regarder en bas. Elizabeth donnait l'impression que gravir une formation de trente mètres de hauteur était une chose complètement naturelle.

Patrick me donna une tape dans le dos et m'adressa un sourire encourageant. Je soufflai calmement et écoutai ses conseils. Il passa en premier, me montrant les prises que je n'aurais jamais vues au premier coup d'œil et souriant devant mes grimaces. À la moitié, j'étais en sueur et fatigué. J'avais juste envie de rentrer. Mais je n'avais pas le choix. Je devais continuer. L'adrénaline me tenaillait, décuplée par mon stress. La hauteur, ce n'était déjà pas chouette. Le vide, ce n'était pas terrible. Mais associer les deux avec risque de chute ? Elizabeth devait vouloir ma mort. Ou celle de mon boxer. Dans tous les cas, je serrai les dents et tins bon, la sueur perlant sur mon front et accrochant mes cheveux de manière désagréable.

Arrivé en haut, Patrick m'attrapa et m'aida à me hisser sur le plateau, là où Elizabeth attendait d'un air moqueur. Elle n'avait pas l'air dérangé par la chaleur, ni par d'éventuelles courbatures. Avec ses habits de sport et son casque, elle faisait beaucoup plus jeune et presque insouciante. En totale contradiction avec ce qu'elle était réellement. Mais il suffisait d'observer ses yeux pour se rendre compte qu'Elizabeth Jones était toujours présente et sûre d'elle.

– Depuis combien de temps te tortures-tu avec ce genre d'activité ? demandai-je à bout de souffle.

– Une dizaine d'années. Cela me change de mon bureau.

– Faire une randonnée te changerait tout aussi bien de ton bureau. Ça, c'est encore du challenge et de la domination.

– Peut-être bien. Mais je ne suis pas névrosée au point de penser que je peux dominer la nature.

– Tu essayes pourtant.

– Il n'y a que les perdants qui ne tentent rien.

Je fis rouler mes épaules et pris un moment pour contempler autour de moi. Le paysage était magnifique. Quel panorama ! J'étais conscient que je n'aurais jamais rien vu de tel sans cette stupide

et dangereuse activité.

– Je suis sûre que tu as éprouvé du plaisir à faire de l’escalade, dit-elle.

– Demande-moi ça quand je serai affalé sur mon lit.

– C’est d’accord. Mais il y a au moins une chose à admettre, Scott.

– Laquelle ?

– Si tu crois en toi, tu peux dépasser tes limites. Il est conseillé de grimper le Praying Monk lorsqu’on a atteint un niveau intermédiaire, voire expérimenté.

– Quoi ? m’étranglai-je. *Hell !* Je n’ai jamais fait d’escalade !

– Et tu as pourtant réussi, répondit-elle calmement. La confiance, Scott, c’est tout ce dont tu as besoin pour gravir des montagnes. Ou écrire des livres.

Elle haussa les épaules et se détourna, me laissant complètement hébété. Je ne m’étais toujours pas remis de mon choc quand elle revint vers moi, un sourire carnassier sur le visage et une corde enroulée autour de son épaule.

– J’espère que tu es prêt pour la descente !

Elle allait me tuer avant la fin de cette journée.

Elizabeth

Nous étions tous deux allongés sur les bancs en bois du sanarium que j'avais privatisé pour l'occasion, laissant nos corps se détendre. Voir Scott pratiquer l'escalade m'avait passablement amusée. J'avais conscience qu'il avait dépassé ses limites aujourd'hui et j'avais été impressionnée par sa ténacité. Il y était parvenu. Je l'avais observé grimper, les muscles de ses bras bandés, les lèvres pincées, la peau brillante et les boucles de ses cheveux blonds collées à son front, appréciant la vue qu'il m'offrait. Scott n'avait pas la beauté classique que l'on attendait dans notre société actuelle. Il n'était ni une montagne de muscles, ni une surenchère d'arrogance. Il était simple et authentique avec des faiblesses qu'il tentait de combler au mieux. Il était attachant.

– *Hell* ?

Je tournai la tête vers lui, observant ses yeux chocolat et ses paupières visiblement lourdes.

– Merci pour cette journée. Elle était parfaite.

Une émotion furtive passa en moi mais je ne fus pas en mesure de l'identifier.

– Un deal est un deal.

– C'était bien plus que ça. Je ne perds pas espoir te concernant, *Hell*, tu parviendras à le voir un jour.

– Ta naïveté est charmante.

– Est-ce que tu me le diras un jour ?

– Quoi donc ?

– L'élément déclencheur. Celui qui t'a conduit à être qui tu es aujourd'hui, marmonna-t-il.

Je haussai les sourcils mais il ne le remarqua pas. Scott luttait contre ses paupières qui souhaitaient se fermer. L'ambiance indolente avait raison de lui. Le voir dans cet état calma mes nerfs et l'humeur acerbe que sa question avait provoquée. Je reposai ma tête contre le banc, une main sous la partie basse de mon crâne.

– Est-ce qu'il y a seulement une raison ? demandai-je de manière rhétorique. J'ai conscience de la personne que je suis mais je n'en ai pas honte, Scott, et, a priori, toi non plus...

– J'aime la personne que tu es, *Hell*, baragouina-t-il, rien ne pourra changer ça. J'aimerais seulement te comprendre.

Sa voix était basse et molle et ses paupières closes. Il était détendu, me donnait l'impression de dormir. Cette vision m'apaisa un peu plus et je me laissai aller à mes souvenirs.

– Mon enfance est sûrement l’une des raisons. Je voyais ma mère passer dans les bras des hommes et elle n’était plus rien sans eux.

Je fis une pause. Scott ne bougeait toujours pas. M’entendait-il seulement ?

– Le lycée en a été une autre. La jeunesse, la fraîcheur et le premier amour. J’ai cru que j’étais tombée amoureuse. Il était beau, populaire, joueur de football américain et il me prenait par les épaules devant toutes ces autres filles.

J’eus un rire jaune. Je n’étais plus blessée par cette époque. Non. J’avais tourné la page. Mais je ne pouvais m’empêcher de considérer l’adolescente que j’étais comme une sombre idiote.

– Je l’ai très vite aidé dans ses devoirs, je me confiais à lui... Je lui ai même donné ma virginité. Je pensais comme ma mère : à travers lui. Notre relation me semblait inébranlable. On était heureux, on faisait des projets et je lui ai fait part de ce rêve fou qu’était le mien de monter mon entreprise, celle que j’ai aujourd’hui. Il n’a pas ri. Il m’a encouragée et voulait faire partie du projet. Nous avions même tout prévu : il s’occuperait de l’art pendant que je m’occuperais du marketing. Régner sur le monde à deux en quelque sorte.

Je fronçai les sourcils et m’assis sur le banc, mes mains accrochées de toute leur force à celui-ci.

– Te souviens-tu de la boule à neige avec laquelle tu as joué sur mon bureau ?

– Hum, répondit-il vaguement.

– New York City en miniature. Cette ville nous semblait parfaite pour nos plans. Il m’en avait convaincue tout du moins J’étais allée faire un tour et pour immortaliser ce moment j’avais acheté cette babiole. J’étais tellement heureuse que je n’avais pas voulu m’attarder davantage dans les rues. Je suis rentrée dans la chambre que l’on avait louée et je les ai trouvés. Nus et entremêlés. Lui et ma meilleure amie, qui devait être notre attachée de presse.

Je me suis levée, le visage de marbre et le corps tendu. Je sentais le vide se créer dans mes yeux. Cette journée avait été l’avènement d’Elizabeth Jones et m’en souvenir de temps en temps est la règle du jeu pour demeurer celle que je suis devenue : indépendante, dirigeante, fière. Je suis partie sans me retourner. J’ai revu ma mère. J’ai compris mes erreurs. J’ai demandé un double cursus pour l’université et j’ai gardé cette stupide boule pour ne jamais oublier. Même s’il ne me permet pas d’oublier.

– Pourquoi ça ? marmonna-t-il d’une voix enrouée.

– Parce qu’il a gardé mes idées et a monté également sa propre boîte. Son nom de famille est Mine.

Je sortis, la serviette blanche nouée sur ma poitrine, et l’air me sembla légèrement plus frais.

– Je vous laisse avec lui, dis-je à la femme qui attendait près de la porte. Une heure de massage me paraît convenable pour détendre ses muscles.

La femme hocha la tête et je continuai mon chemin jusque dans la chambre. Je m'enfermai dans la salle de bains, toisai mon reflet puis tournai le robinet. Je fermai les yeux sous la cascade chaude, laissant tomber mes souvenirs au rythme de l'eau. Scott ne se rappellerait peut-être pas cet instant. Quant à moi, j'évitais de songer au fait que c'était la première fois que je me dévoilais à ce point. Jamais avant lui je n'avais raconté cette histoire. Je ne voulais pas songer à ce que cela pouvait signifier.

Mon portable n'avait pas cessé de recevoir des messages. Virginie m'avait envoyé différents liens menant à des articles similaires sur Internet. « Révélations chocs », « nouvelles étonnantes », « exclusivité », tous les articles parlaient de ce journal qui allait bientôt publier prochainement un article unique sur ma personne. Ma vie avait pourtant été méticuleusement filtrée, notamment grâce à mon contrat avec Google. Rien n'avait été laissé au hasard dans ma vie et je ne voyais pas ce que ce journal pouvait bien prétendre savoir sur mon compte. Je demandais à Virginie de glaner plus d'informations sur le sujet et d'essayer de trouver qui était la fameuse source de ce journal lorsque Scott entra.

- Bon sang, *Hell*, ce massage m'a achevé. Tu aurais dû également en faire un, c'est formidable.
- Je déteste les massages.

Il s'assit sur le lit et me regarda d'un air ahuri.

- Comment est-ce que l'on peut ne pas aimer les massages ?
- Rester allongée sans bouger pendant de longues minutes pendant qu'un parfait inconnu vous tripote n'est vraiment pas ma tasse de thé. Mais, je respecte tes valeurs, ajoutai-je avec un sourire.
- Je pensais te percer à jour en te connaissant davantage mais tu n'en deviens que plus mystérieuse, *Hell*.
- Rassure-toi, les découvertes sont finies pour ce week-end. Notre avion est prévu demain matin.

Il soupira et je m'allongeai à ses côtés, en appuie sur mon coude.

- Par contre, c'est maintenant mon tour. Rien n'est jamais gratuit, Scott.
- Ton tour ?
- Ouvre-toi à moi.

Ce n'était pas une requête mais un ordre duquel il s'accommoda très bien. Il s'appuya sur les oreillers, en pleine réflexion. Son attitude remua mon être. Il était beau sans en avoir conscience.

- J'aime le Scotch.
- Ce n'est pas une nouvelle.
- J'ai fait l'amour pour la première fois à vingt-deux ans.
- Avec une fille ?
- Oui, avec une fille.
- Pourquoi si tard ?
- Je crois que les filles n'aimaient pas vraiment mon côté sentimental, elles voulaient coucher

pour un soir et je voulais bien plus que ça. Je voulais une histoire. Déformation professionnelle sans doute. Sans oublier que je n'ai pas le physique d'un Viking non plus.

– Les Vikings sont des fantômes du passé.

– Mais encore bien trop présents dans l'esprit des femmes. Elles veulent un homme viril, de ceux tout en muscle qui n'ont même pas mal lorsqu'ils se déboîtent l'épaule ! Un homme que je décris comme : « Moi homme fort, moi sauver petite femme en détresse. »

Je souris sans pouvoir m'en empêcher devant sa voix gutturale et ses mimiques. Il se tourna vers moi, ses yeux chocolat emplis de bonne humeur.

– Il me fallait une femme qui n'a pas mis l'homme sur un piédestal. Une femme plus contemporaine, plus mature, plus... Toi.

– Je suis une marque de fabrique très spéciale, Scott, dis-je d'un ton pince-sans-rire.

– Je sais... Et je ne m'en plains pas.

Il enroula son bras autour de moi et je sentis de nouveau cet élan bref mais surprenant. Je le laissai faire, essayant d'analyser ce qui se jouait en moi, et sa chaleur m'enveloppa totalement. Je me demandai brièvement s'il n'était pas le fils de Nyx et d'Hypnos avant de sombrer dans un sommeil doux et profond.

Scott

Le dimanche fut englouti par le vol. Elizabeth resta, comme la première fois, rivée sur son téléphone. Ses sourcils étaient légèrement arqués, démontrant son sérieux et peut-être même une certaine inquiétude.

La fin de notre parenthèse était clairement marquée et je ne pouvais m'empêcher d'en éprouver un pincement au cœur. Quand la prochaine allait-elle se présenter ? J'espérai néanmoins, en éternel optimiste, que ce week-end trace un tournant. Ou une courbe tout du moins.

Glissant une main dans mes cheveux comme *Hell* avait l'habitude de le faire, je passai une nuit blanche, sans sa présence, à me remémorer tout ce que j'avais pu apprendre sur elle. Elizabeth Jones m'avait encore démontré sa ténacité, son moral d'acier, son envie de challenge mais également une partie de son âme qui m'avait été interdite jusque-là. Elle n'était pas que de glace et, avant d'être Jones, elle avait été Elizabeth tout court. J'avais presque l'impression d'avoir rêvé notre conversation au sanarium. Elle m'avait montré la part d'elle-même, innée, dépourvue des acquisitions de Jones. Une moitié qui était douce, pleine de confiance, de sentiments, d'amour et qui permettait sûrement aujourd'hui ma relation avec elle. Il y avait même une infime chance que la face cachée de cet iceberg remonte un jour à la surface et embrasse totalement notre relation. L'autre moitié, froide, majestueuse et sans pitié, s'était forgée au fil des années. On pouvait voir une injustice à tout cela. Je ne voyais que la vie. Elizabeth Jones était un tout, un yin et yang réuni, un être que je n'aurais jamais eu la chance de rencontrer s'il n'y avait pas eu Mine. J'en voulais clairement à cet abruti de lui avoir fait du mal et de se dresser toujours contre elle aujourd'hui. Mais, d'un autre côté, j'étais heureux qu'elle l'ait rencontré. C'était le chemin qui l'avait conduite jusqu'à moi. La vie, même éprouvante, amenait toujours son lot de choses positives. Il suffisait de soulever le voile.

J'attendais avec impatience mon déjeuner avec Elizabeth, ressassant mes souvenirs, lorsque mon portable me tira de ma rêverie, affichant un message de Cindy.

[Besoin de te voir. Tu peux me rejoindre à notre café ?]

[Quand ?]

[Dans 10 minutes ?]

[J'arrive.]

Notre café était tenu par deux jeunes Anglaises et ruisselait de charme. Il était petit, intime et chaleureux. Quelques parapluies pendaient au plafond, des tapis jonchaient le sol, des pendules,

chapeaux, bateaux et tableaux décoraient les murs. Sur la gauche, il y avait un grand comptoir où se préparaient les boissons et, au centre, entre les tables rondes en bois, se trouvait un buffet présentant plus de pâtisseries maison qu'il était raisonnable d'en regarder par semaine.

Cindy était déjà installée à une table lorsque j'arrivais. Elle observait ses mains qu'elle tortillait dans tous les sens. Ses cheveux paraissaient moins volumineux qu'à l'habitude et son sourire enfantin avait disparu. L'inquiétude me gagna. Je détestais la trouver dans cet état. Qu'avait-il bien pu lui arriver ?

– Salut, soufflai-je en m'asseyant.

Elle redressa la tête et tenta un sourire sans grand succès.

– Hey, dit-elle. Ça a l'air d'aller, tu me sembles plus en forme que jamais.

– Disons que j'ai eu un week-end... Particulier.

Ses yeux s'illuminèrent un court instant, comme si elle désirait se réjouir pour moi mais qu'elle était trop submergée par ses propres émotions pour le faire.

– Ça va ?

– La fille cool en moi aurait envie de te dire oui, qu'après tout je n'ai pas de maladie incurable ou quoi que ce soit dans ce style-là...

– Mais ?

– Tu te souviens, je t'ai parlé de Philip ?

Je hochai la tête alors qu'elle baissait puis relevait les yeux vers moi avec nervosité.

– Il m'a plaqué.

Je fronçai les sourcils et lui pris les mains pour stopper ces gestes agités.

– Je suis désolé, Cindy, mais tu dois bien savoir que ce mec perd au change, non ? Tu n'as jamais paru te soucier de ce genre de choses...

Je parlais avec prudence, ne sachant pas son niveau de sensibilité à cet instant. Cindy avait toujours croqué la vie à pleines dents, ne s'arrêtant jamais sur les obstacles et les chutes, et regardant bien devant elle avec plein de positivisme. C'était le genre de fille qui, même avec trois euros pour finir le mois et des vêtements troués, continuait à voir la vie en rose.

– C'est juste que... J'ai l'impression d'avoir été roulée, Scott, croassa-t-elle. J'étais persuadée que c'était un coup de foudre, tu vois ? Je... Je lui ai dit des choses que je n'aurais pas dû dire et je lui ai fait confiance. J'ai peur de m'être fait avoir et d'avoir fait du mal...

– Du mal ? À qui tu aurais pu faire du mal ?

– Je ne sais pas, je n'en sais rien pour l'instant...

Je fronçai les sourcils alors qu'elle hésitait, visiblement mal à l'aise.

– À personne, je l'espère...

Elle soupira et courba les épaules, accablée. Je ne savais pas quoi dire, j'étais totalement dépourvu de mots. Je ne comprenais pas entièrement la situation, Cindy ne me disait pas tout et je ne pouvais pas l'y forcer. J'étais son ami, je devais seulement être là pour elle. Comme elle l'avait fait pour moi à de nombreuses reprises.

Je levais la main en direction d'une des deux serveuses qui arriva une minute plus tard à mes côtés.

– Nous allons prendre un banoffee pour elle et un cheesecake pour moi. Rajoutez-nous également deux chocolats moka, s'il vous plaît, épais.

– Qu'est-ce que tu fais ? On ne peut pas manger des pâtisseries à cette heure-là !

– Ah vraiment ? Il y a une loi pour ça ? Et puis, ne me raconte pas de salades, tu pourrais manger un banoffee n'importe quand ! Tu me l'as dit toi-même !

– Si je prends encore deux kilos, ça sera de ta faute !

– Ça ne fera que rajouter à ton charme et à la vie qui découle de ta personne.

– Tu es le diable en personne, Scott Anderson.

– Oh non, le diable je l'ai rencontré et c'est une fille.

Elle rit tandis que la serveuse nous amenait notre commande. Je l'observai couper une part de son gâteau préféré avec un enthousiasme tout renouvelé et je souris. Rien, même pas une sévère dépression, ne pouvait se mettre entre Cindy et un banoffee. Elle en raffolait et finissait toujours avec un énorme sourire après avoir mangé cette pâtisserie. Si toutes les femmes pouvaient être si faciles à contenter ! Je n'étais pas sûr qu'Elizabeth soit si facile à dompter. *Hell* était plutôt le genre de femme à vous envoyer le gâteau en pleine tête avant de vous faire sèchement remarquer qu'elle n'était pas une enfant que l'on pouvait avoir avec des sucreries.

Mon cœur bondit dans ma poitrine en pensant à elle et je saisis mon portable en avalant mon chocolat.

[*Hell*, je ne pourrais pas venir déjeuner.

Un imprévu. Désolé. À ce soir. SA]

[Un imprévu ?]

[Cindy ne va pas bien.]

Je surveillai mon portable en écoutant Cindy d'une oreille et en mangeant en même temps. Les minutes s'égrenaient inlassablement et je me rendis à l'évidence. Elle n'allait pas me répondre. L'avait-elle pris de travers ? Allait-elle me le faire payer longuement ?

Je ne comptais pas me laisser faire. Si elle me permettait d'entrer dans sa vie qu'elle réglait

comme du papier à musique, c'était, qu'au fond, elle devait avoir conscience que je lui plaisais. Moi-même, je l'avais compris. Elle pouvait attaquer, j'étais prêt.

Notre soirée promettait d'être intéressante...

Elizabeth

J'étais estomaquée. Il avait osé. Après avoir tenu ma parole, après avoir organisé un week-end pour lui et moi, après m'être dévoilée un peu plus pour lui, voilà qu'il agissait comme un freluquet, accourant vers une autre au lieu de déjeuner avec moi. Grave erreur ! Je n'étais pas une femme que l'on pouvait remplacer. Je n'étais pas une femme qui aimait partager. Je n'étais pas une femme qui acceptait que l'on annule un déjeuner une heure avant seulement ! Pour la première fois, Scott avait tout faux.

J'appuyai sur le bouton d'appel de l'imposant téléphone sur mon bureau et Virginie décrocha en quelques secondes.

- Annulez sur mon planning mon déjeuner à l'extérieur.
- Oui, mademoiselle Jones.
- Et apportez-moi un sandwich au poulet et aux légumes avec un café.
- Je m'en occupe !

Je revoyais les plans pour le concert d'Elliot le soir même, ajoutant quelques déplacements et renforçant la sécurité. Elliot avait insisté pour avoir une heure de dédicaces à la fin mais je réduisis le temps de trente minutes. Plus il s'éternisait, plus il y avait de risques.

Virginie entra et posa mon repas sur mon bureau tandis que je lui tendais le dossier pour le concert.

- Est-ce qu'il y a du nouveau concernant l'article à paraître demain ?
- Non, nous avons utilisé nos propres sources sans rien découvrir...
- Essayez encore.
- Bien sûr, mademoiselle Jones.

Elle sortit en trotinant et je croquai un bout de mon sandwich. Je mangeais moins par faim que par nécessité. Mon humeur massacante me coupait l'appétit. Entre Mine, le mystérieux article à paraître et Scott qui me décevait, j'avais de quoi être totalement furieuse. Mais si je voulais continuer à être efficace dans mon travail, je devais alimenter l'énergie dont mon corps avait besoin.

Je passais mon après-midi à tenter de convaincre Brandalina de ne pas quitter ma firme. J'avais déjà repoussé le rendez-vous qu'elle avait demandé bien plus longtemps que nécessaire dans l'espoir que mon équipe trouve une solution. En vain. Elle devait m'accorder encore un peu plus de temps. Mine avait peut-être déposé le brevet qui décrivait le matériau qu'elle utilisait et qu'elle avait inventé, mais il y avait forcément une solution ! C'était mon artiste, je l'avais dénichée et je refusais

de la laisser partir. Brandalina était trop prometteuse pour que je la perde. Retarder son entrée en scène au grand public me coûtait déjà bien trop d'argent.

Ce ne fut qu'en sortant de mon bureau, à 20 heures, que Scott reprit toute sa place dans mon esprit. Ma fureur, que j'avais cloisonnée tout l'après-midi, revint en force et brûla mes veines. Je détestais le sentiment que Scott avait fait naître en moi.

Il m'attendait à côté de l'ascenseur de mon immeuble, une expression plus déterminée que stressée peignant ses traits. Je sentis mon visage prendre son masque de glace. S'il voulait jouer, il allait le regretter. Je voulais des excuses, au minimum. Pas le baratin classique de la gent masculine. J'avais placé des espoirs en Scott. Je m'étais investie à ma manière dans cette relation. Il fallait qu'il comprenne que lui aussi devait faire des efforts.

Nous montâmes sans un mot à bord de la petite structure métallique qui nous hissa sans précipitation. J'enviais la mécanique de ces objets, dépourvus d'émotions. D'un autre côté, un ascenseur émotionnel aurait pu faire beaucoup de dégâts... Je calais mon cœur sur le rythme lent de l'ascension, examinant Scott grâce aux miroirs. Lui aussi me fixait par leur intermédiaire.

- Tu es en colère ?
- Oui, répondis-je d'un ton calme et maîtrisé.
- Est-ce que j'ai une chance de changer ton humeur ?
- Non.
- C'est bien ce que je pensais.
- Oh, il t'arrive de penser ?

Le ding retentit, les portes s'ouvrirent et je sortis avec raideur tandis que Scott marmonnait un « aïe ». Je ne l'attendis pas, ne le regardai pas et me contentai de déverrouiller mon appartement.

- *Hell*, j'aurais adoré déjeuner avec toi.
- Je ne suis pas en colère parce que nous n'avons pas déjeuné ensemble.
- Pourquoi alors ?

Je lui lançai un regard noir alors que j'enlevais mes escarpins.

- Cindy allait vraiment mal.
- Beaucoup de personnes vont mal dans le monde, Scott. Accours-tu pour chacune d'entre elles ?
- Elle est mon amie. Cindy a toujours été là pour moi. Elle m'a soutenu dans des galères inimaginables. Elle m'a poussé à maintenir notre premier rendez-vous.
- Il ne manque donc plus qu'elle t'ouvre son lit pour ne pas que tu attrapes froid, répondis-je avec sarcasme d'un ton cassant.

Il eut un léger sourire qui alimenta encore plus ma colère. Pour qui se prenait-il ?

- Cindy vient de se faire larguer.
- Et tu l'as réconfortée, comme c'est mignon.

Il rit légèrement et je me statufiai sur place. Osait-il se moquer de moi ?

– Sors de chez moi, Scott.

J'étais glaciale mais cela ne parut pas le déranger. Il s'avança vers moi et tendit une main que je repoussai.

– *Hell*, tu es juste jalouse ! Je trouve ça formidable.

– Je ne suis pas jalouse d'une fille totalement insignifiante pour moi, Scott. Je ne suis tout simplement pas le genre de femme qui tolère cette attitude.

– Tu es jalouse, assena-t-il. Et c'est bien !

Scott attrapa ma nuque, sa paume reposant sur ma joue, alors que je lui enfonçais mon index dans la poitrine.

– Fais attention aux propos que tu tiens !

– Parce que je suis heureux que tu ressenties un peu de jalousie ?

Il me fit reculer brusquement, me coinçant contre un mur, et plongea ses yeux chocolat dans les miens. Le marron de son regard était brûlant et féroce comme je ne l'avais jamais vu chez lui.

– Oui, j'en suis heureux, *Hell*, et je ne vais pas m'en cacher.

Je le fis rouler, le basculant à mon tour contre le mur et pesant de tout mon poids sur lui. Jamais je n'avais senti mon corps si éprouvé. Où était passé mon self-control ? L'énervement dansait en moi, se mêlant au désir de faire tomber Scott à genoux, de le posséder corps et âme. Je contrôlais difficilement les tremblements de mes membres.

– Je ne suis pas jalouse, tonnai-je.

D'un mouvement rapide, il reprit le dessus et glissa une jambe entre les miennes.

– Bien sûr que si, souffla-t-il. Et ça prouve que tu tiens à moi et à cette relation plus que tu ne veux bien le dire.

Je frappai son torse avec rage et l'envie tenaillante de le dévorer. Je savais que ce qui allait suivre n'était pas la pure vérité mais je m'accrochai de toutes mes forces à cette phrase que j'allais prononcer. Parce qu'elle résumait ma vie, tout ce que j'avais construit et mon mantra depuis des années.

– Je n'éprouve aucun sentiment, Scott !

Il ne fit pas attention à mes poings qui cognaient contre son torse, ses mains passèrent sous mes fesses et il me souleva à hauteur de son bassin. Je gémis lorsque je sentis la bosse qui déformait son pantalon et mes jambes s'enroulèrent d'elles-mêmes autour de lui.

– Ce n'est pas grave, *Hell*, souffla-t-il dans mon cou, je sais ce que tu ressens. Je suis capable d'attendre que tu arrives à le dire.

Il m'embrassa avec force, écrasant sans tendresse ses lèvres contre les miennes. Un désir brut nous consumait, nous poussait à nous dévorer l'un l'autre. Je sentais ses dents contre ma bouche et je mordais sans délicatesse sa lèvre inférieure. Il émit un son rauque qui me fit resserrer l'emprise de mes jambes sur lui. J'étais totalement dépossédée de moi-même. Mon contrôle avait disparu, laissant place à une folle passion que je n'avais jamais connue ni éprouvée. Je fourrageai dans ses cheveux alors qu'il me pétrissait les fesses. Il me décolla du mur, me portant, et j'en profitai pour reprendre l'avantage.

Je le poussais fermement et l'entraînai au sol alors que nous nous arrachions nos vêtements. Scott sortit un préservatif de la poche de son pantalon et, fébrile, le mit en place. Trempée par un désir insoutenable, je n'attendis pas plus de préliminaires et je m'empalai sur lui, hurlant lorsqu'il me remplissait totalement. Je bougeai comme une diablesse, nous faisant crier tous les deux et ne lui laissant pas de moment de répit.

Scott roula, me faisant basculer sur le sol. À genoux, soulevant mes hanches de ses mains, il continua d'entrer en moi avec une force toute nouvelle qui me crispa délicieusement. Le plaisir montait sans vouloir redescendre. Il était douloureux, exquis, insoutenable. Il ne semblait pas avoir de limites.

Je me tortillai pour grimper sur ses genoux, mes bras croisés derrière sa nuque, et repris le contrôle des mouvements, ne retenant plus ni mes gestes ni mes cris. J'étais une damnée, noyée dans son propre plaisir. Je sentais l'orgasme se rapprocher à grands pas alors que notre duel sensuel ne s'arrêtait pas.

Scott me souleva, me privant quelques secondes de la sensation de son sexe en moi, et plaqua mon dos contre son torse. D'un coup de reins puissant, il nous réunit de nouveau, me faisant trembler alors que je venais à la rencontre de ses va-et-vient, augmentant leur force. Je sentis sa main descendre sur mon clitoris qu'il taquina sans cesser ses mouvements. Ses cercles rapides sur ma chair rose couplés à ses coups de reins m'envoyèrent plus haut que je n'aurais pu jamais imaginer.

Je hurlai, mon corps convulsa alors que ma vision se brouillait. J'étais littéralement sonnée par ma jouissance alors que Scott se déversait en moi, me serrant de toutes ses forces contre lui. Nos corps se relâchèrent et s'entremêlèrent au sol, nous laissant haletants et incapables de bouger. Qui de nous deux avait gagné la bataille ? Je n'en avais aucune idée. Peut-être étions-nous arrivés à une sorte d'équilibre des forces. Une chose était sûre : j'étais prête à recommencer quand il le voudrait.

Scott

Je me réveillai dans le lit d'Elizabeth, complètement engourdi. Nous avons fini par atteindre sa chambre. Après avoir fait l'amour à même le sol – à moins que ce n'ait été une guerre ? –, nous avons traîné nos corps enlacés en direction de sa chambre sans parvenir à y accéder. Ce ne fut qu'à la troisième tentative que nous étions tombés à la renverse sur le matelas, en proie à des frissons d'extase incroyables. J'en venais à vouloir me disputer plus souvent avec ma reine des glaces.

Elizabeth se leva avant moi, comme à l'habitude, et fila à toute allure dans la salle de bains. Je repoussai les couvertures, me tirant tranquillement du lit, et j'entendis le sèche-cheveux résonner. Je fronçai les sourcils et voulus la rejoindre lorsqu'elle sortit en trombe de la salle de bains, fonçant vers le dressing.

– Quelque chose ne va pas ?

– Il faut que je me presse. Aujourd'hui est un jour d'alerte maximale.

– Pourquoi ?

– Un article va paraître. Un article sur moi. J'ai un mauvais pressentiment.

– Peut-être sera-t-il élogieux.

– Je ne pense pas, mais je ne vois pas quels racontars ils vont utiliser. Toute ma vie est filtrée à cent pour cent. Les médias n'ont jamais rien à se mettre sous la dent.

– Si ce ne sont que des rumeurs, l'article ne va pas avoir beaucoup d'impact.

– Les gens adorent se fier aux rumeurs, Scott, et ils ont apparemment une source.

– Est-ce que tu as fait quelque chose de mal ?

– Non, bien sûr que non. Ma conscience est tranquille, répondit-elle avec agacement en remontant sa jupe crayon.

– Alors ne t'inquiète pas.

– Tu ne mesures pas toutes les conséquences que peut avoir un article de journal... Et ce n'est vraiment pas le bon moment avec Mine qui nous talonne depuis plusieurs mois.

Malgré ses gestes rapides, elle parlait d'une voix posée qui força mon admiration. En toutes circonstances, Elizabeth semblait avoir le contrôle. Je ne voyais pas vraiment comment un article pouvait venir à bout de cette femme, mais si son instinct la mettait en alerte alors je lui faisais confiance.

– Très bien, vas-y, file. Je fermerai derrière moi.

Elle hocha la tête, attrapa son sac et se dirigea à vive allure vers la porte. Une main sur la poignée, elle stoppa son geste et revint vers moi tout aussi rapidement avant de m'embrasser comme si sa vie en dépendait. C'était un baiser profond, long, audacieux et surprenant. *Hell* ne m'avait

jamais embrassé avant de partir mais, au-delà de ça, son baiser était presque désespéré et me donnait l'impression que je n'allais plus jamais la revoir. Mon cœur se serra avec douleur alors qu'elle repartait sans se retourner.

J'essayai de chasser cette impression pendant que je me préparais, les muscles encore délicieusement noués par nos acrobaties de la veille. J'allais directement chez un marchand de presse et le journal me tapa dans l'œil. En noir et blanc, Elizabeth s'affichait en couverture dans une photo de piètre qualité, visiblement volée, lors du gala donné en mon honneur. J'étais d'ailleurs face à elle alors que nous étions en grande conversation. Je sus exactement de quel moment il s'agissait. Elizabeth m'avait demandé de la suivre, m'attirant dans un coin à part pour, visiblement, protéger ma vertu.

Je secouai la tête, sonné. Je commençai à ressentir le mauvais pressentiment qui avait parcouru le corps d'Elizabeth ce matin. Cette photographie m'était désagréable à voir : j'avais l'impression que l'on m'avait dépouillé d'un moment d'intimité. Exposé ainsi, je me sentais vulnérable. Je me saisis d'un exemplaire et essayais de cacher mon visage sur la photographie alors que je réglais au comptoir, mal à l'aise. Je me dirigeai ensuite à la hâte vers ma voiture dans laquelle je m'enfermai prestement. Elle crachota encore plus que d'habitude, comme si elle aussi avait du mal à avaler ce cliché. Je jetais des petits coups d'œil inquiets au journal que j'avais balancé sur le siège passager tandis que je conduisais, aussi rapidement que me le permettait ma vieille carlingue, en direction de ma maison.

À peine avais-je fermé ma porte que je me précipitai sur l'article, le lisant avec une horreur non dissimulée. J'étais profondément choqué et indigné. J'étais également terrifié par la réaction d'Elizabeth. Je tenais un véritable torchon dans les mains qui avait détourné une vérité pour en faire un mensonge révoltant mais que les gens pourraient peut-être croire. Je me sentais totalement démuni alors même que je désirais faire quelque chose.

LA FACE CACHÉE D'ELIZABETH JONES, MILLIARDAIRE À SES HEURES

Le véritable talent de Jones

Elizabeth Jones entretient des liaisons sulfureuses avec les nouveaux artistes pour les attirer dans son entreprise.

Ou comment coucher peut-il vous transporter jusqu'au sommet.

Qu'on se le dise, Elizabeth Jones est arrivée là où personne ne l'attendait. Issue d'un milieu modeste, la voici en haut de l'échelle alors que rien ne l'y prédisposait. Un miracle ? Une personnalité hors norme ? Une intelligence redoutable ? Peut-être même le lot complet ? On s'extasiait devant elle, enviant son succès, rêvant un jour de l'imiter et de grimper les échelons. Oui, mais... Si Elizabeth Jones, la vénérée de notre époque, n'était finalement qu'une femme comme les autres ? Si son seul véritable talent était... La nymphomanie ?

Passer sous le bureau pour arriver au sommet, la recette est vieille comme le monde et semble avoir été utilisée par cette reine incontestée. *News Secrets* vous le confirme ! Selon notre source C., qui désire garder l'anonymat - et nous la comprenons -, Elizabeth Jones recrute ses hommes et femmes aux « multiples talents » (comme elle aime les appeler) en les attirant dans son lit. Intox, criez-vous ? Eh bien non ! *News Secrets* vous délivre même un nom !

Scott Anderson, le fameux écrivain propulsé par Elizabeth Jones, n'a pas atterri dans ses filets par hasard. Nous parlons d'un contrat passé sur un oreiller ! Car oui, qu'on se le dise, Elizabeth Jones entretient une liaison volatile et brûlante avec l'auteur de *Jusqu'au bout de l'enfer...* Pire ! Une fois le contrat passé et l'auteur cadenassé, Elizabeth Jones oublierait toutes gâteries et traiterai ce dernier avec une indifférence glaciale.

News Secrets s'est rendu dans les bureaux du principal concurrent d'Elizabeth Jones : Philip Mine. « J'avoue ne pas être surpris par cette nouvelle. J'ai toujours pointé ses méthodes douteuses. On ne peut pas tenir un marché sous son joug sans quelques manœuvres malhonnêtes et peu enviabiles derrière. J'avais déjà eu vent de cette information mais j'avais préféré ne pas y croire. »

Et comment concurrencer une femme prête à s'allonger ? *News Secrets* se pose la question et attend vos réactions !

Je dus relire l'article plusieurs fois – ou me contentai-je de le fixer avec des yeux vides ? – et ce ne fut que lorsque les coups frappés à ma porte devinrent plus virulents que je sortis de ma torpeur. J'ouvris mécaniquement, tel un zombi, et il me fallut une minute pour réaliser qui se tenait devant moi avec des yeux rouges et gonflés.

– Cindy ?

Elle bascula dans mes bras et éclata en sanglots.

Elizabeth

Le monde autour de moi s'agitait en tous sens. On aurait dit une ruche fourmillant d'abeilles au travail. L'article était tombé, dégradant au possible. Il n'y avait plus de doute à avoir : quelqu'un m'avait trahie. L'interview de Mine n'était pas une simple coïncidence. C'était un clin d'œil dégoulinant de rancœur pour me signifier qu'il avait gagné la partie. Me pensait-il aussi fragile ? Je n'étais plus la lycéenne qu'il avait connue. Je ne me laissais pas abattre si facilement.

- Virginie, contactez nos avocats. Je veux poursuivre ce journal et sa source pour diffamation.
- Oui, mademoiselle Jones.

Elle se saisit avec empressement du téléphone, me jetant des coups d'œil anxieux. Tous avaient peur que j'explode. J'étais comme une bombe à retardement à leurs yeux.

- Jacobs, ramenez-moi tous les dossiers du personnel.
- Tous ?
- Sans exception.

Il courut vers l'ascenseur pour descendre dans son bureau tandis que je me tournais vers d'autres membres de mon équipe.

- Stan, savez-vous si Mine a eu d'autres collaborations annoncées récemment.
- Je ne crois pas, mademoiselle Jones.
- Soyez-en sûr !

Il se tassa sur lui-même et saisit son Smartphone pour faire des recherches sans plus tarder. Le « ding » des ascenseurs retentit et j'observai Scott en descendre. Il n'était pas seul et je sentis tout mon personnel stopper son élan. Ne voyait-il pas que ce n'était pas le bon moment pour apparaître ? Avec cet article à la une, il aurait mieux fait de rester cloîtré chez lui ! Et pourquoi était-il toujours accompagné de cette blonde au visage poupin ?

- Monsieur Anderson, je suis désolée mais je crains de ne pas pouvoir vous recevoir aujourd'hui.
- Oui, j'ai lu l'article de ce matin... C'est pour cela que je, enfin, que nous sommes ici. Nous avons des informations qui pourraient vous être utiles.

Je les jugeai un court instant, mon corps droit comme un i, remarquant le teint blême de la prénommée Cindy. Je haussai les sourcils et fis un geste vers mon bureau.

- Dans ce cas-là, je vous en prie, entrez.
- Stan ? croassa Cindy en écarquilla les yeux. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je me tournai vers l'heureux concerné qui devint blanc comme un linge. Je sentis les rouages de mon cerveau tourner tandis qu'une brise glaciale balayait mon corps de haut en bas.

– Stan, joignez-vous à nous.

Ma voix claqua. Ce n'était pas une demande. C'était un ordre. Il se crispa mais nous suivit sans un mot et je fermai la porte derrière tout ce beau monde.

– Je vous écoute.

– Je... Je ne sais pas par quoi commencer, répondit Cindy.

– Bien sûr que si, sinon vous ne seriez pas ici.

Scott passa une main réconfortante dans le dos de la blonde et je sentis mon cœur se vider de la moindre trace d'émotion.

– Cindy a fait une rencontre le soir du gala. Un certain Philip.

Je sentis mon corps se figer un peu plus, devenant une statue de glace. Seule ma tête bougea légèrement pour fixer Cindy d'un air qui aurait fait fuir n'importe qui. Elle gigota, mal à l'aise, et se sentit obligée de se défendre.

– Il m'a abordée. Il avait l'air gentil. On s'entendait bien. Enfin c'était ce que je croyais.

Sa voix éraillée m'insupportait plus encore aujourd'hui. Philip. Oui, cela pouvait être une coïncidence. Mais je ne croyais pas aux coïncidences.

– Je l'ai dit à Scott : je pensais vraiment que c'était un coup de foudre ! Je... Je lui ai fait confiance et il m'a amenée à parler de certains sujets. De Scott. De son livre. De son éditeur. De la relation que vous aviez l'un et l'autre. Je n'ai pas vu le danger ! C'était une simple discussion entre lui, son ami et moi. Je ne pouvais pas savoir que son « ami » était un journaliste. Je l'ai seulement compris quand ils ont parlé de l'article ! Et je jure, bon sang, je jure que je n'ai pas dit toutes ces horreurs. Simplement que vous aviez eu une liaison d'une nuit qui s'était mal finie !

– Et le fait de parler de tout cela avec mon concurrent direct, Philip Mine, ne vous a pas mis la puce à l'oreille ? Vous n'avez absolument pas vu qu'il y avait anguille sous roche ?

Elle secoua la tête, les yeux embués de larmes. Je n'avais cependant aucune pitié en moi. Oui, je savais que Philip pouvait être redoutable. Il profitait des femmes et les trompait. Mais, ce qui était mis en jeu, c'était ma carrière tout entière, mon honneur, mes valeurs. Tout ce que j'étais en somme. Cindy n'avait pas tiré, non, mais elle avait pointé l'arme sur moi.

La mâchoire totalement crispée, je me tournai vers Stan qui semblait sur le point de vomir. Oui, toutes les pièces du puzzle se mettaient en place. Le jour où j'avais rencontré Scott, Stan avait été recruté. En formation auprès de Jacobs, il avait assisté à toutes les réunions. Le traître ne pouvait être que lui.

– Ce qui me fait poser la question suivante : comment vous connaissez-vous ?

Ce ne fut pas Stan qui répondit mais Cindy. On aurait dit un torrent d'eau qui n'arrivait plus à s'arrêter.

– Je l'ai croisé dans le bureau de Philip. Il concluait une affaire.

– C'était la dernière, la dernière ! s'écria-t-il. Je ne lui ai jamais tout donné, ni tout dit ! Je l'aiguillais de temps en temps ! Mais je n'ai pas participé à cet article !

– Non, vous avez simplement vendu à mon concurrent des informations qui lui ont permis d'asseoir sa position et de nous voler une part du marché.

– Je n'ai fait que l'aiguiller ! répéta-t-il. Ce n'était pas bien méchant ! Et j'avais tellement besoin de cet argent !

Je croisai calmement les mains devant moi, inspirai par le nez et ne répondis pas à ses braillements.

– *Hell*, ce n'est pas entièrement de leur faute...

Je regardai Scott, mettant clairement une barrière entre lui et moi. Notre relation ne pouvait pas interférer dans mes choix. Il fallait être logique, implacable.

– Cindy, je vais demander à Virginie de vous conduire à nos avocats. Vous allez leur répéter tout cela, sans rien oublier. Excepté que vous allez ajouter ceci : la relation que j'ai entretenue avec Scott n'a pas duré une seule nuit. Elle a perduré. Une véritable passion, dis-je avec détachement.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Scott, les yeux écarquillés.

– Une photo, une source, des noms... C'est tout ce qu'il faut aux gens pour croire à la véracité des propos tenus. Plutôt que de nier tout en bloc, ce à quoi les gens ne vont jamais croire, nous allons nous en servir. Effectivement, nous avons couché ensemble mais parce que nous vivions une passion que nous ne pouvions pas contrôler. Rien à voir avec l'entreprise et ton travail, donc.

– Cela me gênerait moins si tu avais l'air de le penser.

Il était tendu et me défiait du regard.

– Je vais demander à Virginie d'annoncer nos fiançailles. L'engagement fera un contrepoids suffisant pour faire pencher le public de notre côté.

Scott parut profondément choqué. Ses yeux reflétaient une douleur muette. Il m'observait comme s'il ne m'avait jamais vue et je soutins son regard.

– Fais comme tu le souhaites. On pourra rompre nos fiançailles assez rapidement et arrêter tout ce manège.

Il sortit sans plus un mot et malgré ma double armure, mes barrières et mon cœur gelé, je sentis quelque chose se fissurer en mon être. Scott venait clairement de mettre fin à toute relation que ce soit. Cela n'aurait pas dû m'affecter pour un sou. Je serrai les dents, passai outre et appelai Virginie

pour lui expliquer la situation.

- Et pour Stan ? demanda-t-elle d'un air mauvais.
- Il rejoindra nos avocats plus tard. Avant ça, j'ai d'autres plans pour lui.

Elle hocha la tête et embarqua Cindy. Je fixai mon attention sur Stan, le dernier dans mon bureau, ratatiné sur lui-même.

- Que diriez-vous de racheter vos erreurs ?
- Oui ! Bien sûr ! Tout ce que vous voudrez.
- Si vous faites exactement ce que je vous dis, je ne porterai pas plainte contre vous. Vous ne travaillerez plus jamais dans mon entreprise mais cela vous évitera une amende phénoménale et une vie ruinée. Pour cela, il va falloir suivre mes instructions à la lettre. Et plus de faux bond.
- Tout ce que vous voulez !

Il se précipita vers moi, presque à genoux et mains en avant, comme s'il priait. Il pouvait. J'étais sûre que mon plan n'allait pas du tout lui plaire.

Scott

– Un autre, s’il vous plaît.

Je poussai mon verre et le barman vida un autre Scotch dans celui-ci. Je le sirotai, amer et désabusé. J’y avais cru. Jusqu’au bout. Mais Elizabeth avait ruiné mes espoirs en une seule conversation.

Jamais elle ne pourrait ressentir quoi que ce soit. Elle me l’avait déjà dit, bien sûr, mais je n’avais pas écouté. J’avais été aveuglé par mes propres sentiments. Après tout, c’était donc de ma faute. Mais j’avais tout de même l’impression de m’être pris un mur en plein dans la figure.

Le froid détachement dont elle avait fait preuve en décrivant notre prétendue passion m’avait écorché les oreilles et le cœur. C’était mécanique, robotique, absolument pas humain. Elizabeth m’avait montré un fonctionnement qui me dépassait et que je n’arriverai jamais à saisir. Cette histoire de fiançailles m’avait achevé. C’était à mes yeux quelque chose de sérieux, qui aurait peut-être pu se réaliser dans un futur lointain. Pour elle, c’était un jouet, un objet que l’on pouvait secouer devant tout le monde avec indifférence. Une pièce pour servir sa cause, son entreprise.

Je voulais tout simplement faire partie de sa vie. Je ne demandais pas l’impossible, seulement un peu d’attention et de considération. Mais je ne pouvais pas prétendre y arriver. La vie d’Elizabeth était son travail. Il n’y avait pas de place pour autre chose. Elle n’arrivait pas à diviser son cœur, son âme et son corps en deux. Elle misait tout sur son entreprise.

Regrettais-je nos moments passés ensemble ?

– Encore, s’il vous plaît.

Non, je ne le pensais pas. J’avais été passionné en ce qui me concernait. J’avais vécu des choses folles. Je l’avais aimée. Même si je ne lui avais jamais dit. Peut-être aurais-je dû. Cela m’aurait permis de comprendre plus vite la situation. Cependant, Elizabeth m’avait fait grandir et mûrir. J’étais devenu quelqu’un, un écrivain, alors que je ne parlais de rien. J’avais vaincu ma peur et mon anxiété face à elle. J’avais plus de confiance et de détermination. Oui, j’avais tout ça. Sauf *Hell*. Sur ce plan, j’étais obligé de m’avouer vaincu. On peut se battre. Il le faut. Mais lorsque l’on est seul à se démener et à batailler, cela n’a aucun sens. On ne peut pas lutter éternellement seul et on ne peut pas non plus obtenir des résultats fabuleux. J’avais cru me battre avec Elizabeth, mais elle m’avait laissé m’agiter tout seul. Je venais de m’en apercevoir aujourd’hui.

Je commandais encore un autre verre alors que mon esprit refusait d’effacer l’image d’Elizabeth. Il était sûrement en lien avec mon cœur comprimé par la douleur et l’espoir fou de la voir débarquer

dans ce bar pour m'avouer sa flamme. Mais, la porte du bistrot restait close. Elizabeth ne devait même pas penser une seule seconde à moi. Je la voyais clairement marcher avec détermination sur ses talons, tranchant l'air et la foule comme une lame redoutable, ne laissant rien ni personne se mettre entre elle et son entreprise. Je n'avais aucun doute là-dessus. J'étais sûr qu'elle la sauverait. Ce Mine était bien fou ou bien sot pour oser penser le contraire.

Je payai et sortis, refusant de me noyer un peu plus dans l'alcool. J'avais déjà assez bu comme cela. Je marchai tranquillement dans les rues, décidant de rentrer à pied. Cela allait me prendre plus de temps qu'il était raisonnable d'en perdre mais j'avais besoin de regarder tourner le monde. Je me sentais brisé, dépouillé, et les gens continuaient à marcher, à se croiser, à parler. Tout était tel que d'habitude.

Il n'y avait que moi qui déambulais, perdu, et je me demandais si, sans *Hell*, j'arriverais encore à trouver qui j'étais et où j'allais.

Elizabeth

Tous les visages se levèrent vers moi quand j'entrai dans l'immeuble. Ils savaient qui j'étais et leurs mines étonnées m'amusaient. Peut-être me croyait-il folle à lier. Stan avait eu l'air de le penser. Tremblant à côté de moi, il me suivait tant bien que mal alors que je me dirigeai d'un pas assuré vers l'accueil.

La réceptionniste me détailla, bouche entrouverte, et en perdit son langage. Elle me fixa sans me saluer ou me demander le motif de ma visite. Je lui souris d'un air froid et me penchai vers elle comme si elle était ma proie. Ce qu'elle allait être si elle ne faisait pas ce que je lui demandais.

– Mademoiselle Jones, annoncez-moi.

– Je... Monsieur... Enfin, il...

– Prendra le temps de me recevoir, soyez-en assurée. Je suppose que son bureau est au dernier étage ?

Elle hocha la tête et je me dirigeai sans plus attendre vers les ascenseurs.

– Non, vous ne pouvez pas...

– Regardez-moi.

Je montai et elle se précipita vers son téléphone alors que les portes se refermaient. J'appuyai sur le bouton 28 et jetai un coup d'œil à Stan dont le teint virait au vert.

– Faites ce que je vous ai dit et tout ira bien.

– Permettez-moi d'en douter... Je continue de penser que c'est une très mauvaise idée.

– Eh bien, il fallait y réfléchir avant de vendre mes informations.

Il déglutit sur le « ding » de l'ascenseur et je sortis au moment où Philip Mine ouvrait la porte de son bureau à la volée. Il se figea, me détailla plusieurs minutes alors que je marchais sur lui. Il avait dû croire à une mauvaise plaisanterie de la part de ses employées mais j'étais bien là. Le voir, pour quelques instants, cloué sur place me ravit.

– Nous devons discuter.

Il lança un bref regard à Stan avant de revenir rapidement sur moi. Mine me considérait comme celle qu'il fallait garder à l'œil et il avait raison. Peut-être avait-il plus de neurones que je l'avais supposé au départ.

– Tu ne veux pas un tête-à-tête, comme au bon vieux temps ?

Sa voix n'avait pas beaucoup changé. Elle était grave et loin d'être désagréable. Elle glissait sur votre peau, vous caressant. J'avais adoré son intonation, autrefois, mais aujourd'hui elle me donnait des frissons de dégoût. Philip Mine n'avait pas beaucoup changé non plus. Il était grand, avec des épaules larges et des muscles travaillés. Sa peau était hâlée, ses cheveux d'un noir foncé et ses yeux d'un bleu profond. N'importe quelle gamine naïve l'aurait trouvé séduisant. L'apparence qu'il dégageait n'avait rien à voir avec sa véritable nature. Il était vil et manipulateur.

– Je sais parfaitement ce que je veux, je vous remercie, monsieur Mine.

Il éclata de rire et esquissa un geste pour me toucher la joue avant de laisser retomber sa main. Je penchai cette fois non pas pour de l'intelligence mais pour un instinct de survie.

– Oh, c'est tellement mignon ! Cette distance que tu essayes de mettre entre nous ! On sait très bien tous les deux que cette distance n'existe plus depuis longtemps.

Il me détailla minutieusement, descendant sur mon corps avec une expression affamée. Je ne lui fis pas l'honneur de lui répondre, me contentant de relever un sourcil avec lassitude. Je m'étais attendue à ce qu'il joue sur notre relation. Philip pouvait dire ce qui lui plaisait, je ne me ferais pas prendre à son jeu.

– Bon, eh bien entrons, dit-il finalement avant de lever une main à l'adresse de Stan. Si nous nous jetons l'un sur l'autre pour baiser sur mon bureau, ce qui ne serait pas étonnant, tu auras l'obligeance de sortir, s'il te plaît.

Je me raidis imperceptiblement alors que Mine guettait ma réaction. Je passai devant lui, l'expression figée dans un masque impassible, et je remerciai mes années d'entraînement à l'ignorance. Mine me donnait l'irrésistible envie de lui cracher au visage, mais ce n'était pas digne de moi. Je valais bien plus que ça et j'étais capable de me contrôler même en l'entendant utiliser des grossièretés pareilles. J'étais Elizabeth Jones.

Son bureau était à son image. On pouvait y ressentir toute son arrogance et son narcissisme. Son maillot de footballeur était accroché à un mur, ainsi que quelques trophées et médailles. Le ballon typique de son sport, ovale et en cuir marron doté d'un lacet, trônait sur son bureau. Il y avait des photos de lui un peu partout prises lors de plusieurs événements importants ou devant des monuments de pays étrangers. Il y avait également un portrait d'un corps féminin, du nombril jusqu'au haut des cuisses, avec une main masculine cachant le sexe féminin. La pièce me donnait presque de l'urticaire. Mais ce qui m'interpella par-dessus tout, c'était un dossier fermé duquel un cliché dépassait à moitié. C'était l'image officielle que j'avais choisie pour accompagner ma biographie.

– J'adore toujours autant te laisser passer devant moi, Elizabeth, tu es toujours très bien faite ! C'est dommage qu'une poule comme toi fasse un boulot d'homme. Se laisser pousser une paire de couilles, ça gâche la beauté de la nature et ça fait fuir ceux qui voudraient bien prendre soin de toi.

Je laissai tomber la remarque sexiste, déplorant qu'il ne sache toujours pas que nous étions au

XXI^e siècle. Je ne relevais pas non plus que je n'avais pas besoin que l'on prenne soin de moi et que, par ailleurs, ma « paire de couilles » n'avait pas semblé le déranger lorsqu'il avait suggéré cette partie de jambes en l'air sur son bureau.

– Bien que cette ignorance exacerbée soit parfaitement drôle, je ne suis pas ici pour écouter tes glossolalies¹⁰.

– Oh mais que puis-je pour toi, Mademoiselle la Grande Manitou ? Tu sais que tu as un joli article sur toi depuis ce matin ? Moi qui pensais que tu avais acheté tous les journaux du pays ! Quelle surprise !

– Pas si surprenant pour vous...

– Laisse tomber les vous, bébé...

– Puisque vous avez contacté les journaux vous-même.

– Moi ? J'aurais fait ça, hein ?

– Stan, peux-tu me répéter ce que tu m'as confié ce matin ?

Je priais rarement mais, devant la mine de Stan, j'implorai pour qu'il ne fasse pas sous peu une crise d'apoplexie. J'avais besoin qu'il tienne encore un peu. Mine s'était lui-même embarqué sur le terrain dangereux que j'avais construit.

– Monsieur Mine m'a payé contre des informations, baragouina-t-il finalement.

– Ce qui signifie en terme plus clair, que vous avez influencé un de mes jeunes employés, lui avez fait miroiter de l'argent pour pouvoir obtenir des informations confidentielles et vous approprier un travail qui n'était pas le vôtre.

Philip haussa les épaules en faisant une grimace condescendante. Il était fier de lui. Je décidai d'exploiter cette faille. J'avais besoin qu'il confirme tout haut ce qui avait été dit.

– Eh bien, bravo je vous félicite. C'était vraiment bien joué. Vous avez volé une partie considérable des bénéfices que j'aurais pu engendrer et vous achevez ce matin votre stratagème avec cet article diffamatoire.

– Cela ne se serait jamais produit si tu ne m'avais pas sous-estimé, Elizabeth. Tu es là, avec tes grands airs, pensant pouvoir mener ta barque toute seule et me laisser sans rien. Tu t'es toujours voilé la face en pensant pouvoir tout gérer et sans te préoccuper de mes actions.

– Cela n'arrivera plus.

– Et comment comptes-tu faire ? La partie est gagnée. J'ai gagné. Stan m'a permis de réduire l'avance que tu avais sur moi et maintenant, grâce à l'article de ce matin, ta cote va chuter. Je ne donne pas longtemps avant que tout s'écroule pour toi. Alors tu viendras vers moi pour avoir un travail et j'aurais peut-être la bonté de t'employer à mon service. Si tu me rends également quelques services également à l'occasion, susurra-t-il.

– Croyez-vous vraiment qu'après m'avoir traînée dans la boue, j'aurais le désir d'être votre puterelle ?

Mon ton était grinçant tellement mes dents étaient serrées. J'avais envie d'exploser. La colère dansait dans mes veines mais je ne voulais pas lui laisser la moindre marge de manœuvre sur moi. Je

devais garder mon calme.

– Deux ou trois coups de reins, c’est tout ce dont une femme a besoin pour oublier même son nom, bébé.

– C’est ce que vous vous êtes dit lorsque vous avez séduit Cindy ? N’est-ce pas plutôt vous que vous faites passer pour un gigolo, à combler les désirs d’une femme innocente pour détourner ses propos et s’en servir pour m’atteindre ?

Il rit encore une fois, croisa ses bras et s’appuya sur son bureau. Il était orgueilleux, arrogant. Il se pensait invincible, il croyait que la partie était terminée et c’était son point faible.

– Cette fille était aussi naïve que toi lorsque je t’ai connue. Un article n’est pas cher payé pour tout ce qu’elle a pris ! Même si j’avoue m’être régalaé : elle avait des courbes affolantes.

– Vous êtes dégoûtant.

—Et ça te plaisait à une époque ! Après tout, ce que mon ami a écrit dans cet article n’est pas tout à fait faux. Je lui ai dit moi-même que tu étais sacrément dévergondée quand tu le voulais et que cet auteur n’avait rien dû regretter de son contrat. Ce que la petite disait était bien trop sage, elle ne connaît pas le feu qui circule en toi ! Tu l’aurais entendue, à dire que tu avais eu une relation d’une nuit avec Anderson mais qui n’avait pas abouti parce que tu avais sûrement un cœur de glace ! Comme si ça suffisait au public !

Je soupirai presque de soulagement alors qu’il continuait sur sa lancée. J’en avais largement assez et je ne l’écoutais plus. Philip Mine n’avait vraiment pas changé : il était toujours un sombre idiot. Il n’avait pas fallu beaucoup de temps pour qu’il avoue ses fautes d’une voix forte et claire. Sans compter le nombre d’insultes et remarques déplacées qu’il avait formulé. Avec tout cela, je n’aurais plus de soucis à me faire pour longtemps !

– C’est bon, Stan, allons-nous en.

Il défaillit presque de soulagement et sauta sur la porte. Je tournai également les talons mais une main s’accrocha sur mon poignet.

– Eh ! Où est-ce que tu vas ?

– Aussi loin que possible.

Je tirai sur mon bras alors que Stan tenait la poignée de la porte, visiblement paralysé par notre échange.

– C’est quoi ce délire, Elizabeth ? Tu viens dans mon bureau pour repartir aussi sec ? Tu n’es pas du genre à venir sans raison, tu as...

Il se tut, vira à l’écrevisse alors que ses yeux s’écarquillaient et que sa main se resserrait davantage sur mon articulation, coupant ma circulation sanguine.

– Où est-ce qu’il est ?

- Je ne vois pas de quoi vous parlez.
- Arrête ce petit jeu ! Où est-ce que tu l'as planqué ?

Il me repoussa en arrière et mes hanches cognèrent contre son bureau. Stan couina et prit ses jambes à son cou, me laissant seule avec Philip. Il avait l'air d'un chien enragé et je savais pertinemment qu'il avait compris. Je n'allais néanmoins pas lui faire le plaisir de tout avouer et de plier devant lui.

Je me redressai alors qu'il se jetait sur moi, me coinçant contre son bureau, et attrapait chacun de mes bras, me courbant vers l'arrière. La position était désagréable mais je serrai les dents.

- Donne-moi ton putain de magnétophone, Elizabeth ! Ne me prends pas pour un con !

Une de ses mains me lâcha et palpa mon haut puis ma jupe sans rien trouver alors que je tentai de le repousser. Philip avait cependant gardé sa musculature et la force brute ne servait à rien contre lui.

- Lâchez-moi tout de suite !

– Oh mais tu as dû le planquer dans un endroit intime alors ! Où il est, Elizabeth ? Dans ton soutif ou dans ta culotte ? Mais peut-être que ça te plaît que je le cherche ? Oui, tu aimes ça, en fait !

Son autre main lâcha mon second bras pour mieux saisir une touffe de mes cheveux et me les tirer en arrière. Les larmes me montèrent aux yeux malgré moi mais je retins mon cri tandis qu'il sortait mon chemisier prune de ma jupe.

- Par quoi on commence alors, Elizabeth ?

Sa main glissa sur mon ventre, me donnant la nausée, et se rapprocha dangereusement de mon soutien-gorge où était effectivement fixé le magnétophone. Les larmes perlèrent au coin de mes yeux tandis que la hargne gonflait en moi.

- On commence par toi ! crachai-je, oubliant tout vouvoiement.

Je levai le genou avec force alors que sa main avait presque atteint son but, visant sous la ceinture. Le choc lui coupa le souffle et il me lâcha spontanément. Je le contournai rapidement, courant vers la porte. J'étais quasiment sur cette dernière lorsqu'il me percuta par-derrière, me plaquant au sol. Il me tourna et je sentis la gifle qu'il m'infligea plus que je ne la vis. Je tendis les mains en avant, tentant de le repousser et plantant mes ongles dans sa peau. Il rugit, fou de violence et saisit mes épaules. Il me secoua avec virulence, floutant mon monde. Ce ne fut que lorsque son poids se volatilisa de mon être que je me rendis compte de la présence d'autres personnes.

Je clignai des yeux alors que l'on me parlait et m'aidait à me redresser. J'étais complètement sonnée. Je vis les uniformes puis deux policiers maîtriser Philip à terre qui proférait des insanités.

- Madame, madame, vous allez bien ?

Je clignai encore une fois des yeux, observai brièvement le policier qui me secourait sans comprendre dans un premier temps ses paroles. Je vis Stan au loin, derrière la porte et la foule qui s’y pressait, sautillant sur une jambe pour m’apercevoir. Je compris que c’était lui qui avait appelé les forces de l’ordre.

– Oui, soufflai-je, je crois.

Le policier hocha la tête alors que ses collègues embarquaient Mine. Il m’aida à me lever et me scruta avec inquiétude.

– On va s’occuper de vous, madame. Ne vous inquiétez pas.

Je hochai la tête encore une fois. Cela faisait bien longtemps que je ne m’étais pas sentie aussi fragile. Je me frottai le visage, lasse, alors qu’il m’escortait vers les ascenseurs puis je défis mon magnétophone et lui tendis. Il l’observa avec circonspection et le prit avec prudence.

– Vous allez en avoir besoin, soufflai-je, épuisée. Ça et mes avocats.

Après un tour entre des mains médicinales et une première déclaration, je laissai le soin à mes avocats de résumer les faits et de protéger mes arrières. Virginie avait l’air complètement affolée en venant me chercher. Elle m’examinait du coin de l’œil sans avoir conscience que je pouvais la voir. Ma joue était rouge et gonflée. Ma lèvre inférieure légèrement fendue. Mais j’avais perdu trop de temps à être coincée entre les policiers et les médecins. Je devais sortir. C’était primordial.

Devant le poste, une flopée de journalistes nous attendait, nous barrant l’accès à la voiture.

– Mademoiselle Jones, est-ce vrai que M. Mine vous a attaquée sans raison ?

– Que faisiez-vous dans son bureau ? Une future collaboration ?

– Mademoiselle Jones, une source policière m’a informé que Mine avait essayé de mettre fin à votre carrière avant de s’en prendre directement à vous, est-ce vrai ?

Je songeai un instant à m’arrêter, à relever la tête et à expliquer tout le déroulement des faits avec détachement, comme la chef d’entreprise fortunée que j’étais. Mais, à la place, je regardai sans un mot mon assistante qui hocha la tête et s’arrêta pour répondre à ma place. Je m’engouffrai dans la voiture qui démarra en trombe.

Mon portable à la main, je tapai rapidement un message que je n’aurais jamais cru rédiger un jour.

[J’aurais dû t’écouter plus tôt mais j’ai compris.

Je crois...]

J’envoyai rapidement ce texto à ma mère sans avoir le temps de changer d’avis. Je reçus sa réponse moins d’une minute plus tard alors que mon pouce planait au-dessus d’une touche de mon téléphone.

[Alors n'hésite pas, Elizabeth : fonce.]

La guerre était loin d'être finie pour moi. Je n'avais pas encore gagné la plus importante des batailles et je ne savais pas si j'allais y arriver. Néanmoins, j'appuyai sur la touche appel de mon téléphone, prête à tout pour réussir.

[10](#) Une expression moyenâgeuse, mignonne à souhait, pour désigner une suite de paroles incompréhensibles.

Scott

Mon allure d'escargot n'avait pas favorisé mon parcours. Traînant des pieds, j'avais dû perdre plusieurs longues minutes sur le trajet, mais je n'avais pas la force de marcher avec entrain. J'étais presque arrivé chez moi, me demandant encore quand j'allais récupérer ma voiture, lorsque j'entendis des pneus crisser.

Toutes mes entrailles se serrèrent alors que la peur me submergeait. Je me tournai d'un bond, les yeux écarquillés comme ceux d'un lapin pris dans les phares d'une voiture, pensant voir une mamie au volant fonçant droit sur moi. Je fus soulagé un bref instant de constater qu'il ne s'agissait que d'un SUV noir s'arrêtant à ma hauteur jusqu'à ce que les portes s'ouvrent et que deux gorilles se précipitent sur moi. Ma peur me figea instinctivement et appuya douloureusement sur ma vessie tandis que les deux hommes s'emparaient chacun d'un de mes bras. Ils me poussèrent en avant et, seulement à ce moment-là, je commençai à me débattre. Sans grand succès. Je posai un de mes pieds contre la voiture poussant en sens inverse et hurlant pour qu'ils me lâchent ou que quelqu'un vienne à mon secours. J'étais terrifié et je n'arrivais pas à leur résister. Malgré mes coups de tête vers l'arrière et mes pieds ancrés de chaque côté de l'ouverture, ils me poussèrent sans ménagement à l'intérieur aussi facilement qu'un enfant.

La voiture démarra sans plus attendre alors que je me redressai tant bien que mal. Mais que se passait-il ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez mais si c'est de l'argent je n'ai pas encore perçu mes droits d'auteur !

– Je ne crois pas que l'argent soit son motif, dit une voix à l'avant du véhicule.

Son motif... Je déglutis et fixai le siège comme un damné. Qui était-ce ? Pour qui travaillait-il ? Un homme d'un certain âge se tourna finalement. Il avait un air profondément gentil. Bordel ! On ne devrait pas se fier à l'apparence d'un homme !

– Pour quoi alors ?

Il haussa les épaules et émit un son qui laissait clairement entendre qu'il n'en avait aucune idée lui-même.

– Écoutez, vous ne semblez pas m'en vouloir personnellement. Je n'ai rien non plus sur moi. Mais il faut que vous sachiez qu'un enlèvement peut vous coûter cher ! S'il y a séquestration, ça sera encore pire ! Le mieux à faire est de vous arrêter et de me laisser descendre.

Il me sourit avec patience avant de secouer la tête, douchant mes maigres espoirs.

– Je ne crois pas qu'elle vous séquestrera, monsieur Anderson, dit-il avec nonchalance.

– De qui est-ce que vous parlez ?

– Oh, pardon : M. Jacobs, je travaille pour M^{lle} Jones mais normalement pas dans ce cadre-là, répondit-il en désignant l'habitable.

Je l'observai d'un air ahuri et il finit par se retourner vers la route.

– Elizabeth vous a demandé de m'enlever ?

– C'est un bien grand mot, monsieur Anderson. Je gardais un œil sur vous depuis que vous avez quitté notre immeuble. Avec cet article et cette agitation, je me suis dit que c'était bien plus prudent. M^{lle} Jones m'a demandé de lui rendre ce service. Je ne crois pas qu'elle voit ça comme un enlèvement, vous savez. Et puis avec ce qui s'est passé ces dernières heures...

– De quoi est-ce que vous parlez ?

Il me tendit son portable et je naviguai entre les onglets avec horreur. Quelques photos circulaient, zoomant sur le visage malmené d'Elizabeth. Chaque article colportait des versions différentes mais tous s'accordaient sur un point : Mine avait agressé Elizabeth après que celle-ci lui eut rendu visite. N'avait-elle aucune limite ? Que lui avait-il pris de se rendre là-bas ? Son entreprise valait-elle sa vie ?

Ma peur ne partit pas : elle changea. Malgré la blessure émotionnelle qu'elle m'avait infligée, j'avais peur pour elle. Elizabeth comptait pour moi, que je le veuille – *qu'elle* le veuille – ou non.

– Est-ce qu'elle va bien ?

– M^{lle} Jones m'a semblé tout à fait normale au téléphone, même s'il serait dans la logique des choses qu'elle soit légèrement perturbée.

– À qui le dites-vous !

La voiture s'arrêta et Jacobs se tourna une dernière fois vers moi.

– Vous escorter ne sera pas nécessaire je suppose ?

Je regardai les deux montagnes de muscles à côté de moi et je secouai la tête.

– Non, ça ne sera pas nécessaire, merci bien.

Je descendis à la hâte, encore tendu par cette rencontre et anxieux pour Elizabeth. Je me dépêchai et appuyai plusieurs fois sur le bouton du dernier étage, comme si cela pouvait aider l'ascenseur à aller plus vite. Je ne frappai pas à la porte d'Elizabeth. A priori, elle m'attendait. J'entrai directement et la trouvai dans le salon, face à l'immense baie vitrée. Elle se tourna vers moi et mon cœur se serra. À cause de sa joue, mais aussi et sûrement parce qu'elle restait magnifique et avait le même effet sur moi.

Je levai un index vers elle en guise d'avertissement alors qu'elle marchait lentement vers moi.

– Il faut que tu arrêtes de faire ça, la prévins-je.

Elle sourit, carnassière, moqueuse et ravissante.

– Quoi donc ? demanda-t-elle d'une voix suave. De t'enlever ou de me prendre pour une boxeuse ?

– Les deux, je suppose, soufflai-je, la respiration courte.

Je levai la main et effleurai sa joue tuméfiée. Elizabeth ferma les yeux, comme si elle se laissait aller à mon contact. Mais cela ne lui ressemblait pas. Les seuls moments où elle se laissait aller complètement étaient lorsque nous faisons l'amour.

Elle ouvrit les yeux et fixa son regard intense sur moi. Des frissons me parcoururent et mon cœur rata un battement. *Hell* avait la totale possession de mon corps et mon cœur.

– Je peux éviter la boxe, Scott, mais je ne peux pas te promettre de te laisser t'éloigner de moi.

Je fondis littéralement, même si mon cerveau me disait de rester prudent. J'avais envie de l'embrasser, de lui faire l'amour, cependant je restais cloué sur place. Je m'étais déjà brûlé les ailes. Mais à quoi servaient-elles ? Elizabeth seule arrivait à me faire parcourir l'étendue céleste.

Elizabeth

– Encore ce besoin exacerbé de dominer, rétorqua-t-il.

Je lui souris. Avec Scott, je ne devais pas cacher mes émotions. C'était une règle pour entretenir une relation. Je venais de la saisir. Je m'accrochai doucement à sa chemise, me rapprochant innocemment de lui.

– Peut-être bien... Je ne peux pas changer ce que je suis, Scott.

Ses yeux chocolat se plissèrent imperceptiblement, comme pour me dire que j'énonçais une évidence.

– Mais je suis également une personne qui a la capacité de s'attacher à quelqu'un.

– C'est la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite.

– Quand j'ai vu cet article, c'est vrai, j'ai eu peur pour mon entreprise. C'est une partie de moi, mon extension en quelque sorte. Comme ton métier d'écrivain, ce rêve que tu avais fait partie intégrante de toi. Ça ne pourra jamais changer et je me battrais toujours pour ce que j'ai construit.

– Je le sais.

– Oui, mais ce que tu ne sais pas, et que je ne savais pas moi-même, c'est que je peux partager mon cœur et mon âme en deux. Lorsque je suis allée dans le bureau de Mine, j'ai joué un jeu dangereux. Mais j'étais prête à tout. J'ai gagné et Mine va payer pour ce qu'il a fait. Mais, pendant le laps de temps où il s'est mis à me secouer, je n'avais plus l'image de mon entreprise en tête. J'avais la tienne. Pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti la peur.

Est-ce que mes mots sonnaient faux ? Me croyait-il seulement ? Je n'avais pas l'habitude de me livrer et l'exercice me paraissait délicat et périlleux.

– Non, me repris-je, ce n'est pas tout à fait vrai : j'ai ton image en tête depuis que tu es entré la première fois dans mon bureau, Scott. Complètement maladroit, mal assuré et tripotant la seule chose que tu n'aurais pas dû toucher !

Il rit doucement et ce son allégea un poids dont je n'avais pas eu conscience.

– Je pouvais déjà voir que tu étais particulier et que tu allais me donner du fil à retordre. Et j'avais parfaitement raison. Tu m'as troublée avec tes raisonnements lors de notre premier rendez-vous, tu m'as agacée à me tenir tête par tes messages, tu as complètement renversé ma raison lors de notre première nuit d'amour. Et ton image ne m'a jamais quittée, même lorsque j'essayais de me convaincre de l'inverse. Tu es le premier avec qui j'ai tenté une relation depuis que j'ai construit Elizabeth Jones, la femme d'affaires redoutable. Tu es le premier à qui j'ai dévoilé des parties plus

profondes de mon être. Tu es le premier avec qui je suis partie en week-end. Tu es le premier à maintenir un équilibre dans les relations hommes/femmes que j'ai pu entretenir. Tu es le premier à m'avoir fait ressentir des choses dont je n'avais pas idée et auxquelles je n'osais même pas penser. Tu es celui qui m'a acceptée. Tu es celui qui nous a fait évoluer, tous les deux. Tu es celui qui m'a attendue. Et, forcément, tu es celui qui a subi mes erreurs lors de cette lente construction.

Je ne le lâchais pas des yeux, plongeant dans les tréfonds de son âme et lui présentant la mienne. Je voulais qu'il sache que j'étais sincère et je voulais voir ce que mes mots provoquaient en lui.

– *Hell...*

Je posai mon index sur sa bouche, l'obligeant au silence. Il eut un sourire en coin qui déclencha automatiquement le mien. Oui, les bonnes habitudes ne se perdaient pas et je ne pensais pas un jour pouvoir être moins directive. Mais je pouvais faire d'autres sortes d'efforts. Je venais de commencer juste avant son arrivée en demandant à mon équipe de trouver un psychologue à Cindy pour qu'elle puisse évacuer cette histoire. Ce n'était pas vraiment un pardon mais c'était un premier pas. Pour Scott et l'amitié qu'il vouait à cette fille.

– J'ai compris, Scott, et je suis enfin prête à le dire. Mais il faut que tu saches que je n'accepterai aucun refus. Je refuserai toutes tentatives de fuite. Je te poursuivrai si besoin. Parce que je reste Elizabeth Jones : j'obtiens ce que je veux et rien ne peut se mettre en travers de mon chemin. Et, je te veux toi, Scott Andrew Anderson.

- Comment connais-tu mon deuxième prénom ? ne put-il s'empêcher de dire, ahuri.
- Crois-tu vraiment que tu puisses me cacher quoi que ce soit ?
- Oui. Je t'ai bien caché une chose au moins.

Je me penchai légèrement en arrière pour mieux le contempler, surprise.

– C'est vrai, je t'ai dit que je t'acceptais, toi. J'ai également assuré que j'étais prêt à t'attendre. J'ai clamé que je n'avais plus peur. Mais tout cela n'est pas tout à fait vrai.

Je sentis les prémices de la glace qui vivait en moi se déployer comme les racines d'un arbre vers mon cœur. Je desserrai lentement ma prise sur la chemise de Scott et il couvrit mes mains des siennes, chaudes, pour m'empêcher de m'éloigner.

– La vérité, *Hell*, c'est que tu aurais bien pu tout faire et ne jamais me tenir ce discours que cela n'aurait rien changé : je t'aime, Elizabeth. Et je suis le genre de type qui, lorsqu'il aime une femme, le ressent dans tout son être. Je suis cet homme, trop sentimental et pas assez viril pour la majorité des femmes, cet homme qui aime avec la plus grande sincérité, le plus grand respect et la plus grande admiration. Celui capable d'écrire des lettres d'amour, celui qui a besoin d'enlacer sa femme pour dormir, celui qui garde à l'esprit le visage de son aimée tout au long de la journée. Hypersensible, peut-être, fragile, selon quelques-uns, collant, pour certains, mais irrémédiablement amoureux de toi, *Hell*.

Mon premier réflexe fut de me replier sur moi-même et de ravalier mes larmes. Puis, je me forçai à

faire tomber mes barrières et je sentis une perle d'eau rouler sur ma joue. Ce n'était pas chose aisée de se dévoiler mais je me jurai de poursuivre mes efforts. Scott était unique, un homme pas comme les autres, un homme jamais décrit dans les romans d'amour. Il était un cadeau que m'offrait la vie.

Je me rapprochai de lui, serrant mon corps au sien alors qu'il essuyait mes larmes de son pouce, et me hissai doucement jusqu'à ses lèvres. J'y déposai un baiser avant de reculer de quelques millimètres, plus prête que jamais à me lancer.

– Je t'aime, Scott Anderson.

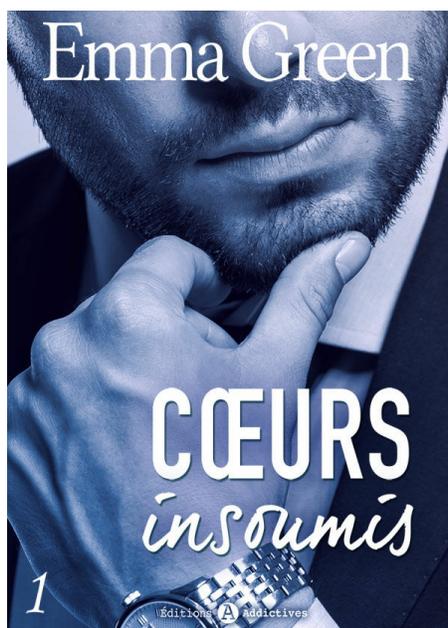
FIN

Également disponible :

Cœurs insoumis

À tout juste 25 ans, Solveig décide de plaquer le peu qu'il lui reste pour parcourir les États-Unis d'est en ouest au volant de son tas de ferraille. Mais, la jeune blonde explosive va devoir partager un bout de chemin avec Dante, un spécimen aussi sombre et tourmenté qu'elle est solaire et délurée. Seul problème, le beau brun tatoué et mystérieux n'aime pas qu'on lui dicte sa conduite. En tête-à-tête pendant cinq mille kilomètres, comment ces deux âmes contraires et ces cœurs insoumis vont-ils faire route ensemble ? Et jusqu'où ce road trip les mènera-t-il ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Challenge Me* de Avril Rose

CHALLENGE ME

Premiers chapitres du roman

ZVIA_001

– Oh non, c’est pas vrai ! J’ai oublié de mettre mon réveil !

Je me lève brusquement et me précipite dans la chambre voisine.

– Léo, Léo ! Vite, réveille-toi mon p’tit chat.

La petite bouille de Léo, toute marquée de traces d’oreiller, me tire un sourire, même si je suis bien consciente qu’encore une fois, on va devoir faire l’impasse sur le brossage des dents si on ne veut pas être les derniers arrivés à l’école.

Je n’ai jamais été matinale. Me lever a toujours été un calvaire. Sauf que maintenant que je vis seule, je ne peux compter que sur moi-même. Romain et moi avons décidé que Léo vivrait avec moi et qu’il le prendrait un week-end sur deux. J’ai conscience qu’il a accepté cette solution pour le bien-être de Léo, mais qu’il est déchiré d’être séparé si souvent de lui. De toute façon, son emploi du temps est incompatible avec toute autre solution.

Sept heures quarante-cinq, je ferme la porte de l’appartement de soixante-dix mètres carrés dans lequel j’ai emménagé il y a déjà deux mois, en plein centre de La Rochelle, à proximité de l’école. Le temps de déposer Léo à la garderie de l’école, je serai au bureau à huit heures quinze... Et serai sans aucun doute la dernière avocate à arriver.

Sans compter les remarques habituelles des animatrices de la garderie de l’école, qui m’accueillent d’un « il a l’air fatigué Léo, non ? C’est que ça fait de grosses journées pour lui quand même ». Merci madame, bonne journée, je vais pouvoir culpabiliser un peu plus sur le chemin du bureau. Bref...

Je travaille dans un cabinet d’avocats qui appartient à un groupe présent un peu partout en France et dont le siège est à Paris. Le bureau de La Rochelle a ouvert il y a un peu plus de deux ans. Romain et moi venions alors de nous installer dans cette ville. J’avais quitté mon job pour le suivre, au grand dam de mes chers parents... Il avait décroché un très bon poste, bien rémunéré, à la direction générale d’une grosse société. Le bureau recherchait des avocats. J’ai tout de suite postulé et j’ai réussi à faire accepter mes obligations personnelles. Romain étant très pris par son travail, c’est moi qui gérais Léo. Et il était inconcevable pour moi de ne pas être celle qui le prépare le matin, le dépose à l’école et l’y récupère le soir. Quant aux imprévus, je n’avais aucun plan B. Difficile de trouver une baby-sitter en pleine journée à la dernière minute...

L’inconvénient, c’est que mon salaire et mes prérogatives ont été adaptés en conséquence. Et je suis peu à peu devenue l’assistante des autres avocats.

Je repense parfois aux ambitions que j’avais quand j’étais à la fac de droit. Je m’imaginais

devenir une brillante avocate, toujours entre deux avions, si renommée que tout le monde demanderait à travailler avec « Maître Cartier ». Puis, j'ai rencontré Romain et petit à petit, sans même m'en rendre compte, j'ai commencé à mettre mes ambitions professionnelles de côté. Je ne regrette rien, parce que Léo est la plus belle chose qui me soit arrivée dans la vie et que privilégier ma vie de famille a toujours été mon choix. Romain ne m'a jamais rien imposé.

Mais, si ma carrière – ou plutôt mon absence de carrière – me paraissait acceptable quand j'étais avec Romain, aujourd'hui elle me démoralise de plus en plus.

Arrivée au cabinet, je dis bonjour à ceux que je croise sur le chemin qui me mène de l'accueil à mon bureau, au premier étage, bureau que je partage avec trois autres avocats. En allumant mon ordinateur et en regardant la pile de dossiers qui s'entassent, le blues du lundi matin met quelques secondes seulement à me gagner.

Encore une journée passionnante qui m'attend...

Mes états d'âme sont interrompus par la sonnerie du téléphone. Je décroche immédiatement en voyant qu'il s'agit d'Arnaud, le directeur du cabinet.

– Bonjour Olivia ! Vous pouvez me descendre le dossier Maurel ? Je pars en rendez-vous avec lui dans dix minutes.

– Oui, j'arrive tout de suite !

J'imprime à la hâte la note de synthèse que j'ai méticuleusement préparée et, le dossier complet dans les bras, je m'engage dans le couloir aussi vite que mes jambes le permettent.

– Hé Olivia ! Déjà en train de courir ?

Sarah, 25 ans, jeune diplômée, petit bout de femme dynamique, intelligente et adorable. À chaque fois qu'elle me croise, je suis en mode ultrarapide, soit parce que je suis en retard, soit parce que... je suis en retard.

Je fais volte-face, poursuivant désormais ma course à reculons.

– Moque-toi ! On en reparle dans dix ans ! répliqué-je en riant.

Son grand sourire s'efface soudainement pour laisser place à une expression de terreur :

– Olivia ! Attention !!

Mes mollets entrent en contact avec quelque chose de dur, sciant mes genoux pour me stopper net dans mon élan.

Et merde...

La scène semble se dérouler au ralenti. Trébuchant contre un chariot chargé de cartons, abandonné

en plein milieu du couloir, je tombe à la renverse, dans une disgracieuse pirouette arrière. Mes bras décident d'assurer ma réception au sol et lâchent naturellement le dossier Maurel qui s'envole au-dessus de ma tête. Je contemple la nuée de feuilles s'évader de la chemise pour s'éparpiller tout autour de moi comme les étincelles d'un feu d'artifice, priant pour que Sarah n'ait pas vu ma vieille culotte en coton, de couleur chair évidemment.

Note technique : 3. Note artistique : 0.

Et comme si ce n'était pas suffisant, je comprends qu'elle n'est pas la seule à assister à ce spectacle on ne peut plus gênant.

– Ça va ?! Vous ne vous êtes pas fait mal ?

Une voix masculine, chaude, et teintée d'inquiétude.

Je sens des bras me soulever pour me remettre sur mes pieds. Je lisse mes vêtements pendant quelques secondes, le temps de recouvrer mes esprits et de m'assurer que je n'ai rien de cassé. Puis, je me retourne pour remercier l'homme qui se trouve toujours derrière moi. Plus parce que les codes de la politesse m'y obligent que par réelle volonté. Si ça ne tenait qu'à moi, je me serais enfuie à toutes jambes.

Je m'interromps lorsque je découvre le visage de mon sauveteur. Je me mets subitement à bafouiller et à rougir.

– Euh... non... ça va. Euh... merci...

Lui. Élégant, le teint hâlé, le regard hypnotisant, beau à couper le souffle. Quelqu'un qu'on n'oublie pas.

Moi. Mal fagotée, le teint blafard, pas maquillée, à peine coiffée, six kilos de trop. Quelqu'un qu'on oublie en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire.

– Vous êtes sûre ? Vous voulez que j'aille vous chercher un verre d'eau ?

Et prévenant en plus.

– Euh... non... c'est gentil.

Quelle éloquence Olivia. Ressaisis-toi, bon sang !

– Dans ce cas, je peux peut-être récupérer mon bras ?

Je ne m'étais pas rendu compte que je m'étais agrippée à lui.

Lâche ce bras Olivia ! Lâche-le !

Pas un trou de souris à l'horizon où me réfugier.

– Désolée, lui répons-je timidement, et rouge de honte.

Un sourire discret apparaît au coin de ses lèvres pleines. Puis, mon inconnu reprend son chemin, sans dire un mot.

Je reste interdite, le scrutant tandis qu'il s'éloigne. Il tourne la tête dans ma direction pour me regarder une dernière fois. Gêné – autant que moi – d'être pris en flagrant délit d'observation, il se retourne illico, avant de disparaître de ma vue.

Des pas rapides me sortent de ma rêverie.

– La vache Olivia ! Quelle chute spectaculaire !

Sarah hésite entre rire et inquiétude.

De mon côté, la seule chose qui me préoccupe, à mon grand étonnement d'ailleurs, c'est l'identité de mon inconnu.

– C'était qui ce mec ? Tu le connais ?

– Non, jamais vu, me répond-elle en se baissant pour commencer à rassembler les feuilles éparpillées sur le sol.

Je reviens subitement à la réalité.

Merde ! Arnaud !

Avec l'aide de Sarah, je remets en moins de cinq minutes l'ensemble du dossier en ordre et le transmets à mon directeur, clopinant dans le couloir. Ce début de journée est catastrophique.

À peine revenue dans mon bureau, et toujours désorientée par ma récente rencontre avec Monsieur Beau Gosse, la sonnerie de mon téléphone retentit :

– Maître Cartier.

– Salut Olivia ! C'est moi !

– Salut Liam. Tu vas bien ? l'interrogé-je en grimaçant, massant ma nuque endolorie par ma séance de gymnastique improvisée.

– Oui, très bien. Je suis dans le coin pour dix jours. J'appelle vite pour que tu puisses t'organiser : on passe le week-end ensemble.

– Je ne sais pas trop, je n'ai pas la forme, je pensais me reposer ce week-end. Et puis, tu n'as pas un programme plus palpitant que de passer la soirée avec une trentenaire dépressive et loseuse ?

– Pas de ça avec moi. Tu es seule, Léo sera chez son père, tu me rejoins sur l'île vendredi soir, je te prépare la chambre d'amis.

Je regarde l'heure sur l'écran de mon ordinateur, constate la quantité énorme d'e-mails à traiter. Pas le temps de négocier.

– Bon, d'accord... On se rappelle dans la semaine ?

– Cool. Moi qui pensais devoir passer des heures à te convaincre. Je te rappelle un de ces soirs.

Un week-end avec mon meilleur ami. Finalement, la journée n'est pas si nulle que ça...

Deux ans plus tôt.

C'est le gala annuel du cabinet. Le lieu est magique : un restaurant étoilé sur les toits d'un grand magasin en plein cœur de Paris a été privatisé. L'ensemble des collaborateurs est là, qui se presse aux portes de la salle.

Je suis venue seule, Romain est à l'étranger pour affaires et je ne connais presque personne. Mais impossible pour moi d'échapper à cette soirée.

Je revêts pour l'occasion une robe noire près du corps, juste assez longue pour laisser entrevoir mes genoux, avec une étoile bleue électrique. Je sais que cette couleur met en valeur mes grands yeux noirs. J'ai chaussé des escarpins noirs, que j'ai pris le soin d'enfiler chaque soir en rentrant à la maison depuis bientôt un mois : je n'ai pas l'habitude de porter des talons hauts. Je ne porte que des ballerines ou des bottines sans talon. J'ai relevé mes longs cheveux châtain en chignon flou laissant apparaître ma nuque.

Ma tenue est classique mais sobrement chic. Je me suis dit que ça conviendrait parfaitement. Je change vite d'avis quand je pénètre dans la salle de réception. Il n'y a ici que robes longues de cocktail et hauteur improbable de talons aiguilles, coiffures très travaillées et maquillages sophistiqués. *Bienvenue dans l'autre Monde*, me dis-je. D'intimidée, je passe à un état d'anxiété proche de l'hyperventilation.

Pas de panique. Il y a tellement de monde que tu vas passer inaperçue. Ça va aller, tu salues le peu de collègues que tu connais, tu te montres au boss, puis tu te fais discrète jusqu'au dessert et TU T'EN VAS... subtilement quand les gens commenceront à danser.

Parmi la centaine de tables rondes disposées dans cette salle fabuleuse, haute de plafond, illuminée par d'impressionnants lustres, je me retrouve à la table de cinq des avocats du bureau de LaRoche, qui dépendent d'un autre département que le mien. Je les ai croisés à plusieurs reprises dans les couloirs du cabinet. De ce que j'en ai perçu, ils sont tous les cinq des requins de première classe... Et sont tous accompagnés évidemment. Je suis la seule en mode « célibataire ».

Ils ne prêtent aucune attention à moi durant tout le repas. « L'avocate qui quitte à dix-huit heures trente » ne présente visiblement aucun intérêt pour eux. Je fais la conversation à leurs épouses.

J'ai vraiment l'impression de ne pas être à ma place.

Je déguste l'exquis repas qui m'est servi et bois quelques verres des très bons vins qui accompagnent les plats. Le vin, c'est mon péché mignon.

Malheureusement pour moi, lorsque l'orchestre se met à jouer après l'entrée et qu'un nombre considérable d'invités se rue sur la piste de danse, je comprends que le dîner n'est pas près de se terminer et que mes plans initiaux – me faire la malle au plus vite – viennent de tomber à l'eau.

Comme il est hors de question d'aller me dandiner toute seule devant ces gens, je me lève pour aller prendre l'air. En errant au hasard dans les couloirs, je finis par découvrir une terrasse déserte sur laquelle je m'aventure. Je m'avance jusqu'au garde-corps pour profiter du Tout-Paris illuminé.

Une vue superbe s'offre à moi. Dommage qu'il fasse si froid... Mais bon, je suis mieux là au froid qu'avec tous ces regards inconnus. Si au moins Romain était là, j'aurais l'air moins godiche.

Alors que mon regard se porte sur le champ de lumières qui s'ouvre devant moi et que je m'emmitoufle comme je le peux dans mon étole, une voix me surprend :

– Vous aussi vous fuyez la foule ?

Je me retourne pour voir qui se cache derrière cette voix masculine. Un homme très séduisant, sexy même, et plus jeune que moi vraisemblablement, est adossé à un mur, beau comme un dieu dans son costume trois-pièces noir. Il se redresse et s'avance vers moi :

– Je suis Liam.

Je serre la main qu'il me tend et je réponds :

– Bonsoir, Olivia.

– Vous travaillez pour le cabinet Desages ?

– Oui, à La Rochelle. Et vous ?

– Je termine mes études de droit. Je rejoins le cabinet prochainement.

– Et où travaillerez-vous ?

– Je suis destiné à travailler au sein de la direction du groupe, avec mon père.

Il me faut plusieurs secondes pour assimiler l'information.

– Vous êtes le fils de Paul Desages ?

– Oui ! Vous avez l'air surprise. Vous devez être la seule personne ce soir à ignorer qui je suis !

– Je... Euh, désolée, je suis nouvelle dans le cabinet.

Je râle contre moi-même, intérieurement.

– Que faites-vous ici ? poursuit-il, mettant ainsi fin à ma gêne.

– J'avais besoin de prendre l'air. Tout ça, c'est un peu trop pour moi... Et vous, j'imagine que vous devez être à l'aise parmi tous ces invités. Pourquoi vous isolez-vous ?

Putain, Olivia, arrête avec tes questions. Casse-toi, tu étais censée te faire discrète, tu te rappelles ?

– Entre nous, ce genre de mondanités me gonfle. Et puis, j’ai cette nana qui se prend pour ma cavalière simplement parce que le plan de table a décidé de la placer à mes côtés ; je n’arrivais pas à m’en dépêtrer, alors j’ai courageusement fui.

Ces paroles me font sourire.

Il se retourne, se penche vers le sol puis, revenant sur ses pas, me désigne une bouteille de champagne et me propose un verre vide en me questionnant du regard. Sans dire un mot, je lui prends le verre des mains et le lui tends, afin qu’il le remplisse.

Nous restons un long moment à discuter. Nous finissons par nous asseoir à même le sol et, l’alcool aidant, par nous tutoyer. Nous buvons la bouteille, en nous échangeant régulièrement la seule coupe disponible. Au bout d’un moment, je jette un œil à ma montre : cela fait au moins une heure que nous discutons ensemble. Mince, nous avons sans doute raté une partie du repas, mon absence à table va être remarquée, sans compter le fait qu’avec ce froid, je dois être bleue.

– Il faut qu’on y retourne. Je ne tiens pas à me faire remarquer pour mon premier gala !

– Tu as raison. Merci en tout cas pour ce moment de simplicité. Si tu savais comme ça fait du bien de discuter avec quelqu’un qui ne voit pas en vous que « le fils de ».

– Le plaisir est partagé, lui assuré-je, pleine de sincérité.

Nous descendons l’escalier principal, un peu éméchés, et rejoignons chacun notre table.

Je suis soulagée de découvrir que le repas n’a pas repris. « Ni vu, ni connu », me félicite-je.

Il est deux heures du matin lorsque le repas s’achève enfin. Comme je me le suis promis, je me dirige vers le vestiaire dès que le café est servi. Je récupère mon manteau et enfle gants et bonnet. Il fait un froid hivernal, mais rien d’anormal pour un mois de décembre.

Le gala a été très bien organisé : des taxis attendent juste devant l’entrée. Je monte dans l’un d’eux, direction l’appartement de mon frère et de ma belle-sœur. Après avoir vérifié que Léo dormait profondément, je m’allonge sur le canapé-lit et, avant de m’endormir, repense à cette sympathique rencontre. Bien que Liam soit vraiment séduisant, il n’y a eu aucune ambiguïté dans nos échanges. Nous avons discuté comme l’auraient fait de bons amis, en toute simplicité.

Je reçois un e-mail de Liam dès le lundi suivant. Il me remercie encore pour ce moment partagé. Son écriture est fluide, me laissant supposer que le contenu a été mûrement réfléchi, chaque mot consciencieusement pesé. Globalement, Liam m’explique qu’il est parfois difficile pour lui d’être le « fils de ». On attend beaucoup de lui, et il n’a pas le droit à l’erreur, encore moins que les autres. Le fait de ne pouvoir en parler est parfois pesant et il m’avoue avoir apprécié d’avoir trouvé en moi une confidente. Il sait que je suis mariée et il ne veut pas que j’aie des doutes sur ses intentions.

Liam conclut le message en me proposant de nous revoir : il vient régulièrement sur l’île de Ré, dans une des maisons de vacances de sa famille et serait ravi de m’inviter à boire un verre, pour discuter.

Je ne tarde pas à lui répondre pour accepter sa proposition, me réjouissant de connaître enfin quelqu'un dans cette ville nouvelle, certes magnifique, mais inconnue. Je souffre tant de la solitude. Romain est souvent absent et je ressens le besoin d'avoir une vie sociale, en dehors de mon rôle de mère et de salariée.

Pour nos premières retrouvailles, j'ai invité Liam à dîner, afin de le présenter à Romain. Je voulais être libre de passer du temps avec lui sans que Romain ne se méfie quant à la nature de notre relation.

Depuis ce jour, nous nous voyons régulièrement. Dès que Liam est de passage, nous sortons déjeuner, dîner ou allons simplement boire un verre. Depuis ma séparation, je passe même du temps chez lui, dans la maison familiale de l'île de Ré. Pas d'ambiguïté.

Liam s'est révélé être un grand soutien pour moi après que Romain a décidé de me quitter. Bien que plus jeune que moi, il est devenu le frère protecteur dont je rêvais et que mon propre frère, Baptiste, n'a jamais réussi à devenir.

Je suis vraiment chanceuse de l'avoir rencontré. Je me demande souvent pourquoi cet homme jeune, brillant et séduisant passe autant de temps avec moi.

Les mystères de l'amitié...

La semaine a défilé à toute vitesse, comme une semaine normale, identique aux précédentes. Comment ne pas être happée par le quotidien ? École, courses, ménage, lessives, repassage, boulot, repas, dodo. Et ça recommence, tous les jours, toutes les semaines.

Lorsque j'étais avec Romain, ce quotidien me contentait. J'étais tellement heureuse de retrouver régulièrement ma petite famille réunie autour de la même table ou autour d'un jeu. Mais depuis ma rupture, je me demande de plus en plus si je ne suis pas en train de rater ma vie.

- C'est Papa !!! hurle de joie Léo en ouvrant la porte, tout excité.
- Coucou mon bonhomme, dit Romain en serrant Léo fort dans ses bras.
- Salut Romain.

Je tiens le sac contenant les affaires de Léo dans une main. On se salue toujours de cette manière, on ne se fait jamais la bise.

- Je t'ai mis les affaires habituelles. Il y a des médicaments à lui donner, je t'ai mis l'ordonnance avec. Si tu as un souci, surtout...
- Oui, je sais, je n'hésite pas. Ne t'inquiète pas, Olivia, tout va bien se passer, me rassure-t-il. Allez, Léo, tu fais un gros bisou à Maman, et tu lui dis à dimanche soir.
- Bisou Maman. À dimanche !! s'exécute Léo, tout en dévalant déjà l'escalier de l'immeuble.
- Salut, Olivia, bon week-end.
- Salut, murmuré-je.

L'appartement se trouve subitement plongé dans un profond et angoissant silence. Je me mets à pleurer, sans bruit, le front contre la porte que je viens à peine de refermer. Les deux hommes de ma vie sont partis. Ils passent le week-end ailleurs, avec une autre femme, celle qui partage désormais la vie de Romain : Faustine.

Mes pleurs silencieux sont interrompus par la sonnerie de mon portable.

- Olivia, dis-moi que tu es en route !
- Romain vient de partir avec Léo. Le temps de terminer mon sac et de récupérer ma voiture à l'esplanade, je devrais être là dans une petite heure. Mets une bouteille au frais, j'ai besoin de boire un verre.
- Ça promet... Sois prudente et n'oublie pas une tenue pour sortir demain soir.
- Non, mais, Liam... l'imploré-je, mais il a déjà raccroché.

Je complète mon sac d'une robe noire fluide, de collants noirs opaques, de boots noirs et de quelques accessoires. Avec mes kilos post-rupture en trop, je m'habille avec des tenues un peu plus

amples qu'auparavant, pour cacher la misère.

Emmitouflée dans mon manteau, mon sac de voyage en main, je marche jusqu'à l'esplanade Saint-Jean d'Acre où est garée ma voiture avant de prendre enfin la route.

Il est vingt-et-une heures quand j'arrive à destination.

Je sonne au visiophone et Liam m'ouvre le portail aussitôt. Je parcours l'immense allée qui conduit à la villa, bordée d'une pelouse éclairée par de subtils jeux de lumières et gare ma modeste voiture derrière l'Audi A5 de Liam, qui sort de la maison pour m'accueillir :

– Salut, ma belle !

– Hello !

Je lui rends son sourire.

On se fait une longue et réconfortante étreinte.

– Alors ma vieille, tu survis ?

– J'essaie, je te raconterai ça.

– Allez, viens, entre, j'ai sorti une bonne bouteille pour fêter nos retrouvailles.

Avant de connaître Liam, je n'avais jamais vu et encore moins dormi dans une maison si belle.

L'entrée est agrémentée de grands miroirs, de consoles et de fauteuils, et s'élargit progressivement pour ouvrir sur un immense salon, très haut de plafond. Le mobilier est moderne, trop froid à mon goût. Je préfère les intérieurs cosy, chaleureux. Un escalier de métal et de bois, au fond de la pièce, permet de monter à l'étage. Il n'y a pas de plafond entre le rez-de-chaussée et l'étage, et des puits de lumière offrent énormément de luminosité à l'ensemble.

Les pièces de l'étage sont desservies par un système de passerelles métalliques.

Des cloisons arrondies séparent joliment les espaces.

Les soirs d'été, la piscine extérieure est illuminée et entourée de transats et autres bains de soleil, au milieu d'une végétation luxuriante, donnant au parc une dimension encore plus paradisiaque.

Liam va déposer mes affaires dans une des chambres d'amis. En l'attendant, je m'installe dans la cuisine. C'est une pièce très épurée, dotée de meubles blanc laqué immaculé, qui offrent en toute discrétion de nombreux rangements.

Un immense îlot central constitué d'un évier, d'une grande plaque de cuisson et d'un grand plan de travail, règne au milieu de la pièce. Il n'accueille pas moins de seize chaises de bar. Je prends place sur l'une d'elles, près de la plaque de cuisson, ma place habituelle.

De retour, Liam pose deux verres devant moi et ouvre la lourde trappe en verre qui mène de la

cuisine à la cave à vin par un escalier de bois clair. Il en ressort quelques minutes plus tard avec une carafe de vin à la main et vient s'asseoir près de moi pour remplir nos verres.

– Je l'ai carafé tout à l'heure, il est prêt à être dégusté.

J'admire la couleur du nectar, le hume longuement et en bois une gorgée, après l'avoir gardé en bouche quelques secondes.

– Mmmm. Un délice ! Rassure-moi, ton père ne voit pas d'objection à ce que tu vides sa cave dès que tu viens ici ? lui demandé-je, ironique.

– C'est moche de se moquer du fi-fils à son papa. Alors, comment vas-tu ?

Nous échangeons les dernières nouvelles pendant une bonne heure puis préparons à manger : une bonne salade composée accompagnée de sushis frais.

– Au fait, je ne t'ai pas raconté ! Je me suis tapée un grand moment de solitude, lundi matin !

Je lui fais le récit détaillé de ma mésaventure, provoquant une hilarité partagée. Je m'abstiens de tout commentaire personnel sur le physique de Monsieur Beau Gosse et du fait que, bizarrement, j'ai repensé à lui et à son regard envoûtant à maintes reprises au cours de cette semaine.

– Ça ne peut être qu'un client. Ton père était dans les locaux ce jour-là, tu n'aurais pas une idée de qui il peut s'agir ?

– Là, comme ça, non. Pourquoi ça t'intéresse tant ?

– Pour rien, je me demandais juste qui c'était...

Je me lève pour aller me chercher un verre d'eau, afin de cacher mon teint subitement coquelicot.

– Tu veux un verre ? proposé-je à Liam pour changer de sujet.

À mon grand soulagement, il n'insiste pas. J'ignore moi-même pour quelle raison j'éprouve le besoin de mettre un nom sur ce visage qui m'obnubile depuis lundi.

Après le dîner, Liam m'invite à aller m'installer près du feu de cheminée qu'il a allumé pour moi. Je pars me recroqueviller dans mon fauteuil préféré, un vieux Chesterfield en cuir marron, qui dénote avec le reste du mobilier. Liam apparaît peu après avec un plateau contenant une tasse de thé et un café.

– Ah, merci. Ça fait du bien d'être chouchoutée.

Il prend place sur le canapé en face de moi. Son visage est subitement très sérieux.

– Bon... On peut se parler franchement, Olivia ?

– Oui, évidemment. Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

– À moi, rien ! C'est à toi qu'il faut poser la question.

Face à mon air interrogatif et étonné, il précise le fond de sa pensée.

– Je vois bien que tu évites de parler de toi. Tu me demandes de mes nouvelles, je te réponds et dès que je te pose des questions sur toi, tu réorientes la conversation vers des sujets plus légers ou vers moi. Tu as le regard triste, tu te laisses aller. Regarde tes cheveux, sans parler de ta tenue. Et tu as pris combien de kilos depuis qu’il est parti ?

– D’accord...

Je suis vexée par ce portrait peu flatteur que Liam dresse de moi et je suis surprise par cette conversation inattendue.

Il n’a jamais abordé le sujet de mon apparence, qui s’est considérablement détériorée depuis trois mois, j’en ai conscience.

Je me confie énormément à lui depuis ma séparation, mais ces derniers temps, je me renferme sur moi-même, y compris avec lui.

– Olivia, je ne dis pas ça pour te blesser, tu le sais, mais je veux te faire réagir. Tu ne peux pas continuer comme ça. Je veux retrouver la nana drôle et rayonnante que j’ai rencontrée il y a deux ans. Elle ne doit pas être si loin, si ?

Je bois une gorgée de mon thé et je fonds subitement en larmes.

– Je suis désolée. Je suis pathétique. J’ai trente-deux ans, et je suis en train de me faire remonter les bretelles par mon pote de vingt-huit ans. C’est le monde à l’envers...

Je poursuis, sous le regard attentif de Liam, décidée à être franche avec lui :

– Je me laisse aller parce que je n’ai ni le temps ni l’envie de prendre soin de moi. Je déprime, Liam, elle est là, la vérité. Je m’efforce d’être une bonne mère pour Léo, mais pour le reste, je merde grave.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Parce qu’au lieu de réagir, je m’apitoie sur mon sort. J’imagine Romain heureux avec sa miss parfaite, ça me rend triste, alors je grignote, je grossis, je choisis mes fringues en jouant à pic-nic-douille. Et je ne me maquille plus. Parce que je me dis que je vais perdre dix minutes et que c’est mieux d’arriver au boulot à huit heures vingt qu’à huit heures trente, et qu’en plus, je n’aurai pas besoin de me démaquiller le soir. Je suis prise dans une sorte d’engrenage. Et pour couronner le tout, je me fais chier comme un rat au boulot.

– Tu ne m’avais pas habitué à ce langage, constate Liam en riant. Je savais que la nana surprenante n’était pas loin, tu vois !?

Il avale une gorgée de son café avant de poursuivre :

– Je ne savais pas que tu t’emmerdais au boulot. Je peux peut-être t’aider à y voir plus clair là-dessus. Tu étais tellement passionnée quand je t’ai rencontrée. Comment en es-tu arrivée là ?

Je réfléchis à sa question quelques secondes.

– Je l’ai bien cherché, je crois. Avec mes horaires, je suis tout juste bonne à servir d’assistante aux autres avocats. Je n’ai matériellement pas le temps d’être titulaire de dossiers importants. Pour cela, il faudrait que je sois disponible le soir, certains week-ends, que je fasse des déplacements en France, voire à l’étranger. J’adorerais me spécialiser en international. Je sais que j’en suis capable mais je fais comment avec Léo ? Et puis, même si je pouvais, je culpabilise déjà. Ses parents viennent de se séparer, sa mère ne peut pas en plus l’abandonner.

– Olivia, tu déconnes, là ?

– Quoi ?

– Il y a deux poids, deux mesures ! Tu m’as toujours dit que tu avais mis tes ambitions de côté à cause de Romain. Alors, d’accord, c’était ton choix, il ne t’a rien imposé. Mais tu reproduis la même chose avec Léo maintenant. Il ne sera pas toujours là, il va grandir et il quittera le nid. Et tu feras quoi à ce moment-là ? Tu regretteras.

Il soupire avant de s’expliquer.

– Ma mère a fait le même choix que toi et maintenant que j’ai quitté la maison, avec mon père qui est toujours entre deux avions, elle se sent seule et regrette d’avoir cessé toute activité professionnelle pour sa famille. C’est beau comme choix, je ne le conteste pas, mais il faut penser à soi de temps en temps. J’aimerais pouvoir revenir en arrière et dire à ma mère de vivre sa vie. Ce n’est pas parce que tu te choisis toi que tu abandonnes pour autant Léo. Je pense qu’il serait heureux de voir sa maman épanouie. Et il a encore un père, que je sache !

– Ce qui veut dire ?

– Qu’à chaque problème, il y a une solution. Si tu as besoin de quitter plus tard un ou deux soirs dans la semaine, il peut t’aider à financer une baby-sitter ou même venir le récupérer.

– Mais il a des obligations professionnelles lui aussi.

– Ce n’est plus ton problème, Olivia. Je te rappelle qu’il t’a quittée. Tu n’as plus à te sacrifier pour lui désormais. Si tu as des ambitions professionnelles, donne-toi les moyens de les réaliser. Tu analyses tes besoins de garde par rapport à Léo et tu en parles avec Romain. Et vous trouverez sans doute une solution. C’est fou ça, tu appuies sur le frein avant même d’avoir mis le contact !

– C’est vrai, tu as raison... Mais j’ai un fils à élever. Je suis seule et je ne peux pas prendre le risque de perdre mon job. C’est ça mon véritable frein : prendre le risque d’évoluer au sein du cabinet, c’est aussi prendre le risque d’échouer. Je fais quoi, moi, si je perds mon boulot ?

– Je comprends tes peurs. Mais tu sais ce qu’on dit : mieux vaut avoir des remords que des regrets... Réfléchis quand même à tout ça. Le cabinet a souvent de nouveaux projets et tu pourrais te positionner si tu le voulais et si tu t’en donnais les moyens. Conversation terminée. Passons à la conversation suivante.

– Ouais, mais...

– Stop. Je sais que tu as d’excellentes raisons de rester dans ton boulot qui te fait chier, à traiter les merdes que les autres n’ont pas le temps de gérer. Promets-moi simplement de repenser à cette conversation en étant constructive pour une fois.

– Tu sais que tu peux être vraiment énervant parfois ?

Je m'enfonce dans mon fauteuil, la moue faussement boudeuse, signe de ma capitulation.

– À partir de demain, tu te ressaisis. J'ai déjà tout prévu.

– Hein ? C'est quoi cette histoire ?

– Demain, à quatorze heures, c'est opération relooking à domicile. Je ne supporte plus tes cheveux blancs qui te font paraître dix ans de plus. Et il faut que tu te maquilles, Olivia. On est au vingt-et-unième siècle. Toutes les nanas sont chiantes avec leurs produits de beauté. Et il est temps pour toi d'être chiante aussi. Pour te booster, il faut que tu te sentes bien dans ta peau. Donc, demain après-midi, nouvelle coiffure et cours de maquillage obligatoires. Pendant ce temps, j'irai me défouler au squash avec un pote. Les fringues, ce sera pour la prochaine fois. D'ici là, il va falloir que tu te reprennes en main et que tu perdes au moins cinq kilos.

– En fait, c'est six... lui avoué-je, les yeux malicieux.

– C'est ça, fais ta maline. Prends rendez-vous chez un nutritionniste et remets-toi au sport.

– Je n'ai pas le temps de faire du sport ! m'insurgé-je.

– Et allons donc, c'est reparti avec les fausses excuses. Ma cocotte, tu vas faire du sport une fois dans la semaine pendant ta pause déjeuner. Tu sais, des milliers de gens font ça. Tu n'as pas le monopole de la mère célibataire ni le monopole de « j'ai-le-temps-de-rien » !

Je le gratifie d'un sourire sincère. Ça fait du bien d'être prise en main par quelqu'un. Depuis des années, c'est moi qui dois tout gérer et j'ai fini par sombrer.

– C'est d'accord, coach. Tu m'as convaincue.

– Qui l'eut cru ? En fait, avec toi, il ne faut pas te laisser le choix.

Je médite sur notre conversation quelques secondes avant de lui poser une question qui me brûle les lèvres.

– Pourquoi tu fais tout ça ? Je n'arrive pas à comprendre qu'on soit là, tous les deux, dans ta maison sublime, alors que tu pourrais t'éclater avec des nanas superbes, faire la fête, et j'en passe. Au lieu de ça, tu passes ton week-end avec une paumée qui se morfond et qui sourit quand elle se mord !

– Tu n'as pas toujours été paumée et triste, Liv. Quand on s'est rencontrés, je traversais une étape compliquée de ma vie. Tu te souviens ?

– Comment pourrais-je l'oublier ? Tu rentrais tout juste de Harvard et moi, comme une idiote, j'ignorais totalement qui tu étais !

Je ris en me remémorant ce souvenir.

– Papa était très exigeant avec moi, et toute ma vie tournait autour de lui. Je faisais tout pour qu'il soit fier, mais j'avais l'impression que ça ne servait à rien. Notre relation était des plus froides et conflictuelles. Quant aux autres, il ne voyait en moi que « le fils de », flattant mon égo d'une manière qui était loin d'être subtile, alors qu'hypocritement ils attendaient tous que je me plante. Quand je t'ai expliqué tout ça, tu m'as dit mes quatre vérités, et tu m'as conseillé d'arrêter de me la jouer « pauvre petit gosse de riche à son papa, qui a son avenir tout tracé et rentre de la petite école de Harvard ».

– Oui, j’ai eu peur de ta réaction, d’ailleurs !

– Alors que moi, j’ai vraiment apprécié ton honnêteté. Pour la première fois depuis longtemps, on m’avait parlé comme on aurait parlé à un banal étudiant de vingt-six ans et non au fils de Paul Desages. Au cours de nos autres rencontres, tu m’as appris des choses sur mon père, grâce à ta propre expérience en tant que maman. J’ai compris que je me trompais sur son attitude à mon égard, et que l’exigence qu’il pouvait manifester, c’était pour mon bien. Même si ça pouvait paraître évident, ça allait mieux en le disant... Avec tes mots, tu m’as convaincu qu’il existe des personnes qui ne savent pas faire part de leurs sentiments, de leur affection. Tu pensais que mon père faisait partie de ces gens-là et que ses fonctions avaient sans doute accentué ce caractère.

Il fait une pause pour puiser dans ses souvenirs.

– Et puis, progressivement, tu m’as persuadé de lui parler de mes craintes, de mes envies, de mes sentiments, de mon souhait de partager plus de temps avec mon père, pas avec l’homme d’affaires. Je l’ai fait, avec retenue c’est vrai, mais je l’ai fait. Notre relation n’a cessé d’évoluer depuis ce jour, et ça, je ne t’en remercierai jamais assez.

Son visage sérieux laisse subitement place à un large sourire.

– Alors, ouais, t’es chiant, t’es triste à mourir, t’es loin d’être bandante en ce moment, mais c’est à mon tour de te sortir de là.

– Je ne savais pas que j’avais fait tout ça ! Je suis contente d’avoir contribué à améliorer votre relation. Par contre, tu es vraiment un goujat quand tu dépeins mon portrait, lui dis-je d’un ton amusé.

– Oui, mais je sais que c’est la seule façon de te faire réagir ! Allez, au lit, il est plus de minuit. Demain, grasse mat’ et après, on passe à l’action.

Je porte le plateau contenant nos deux tasses dans la cuisine et, après m’être blottie un court instant dans les bras de Liam, je monte me coucher. Ce soir-là, je mets du temps à trouver le sommeil, perturbée par toutes les vérités que Liam m’a subitement assénées. Étonnamment, je lui en suis reconnaissante. Cela fait trois mois que je me lamente sur mon sort. Il est grand temps pour moi de réagir.

Lorsque la sonnette retentit, annonçant ainsi le marathon de l'après-midi, je me précipite pour ouvrir la porte, excitée comme une puce et impatiente de me prêter au jeu du relooking.

Alexandre, le coiffeur, me fait une couleur afin, simplement, de cacher mes cheveux blancs. Après le rinçage, il me coupe les pointes abîmées et décide, sans même me demander mon avis, de me faire une épaisse frange.

Je suis surprise et heureuse du résultat. Mes cheveux sont si doux et brillants que je me surprends à regarder régulièrement mon reflet dans le miroir.

Il me donne ensuite quelques idées de coiffure pour changer de tête régulièrement.

À seize heures, c'est Chloé, la maquilleuse, qui prend le relais. Elle se révèle être très pédagogue. Elle m'explique une tonne de trucs sur un tas de produits. Je me demande si elle va réellement appliquer tout ça : anticernes, correcteur, fond de teint, poudre, blush, crayon à sourcils, fard à paupières, mascara, etc. Et tous ces pinceaux sont-ils vraiment nécessaires ?

Chloé passe ensuite à l'action et confirme que tous ces produits sont « la base incontournable d'un bon maquillage ». Si elle voyait ma trousse à maquillage, elle s'étranglerait : je ne me maquille plus depuis plusieurs mois. En y réfléchissant, je me rends compte que j'ai commencé à me laisser aller avant même ma séparation avec Romain. Aujourd'hui, il doit me rester un crayon et un mascara noirs. Le reste, d'après les explications de Chloé sur la durée de conservation du maquillage, est bon à jeter à la poubelle.

Chloé me présente un miroir. Mes yeux s'écarquillent quand je découvre mon visage, je suis bluffée. J'ai l'impression qu'une autre personne me fait face.

- Ça te plaît ? me demande Chloé.
- J'adore. Je n'en reviens pas.
- Je suis contente. Allez, à présent, tu te démaquilles.
- Ah bon ? Mais pourquoi ?
- Parce que maintenant, on passe à la pratique !
- Quoi ?! Mais je n'arriverai jamais à refaire ça !
- Non, pas aussi bien, c'est sûr, mais je vais me maquiller en même temps que toi, c'est le meilleur moyen pour toi d'y arriver.

Nous nous installons à une table sur laquelle Chloé a installé deux miroirs lumineux et commençons l'exercice. Chloé me guide dans l'utilisation des pinceaux et le choix des fards, me donne quelques techniques et de nombreuses astuces. À ma grande surprise, le résultat est plus que

satisfaisant.

– Alors, c’est si compliqué que ça de se maquiller ?

– Non, c’est vrai. J’avoue que j’avais tendance à dire que se maquiller était quelque chose de superficiel et une perte de temps. En fait, c’est agréable de prendre du temps pour soi et de se sentir jolie. Merci beaucoup. Vraiment.

– Tout ce que tu as devant toi est pour toi. Pas d’excuses pour ne plus te maquiller désormais. Allez, je file. Je suis contente que tu aies pris du plaisir à te rendre féminine.

Il est dix-huit heures quand Liam rentre.

– Liv, tu es où ?

– Je suis là.

Lorsqu’il se retourne vers moi, il reste bouche bée quelques secondes avant de me dire, en souriant :

– Mais qui êtes-vous, charmante inconnue ?

J’ai revêtu ma robe noire fluide, que j’ai ceinturée, j’ai mis mes collants noirs opaques et mes bottines noires.

– Je te plais ?

– Carrément. Tu es magnifique. Et j’adore ta nouvelle coiffure. Tu as l’air d’avoir gagné cinq ans, ma vieille. Je me douche et je t’emmène au resto.

Après une délicieuse soirée en tête à tête, je consacre cette fin de week-end à me reposer et à me détendre aux côtés de Liam : projection d’un film sur le grand mur blanc du salon, discussions sérieuses et conversations plus légères. Liam profite de mes moments de lecture au coin du feu pour travailler un peu. Il a rendez-vous avec son père en fin de semaine, dans nos locaux de La Rochelle.

Ces changements m’ont rendue d’humeur joyeuse.

Domage que je n’aie pas rencontré Monsieur Beau Gosse après mon relooking. Je lui aurais sans doute laissé une meilleure impression...

Je me promène dans les couloirs du cabinet pour montrer à tout le monde mon nouveau look, un dossier sous le bras pour donner l'illusion que je ne suis pas là par hasard.

Je me sens belle et sûre de moi. Je souris largement et je sautille presque en me déplaçant. Il ne manque plus qu'un air de comédie musicale pour m'accompagner.

Les visages se retournent sur mon passage, intrigués.

Hé oui, vous ne rêvez pas, c'est bien moi ! La nouvelle Olivia !

J'aperçois Sarah au bout du couloir.

– Bonjour ! lancé-je, guillerette.

Je la laisse me détailler de haut en bas. Sa main couvre sa bouche ouverte. Elle est visiblement stupéfaite.

– Putain... Olivia ?!

– Alors, t'as vu ça ? ris-je en tournant sur moi-même.

– Mais tu es malade ou quoi ?

– Qu... quoi ? l'interrogé-je, tout à coup perdue.

– Où sont tes fringues, bon sang ?

Quoi ???!

– Hein ?

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?

Suivant son regard, je baisse les yeux sur mon corps.

Merde, je suis complètement nue !

– Mais c'est quoi, ce délire ???!

Je commence à paniquer. Je déplace le dossier que j'ai sous le bras depuis tout à l'heure vers mon entrejambe, les bras croisés pour cacher mes seins un minimum.

Oh, mon Dieu, la honte. Tout le monde m'a vu ! Ils vont appeler les secours et je vais finir ma vie dans un asile.

C'est alors que je le vois. Monsieur Beau Gosse en personne vient dans ma direction, d'une démarche assurée. Il ne manquait plus que lui ! Mon cœur résonne de plus en plus fort dans ma poitrine, je ne sens presque plus mes jambes. Je suis heureuse de le revoir enfin, mais j'ai aussi tellement honte ! Pourquoi faut-il que je le revoie aujourd'hui ??

Plus il s'approche de moi et plus il fronce ses sourcils.

Il va me prendre pour une folle !

Je fais volte-face dès qu'il me dépasse afin qu'il ne puisse voir mon derrière dénudé s'il décidait de se retourner sur moi.

Je le regarde se diriger jusqu'à l'autre bout du couloir, pantoise.

Lorsqu'il en atteint l'extrémité, il se retourne dans ma direction et se raidit, les mains bien alignées le long du corps, la tête légèrement relevée, droit comme un « i », soudainement très concentré.

Qu'est-ce qu'il fait ?

Son attitude est vraiment étrange.

Il se met brusquement à courir pour prendre de l'élan, avant de faire une roue, suivie de trois flips avant. Il finit par un salto et attend les applaudissements après une réception parfaite, tirant sur sa veste de costume pour la remettre bien en place.

Classe et sexy, même dans une situation aussi rocambolesque.

Je reste là, interdite, cherchant autour de moi la caméra cachée. Puis, j'entends une sirène.

Ça y est, c'est terminé, ils viennent me chercher.

Le bruit est de plus en plus assourdissant.

C'est alors que j'ouvre les yeux. Oh, mon Dieu ! C'est mon réveil ! Ce n'était qu'un rêve !

Un cauchemar, oui !

– T'es une grande malade, Olivia Cartier ! déclaré-je à voix haute, plaquant ma main sur mon front, soulagée.

Je saute aussitôt hors du lit. Ce matin, c'est décidé, je me maquille. Par prudence, je prévois vingt minutes pour ce que Chloé appellerait ma « mise en beauté », sachant qu'avec un peu d'entraînement, je devrais y arriver en dix minutes chrono.

C'est pleine de volonté pour reprendre ma vie en main que je grimpe dans la baignoire pour un

réveil tout en douceur, sous l'eau chaude – presque brûlante – qui s'écoule en pluie fine du pommeau de douche. Comme d'habitude, je perds quelques précieuses minutes du peu de temps dont je dispose pour savourer l'instant, tout en repensant à l'avertissement donné par Liam lorsque je suis partie de chez lui hier soir, me pointant du doigt d'un ton faussement menaçant :

– Si je viens au cabinet et que je te vois négligée, tu vas passer un sale quart d'heure !

Mon esprit vagabonde ensuite sur la réaction de Romain lorsque, étonné, il m'a dit d'un air faussement détaché :

– Très jolie ta coiffure. Et ça fait une éternité que je ne t'avais pas vue maquillée, ça te va bien.

Je repense ensuite à ce rêve étrange dans lequel j'ai retrouvé mon bel inconnu. J'aimerais le revoir. Enfin, je crois... À la condition que je sois vêtue et que la gymnastique ne soit pas de la partie, cette fois... ajouté-je pensivement en riant.

Je sursaute lorsque le flexible de douche s'échappe de mes mains pour devenir incontrôlable. Cassé en deux, il s'agite dans tous les sens, inondant ma salle de bains. Après quelques secondes nécessaires pour réaliser ce qui est en train de se passer, je coupe l'eau et, l'engin enfin en main, je termine ma douche avec ce qui reste du flexible. Grrr. La journée commence mal...

J'essuie les dégâts causés par ce fichu tuyau tout en m'efforçant de me calmer.

Après avoir retrouvé un semblant de paix intérieure, je dispose sur le rebord du lavabo tous les produits que je suis censée appliquer sur ma peau. Je me demande si c'est une bonne idée de mettre tout ça, mais ma bonne conscience prend le dessus : Chloé ne m'a donné que des produits de qualité, donc pas d'excuse, il faut que je me lance.

– T'es trop belle, Maman ! s'exclame Léo lorsqu'il me rejoint dans la salle de bains, à peine réveillé, et me découvre métamorphosée.

– Oh, merci mon p'tit chat ! lui dis-je tout sourire en m'agenouillant pour le prendre dans mes bras pour notre câlin matinal.

J'arrive au bureau à l'heure habituelle, après avoir vérifié maintes et maintes fois que j'étais habillée. Les regards qui se posent sur moi sont à la fois surpris et, à mon grand étonnement, flatteurs.

Je commence à me dire que même si l'habit ne fait pas le moine, il pourrait être un sérieux atout.

Je lance mon ordinateur en souriant intérieurement. Liam a raison, je ne peux pas continuer à me plaindre de mon boulot et à me morfondre sans réagir. Si je veux que les choses changent, c'est possible, mais ça ne tient qu'à moi. Personne ne le fera à ma place. J'ai décidé de m'investir un peu plus, pour commencer. S'il le faut, je ramènerai des dossiers et les bosserai le soir, lorsque Léo sera couché. Et je pourrai également bosser les week-ends pendant lesquels Léo sera chez son père.

Je commence à me demander pourquoi je ne l'ai pas fait plus tôt.

Mon premier objectif, c'est d'arrêter d'être l'assistante des autres avocats du cabinet. Après tout, je suis une bonne avocate. Je n'ai qu'à le leur prouver. Encore faut-il qu'une occasion se présente...

En parcourant mes e-mails, l'un d'eux attire mon attention. Il a été expédié par Gaëlle, l'assistante de direction de mon cabinet.

De : Gaëlle GAUTHIER

À : Bureau La Rochelle (tous)

Objet : congés de fin d'année - dossiers à affecter

Chers Collaborateurs,

La fin d'année approche et un certain nombre d'entre vous envisagent de prendre quelques jours de congé pour les fêtes, que je sais bien mérités.

Vous n'êtes pas sans ignorer que, dans le cadre de notre métier, la fin d'année est toujours très chargée. Nos clients comptent sur nous pour mener à bien leurs dossiers. Notre récente implantation sur LaRochelle nous oblige à faire nos preuves, et à démontrer encore plus notre sens du service et notre dévouement, y compris pendant les fêtes de fin d'année, afin que demain ces mêmes clients puissent nous conseiller à leurs amis, partenaires et propres clients.

C'est pourquoi je vous remercie d'être tous présents, demain soir à dix-neuf heures, en salle de réunion, en vue d'affecter les dossiers sensibles aux avocats présents pendant les prochaines vacances.

Merci d'avertir Gaëlle GAUTHIER en cas d'impossibilité d'assister à cette réunion.

Sincères salutations,

M^e Paul Desages,

Directeur général.

Si ça, ce n'est pas un signe du destin !

Bon, j'ai Léo à récupérer à dix-huit heures quarante-cinq maximum à la halte-garderie. Il faut que je trouve un plan B. Je n'ai pas trente-six solutions...

J'envoie aussitôt un SMS à Romain :

[Impératif professionnel : réunion obligatoire à 19 heures demain. Peux-tu récupérer Léo avant 18 h 45 ?]

À peine quelques minutes plus tard, Romain m'appelle :

– Bonjour Olivia. J'ai eu ton message. Pour demain, je ne devrais pas rentrer tard, mais je ne peux pas te garantir d'être là à dix-huit heures quarante-cinq...

– Tu ne peux pas t'arranger pour arriver à l'heure ? C'est une réunion très importante, je ne peux vraiment pas la manquer...

– Je ferai mon possible, mais si je vois que je suis en retard...

Sa voix est soudain très hésitante.

– Faustine pourra-t-elle y aller à ma place ? Je t'assure que je rentrerai au plus vite.

– OK, je prévois un mot en ce sens.

Nous semblons tous les deux surpris par ma réponse.

– Prépare un sac avec quelques affaires. Il restera dormir à la maison et je l'emmènerai à l'école, ça me ferait vraiment plaisir de pouvoir l'accompagner, pour une fois.

– D'accord, je te prépare ça. Je déposerai le sac à l'école, dans le casier de Léo, demain matin.

Je soupire longuement. Je suis soulagée que Romain m'aide, mais l'idée que ce soit Faustine qui vienne récupérer Léo m'opprime.

Allez, ressaisis-toi... C'est le moment ou jamais de faire évoluer les choses. Et puis, Léo a l'air de bien s'entendre avec Faustine.

Je décide de prendre sur moi.

– Merci Romain, c'est vraiment important pour moi d'être présente à cette réunion demain.

– Bonsoir à tous. Je tiens d'abord à vous remercier pour votre présence ce soir. Je vous propose de commencer notre réunion par quelques éléments chiffrés de l'activité. À ce jour, notre chiffre d'affaires consolidé au niveau du groupe, donc tous bureaux confondus, est en évolution de 4,38% par rapport à celui de l'année dernière. Concernant plus particulièrement le cabinet de LaRoche, le chiffre d'affaires est en progression de 22%. Cette évolution est impressionnante mais s'explique, bien évidemment, par son implantation récente.

J'écoute attentivement les informations communiquées par Liam, qui s'exprime de manière claire et d'un ton confiant. Son père est assis à ses côtés, plongé dans ses notes, acquiesçant à ses propos de temps à autre par un hochement de tête.

Je profite d'une question dans la salle, relative à la stratégie de l'entreprise, pour étudier discrètement les visages qui m'entourent. Parmi les personnes présentes, un certain nombre d'entre elles sera bientôt en congés : le stress des dossiers à boucler avant de partir se lit sur leur visage. Quant aux autres, comme moi, qui seront présentes en toute fin d'année, c'est un sentiment d'inquiétude, sans doute lié au nombre de dossiers à réaffecter et à la fatigue déjà accumulée, qui semble prédominer.

Bref, la tension est palpable et la salle, trop chauffée et trop confinée pour ce type d'assemblée, ajoute un peu plus au malaise.

Liam laisse rapidement la parole à son père qui, après nous avoir félicités pour les « résultats plus que satisfaisants auquel chacun et chacune d'entre vous a activement contribué », développe ce qu'il nous a déjà dit dans son e-mail.

[Alors, prête à reprendre ta carrière en main ?]

C'est un SMS de Liam. Je retiens un sourire et m'abstiens de lui répondre : ce n'est pas le moment de me déconcentrer.

Lorsque, au bout de quinze minutes, Arnaud s'empare de la petite pile de dossiers classée en expertise « droit des contrats », je me redresse, tout ouïe. Léo sera absent pendant les vacances de Noël, c'est l'occasion pour moi de montrer enfin de quoi je suis capable ! Place à la nouvelle Olivia !

C'est ultra motivée que je prends en note les principales informations des quatre dossiers pour lesquels je viens de me porter volontaire.

Arnaud attaque ensuite une autre pile de dossiers, de l'expertise « international ». Je comprends, d'après les explications d'Arnaud sur le premier dossier de la pile, que cela concerne un important client basé à New York, qui a un litige avec un partenaire chinois. C'est un confrère de notre bureau qui devait se charger de son dossier, mais il vient de se faire hospitaliser en urgence et ne pourra donc pas s'en occuper. J'entends Arnaud prononcer les mots « contrat commercial ».

Je constate qu'aucune main ne se lève et j'entends Arnaud répéter sa demande : « Allez... C'est un client important ! »

– Moi, dis-je à voix haute, en levant la main.

Silence de cathédrale.

– Olivia ? C'est de l'international... Vous êtes sûre ?

– Oui, oui. J'ai de l'expérience en la matière. Je n'ai pas fait d'international depuis que je suis ici, mais j'ai des bases solides. Ça ira !

Je me montre étonnamment convaincante. Je prie juste pour que le contrat soit rédigé en français, sinon je vais passer des heures à le traduire.

C'est avec un sentiment de fierté que je saisis le dossier qu'Arnaud me tend, prête à relever le défi.

Avec cinq dossiers dont un qui ne relève pas de mon expertise habituelle, je décide d'en rester là. Il ne me reste plus qu'à assurer maintenant.

Paul Desages reprend la parole pour conclure la réunion, sans manquer de nous remercier de notre implication. Lorsque je me lève pour rejoindre mon bureau, je l'entends m'interpeller :

– Madame Cartier ? Puis-je vous parler, s’il vous plaît ?

– Oui, bien sûr, monsieur.

– S’agissant du dossier international que vous avez pris, il s’agit d’un important client. Le fils de proches amis en ce qui me concerne. Ethan Parker. Monsieur Parker est extrêmement exigeant. Et comme tout client exigeant, les affaires sont les affaires. Une seule erreur dans ce dossier, et il n’hésitera pas à solliciter les services d’un autre cabinet. Vous comprendrez aisément que cela ne serait pas toléré.

Je peine à déglutir.

– Bien, monsieur. Je traiterai ce dossier en conséquence, soyez-en certain.

– Très bien, je compte sur vous.

Je prends la direction de mon bureau rapidement, sentant mes jambes se dérober.

Mais qu’est-ce qui m’a pris de prendre ce dossier ?

Je sens mon manque de confiance en moi prendre le dessus.

Liam entre dans mon bureau, profitant de l’absence momentanée des avocats avec qui je partage les lieux.

– Bien joué, Liv !

– Tu trouves ? Je suis dans une merde...

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Putain, mais c’est qui cet Ethan Parker ? Il m’a mis une de ces pressions, ton père. Pourquoi j’ai pris ce dossier ? De l’international en plus !

Ma voix frôle l’hystérie.

– On se retrouve pour grignoter un truc dans une demi-heure au bar habituel, d’accord ? me propose Liam, conscient de mon état de détresse.

J’acquiesce, terrifiée par ce qui m’attend.

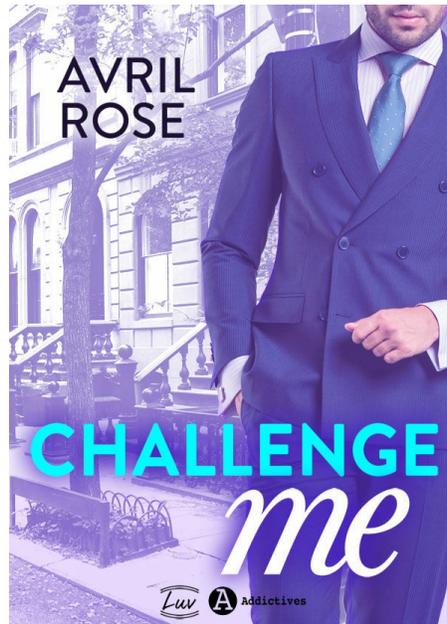
**Découvrez la suite,
dans l’histoire complète du roman.**

Également disponible :

Challenge Me

Fraîchement divorcée, Olivia a du mal à s'en sortir. Entre sa carrière d'avocate qui ne décolle pas et l'énergie que lui demande son petit garçon de six ans, elle a perdu toute confiance en elle. Une lueur d'espoir apparaît soudain dans la vie de la jolie trentenaire : un poste se libère à New York, mais elle n'aura que quelques mois pour faire ses preuves. Serait-ce le défi qu'elle attendait pour redonner un sens à sa vie ? Quand elle rencontre Ethan Parker, son séduisant patron, toutes ses certitudes volent en éclats. Choisira-t-elle la voie de la raison ? Ou celle de la passion...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2017

ISBN 9791025737125

ZELI_001